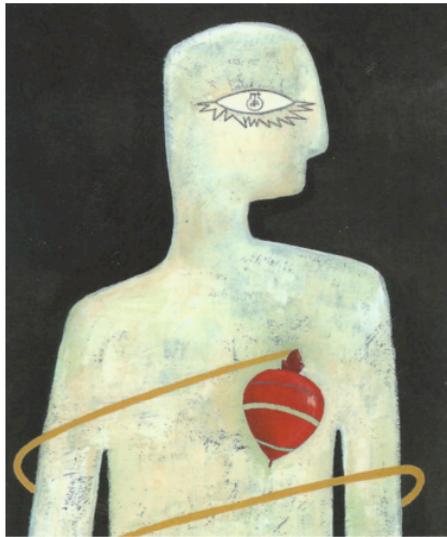


Guy Jimenes

L'enfant de Guernica



Éditions Barbedogre
2025

L'enfant de Guernica
a été publié en 2007 (éd. Oskar).

La présente édition est revue et corrigée.

Illustration de page de titre
avec l'aimable autorisation de

Carole Hénaff
carolehenaff.com

© Éditions Barbedogre
12, allée des acacias
45800 Saint-Jean de Braye
barbedogre@guyjimenenes.net
guyjimenenes.net



Ce livre électronique est distribué
sous licence Creative Commons.

Pour information, consulter les pages suivantes :
creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/deed.fr
guyjimenenes.net/livres-electroniques



ISBN 978-2-9599627-0-7

*Bien que l'action et les personnages en soient fictifs,
ce roman s'appuie sur des événements historiques.
Les sources bibliographiques sont mentionnées et
commentées en fin d'ouvrage.*

Guernica est un concentré de douleurs. Il resserre l'espace, enferme comme dans un labyrinthe. Le guerrier gisant et les énormes jambes nous atterrent. La mère renversant la tête pour implorer le ciel donne à éprouver l'abandon dans la mort de cet enfant qu'elle porte au creux de son bras.

Face au tableau, Andrés observe le taureau humain qui garde l'impassibilité d'un dieu, à moins qu'il ne soit en alerte. Mais que pourrait-il découvrir derrière lui de plus abominable que cet enfer sur terre ?

Et si, simplement, le Minotaure détournait la tête, indisposé par la porteuse de lumière ?

I

Gernika

« Vous vaincrez, parce que vous possédez plus de force brutale qu'il n'en faut. Mais vous ne convaincrez pas. Car pour convaincre, il faudrait que vous ayez des arguments. Or, pour cela, il vous faudrait avoir ce qui vous manque : la Raison et le Droit avec vous. »

(Extraits de la réponse de Miguel de Unamuno aux discours nationalistes lors d'une cérémonie officielle le 12 octobre 1936 à l'Université de Salamanque – in Hugh Thomas, *La Guerre d'Espagne.*)

La République du *Frente popular* tient encore debout, vacillante, à laquelle ni l'Angleterre ni la France du Front populaire n'apportent de soutien.

Dans les derniers jours de mars, le général Mola a annoncé qu'il « raserait la Biscaye ¹ » si celle-ci ne se soumettait pas. La Biscaye ne s'est pas soumise, et Mola a fait bombarder Durango par la légion Condor. Ainsi l'Allemagne nazie expérimente-t-elle au Pays basque son matériel de guerre.

La junte rebelle de Francisco Franco y Bahamonde bénéficie également de l'apport de milliers de combattants de l'Italie fasciste, des *moros* ² et de la Légion étrangère ³.

Ce dimanche 25 avril 1937, la ligne de front se trouve plus proche que jamais de Gernika.

À environ quinze kilomètres...

*

1 Province basque du nord de l'Espagne, dont le capitale est Bilbao.

2 Combattants marocains. « Au moins 75 000 'volontaires' marocains combattirent pour Franco et jouèrent le rôle de fer de lance au début de la guerre. » (Hugh Thomas.)

3 La Légion étrangère espagnole, ou Tercio, fut créée au Maroc en 1920 par le général Milan Astray. Franco y effectua une partie de sa carrière. Elle se composait de 30.000 hommes gagnés à la cause des généraux rebelles.

Gregorio Bidarte travaille à rénover une bergerie. Son fils l'accompagne. Ils vont passer la nuit à la ferme. Le fermier en a fait la proposition afin de leur éviter un aller-retour inutile. Demain sera jour de marché et la ferme est plus proche de la ville que le hameau des Bidarte. Ils retrouveront le reste de la famille (« les femmes », comme s'amuse à dire Gregorio). Emilio espère revoir son grand frère. Le bruit court que deux compagnies de *gudaris*⁴ s'appêtent à rentrer du front. L'une d'elles serait la Saseta, à laquelle appartient Vicente. Peut-être se trouve-t-elle déjà au couvent des Agustinos, son lieu de cantonnement ?

La guerre dure depuis neuf mois. Lorsque le soulèvement de juillet s'est produit contre la République, les jeunes gens se sont engagés d'abord volontairement pour combattre la rébellion. Puis, le danger grandissant, la mobilisation est devenue obligatoire à partir du mois de novembre.

On ne peut pas envoyer tous les hommes au front. Il faut maintenir une économie. Une grande partie de la population vit de la vente de fruits et de légumes. C'est le cas des Bidarte. En plus du travail des champs et de l'élevage de quelques poules et lapins, Gregorio se fait embaucher ici et là pour des travaux de maçonnerie et de menuiserie.

Emilio vient de rassembler des planches de la longueur requise et s'appête à fouiller dans la caisse à la recherche de clous du bon calibre.

– J'ai peur à tout instant pour Vicente, lâche son père. Je me dis que ma place est auprès de lui. Tandis

4 « Combattant, soldat » en basque.

qu'il risque sa vie contre les *requetés* ⁵ de Franco, moi ici je ne risque rien.

Emilio se fige. Gregorio perçoit son inquiétude :

– Rassure-toi, il n'est pas question que je sois mobilisé pour le moment, j'ai passé l'âge, et avec le pied que j'ai...

Une roue de tombereau lui a broyé les orteils quand il était enfant.

– La ligne de front a cédé à Ondarroa et à Eibar, poursuit Gregorio.

– Qu'arrivera-t-il s'ils nous battent ?

– Ce qui est arrivé partout où ils ont vaincu : ils feront régner un nouvel ordre et ils massacreront les opposants... Mais des gens se satisferont de cette situation, qu'est-ce que tu crois ? Et ceux-là non pas par peur de mourir ou d'être jetés en prison : parce qu'ils approuvent les idées de Franco.

Les Bidarte se sont déjà brouillés avec une partie de leur famille qui préfère l'autre camp.

La porte de la bergerie s'ouvre. Le maître de la ferme paraît. C'est un homme de forte corpulence qui semble toujours essoufflé et comme encombré de lui-même.

– Allons, dit-il à Gregorio, est-ce que je te paie pour que tu bavardes avec ton fils ? Je vous entends depuis tout à l'heure... Bon, où en sommes-nous de cette remise en état ?

– J'aurai fini ce soir, comme prévu, assure calmement le père d'Emilio.

Le fermier et lui discutent un moment des détails des travaux. Le maître ne donne que quelques vagues

⁵ Membres des milices carlistes (monarchistes).

consignes. En réalité, il n'y connaît pas grand-chose. Il est le fils d'un *indiano* ⁶ de Navarre et il possède en ville un commerce et des appartements hérités de son père. Il dispose de rentes lui permettant de vivre jusqu'à la fin de ses jours sans travailler ! Et pourtant il a acheté du terrain et entrepris de restaurer cette ferme.

– Deux bataillons de *gudaris* sont de retour du front, confirme-t-il à Gregorio. La Saseta n'est-elle pas cantonnée au couvent de Santa Clara ?

– Plutôt aux Agustinos. Je me réjouis de revoir mon fils demain.

– Tu peux y aller tout de suite si tu veux.

– Non, non ! se récrie Gregorio. Je tiens à finir le travail.

– Comme tu voudras.

Le maître n'accorde aucune attention ni le moindre regard à Emilio.

– Quand la guerre s'est déclarée, dit-il, n'est-ce pas qu'elle a paru lointaine, presque étrangère ? Comme si elle ne concernait que l'autre côté.

« L'autre côté », c'est la façon de définir l'Espagne hors du Pays basque.

– Et voilà où nous en sommes.

Le fermier pousse un soupir si profond et si désespéré qu'Emilio en frémit.

– Quel dommage ! reprend-il. Est-ce que nous n'avions pas tout pour réussir, ici ? Les uns les autres, main dans la main, riches et pauvres, catholiques et mécréants, de droite comme de gauche... Nous nous respectons. Jamais

⁶ Espagnol ayant fait fortune en Amérique latine (équivalent de « l'oncle d'Amérique »).

de violence entre nous. Tiens, je laisse toujours ma porte ouverte, personne ne me vole.

Le fermier se tait et regarde avec insistance son homme de main, quêtant une approbation.

– Il faut reconnaître, admet Gregorio, que nous vivons plutôt bien ensemble.

– Mais comme tout cela change ! se désole le fermier.

Et de nouveau, il soupire et paraît se tasser, au comble de la détresse. Emilio l'observe avec attention.

– Des *gudaris* qui vont et viennent, des hôteliers qui s'enrichissent de l'afflux des réfugiés. Les Navarrais qui nous combattent... On a perdu la boussole. Je n'y comprends plus rien !

Gregorio se contente cette fois d'un grognement.

– Je vais vous laisser finir, toi et ton fils, conclut le fermier. Au moment de sortir, il se tourne encore vers le travailleur :

– C'est une très bonne chose d'instruire ses enfants des choses de la vie.

Et son regard se porte sur Emilio, à la grande surprise du garçon.

– Tu as de la chance d'avoir ce papa-là.

Le maître se passe alors la main sur le visage comme s'il avait chaud et pousse un autre de ses soupirs immenses.

– Cette nuit, vous dormirez tous les deux dans la grange. Et on vous donnera à manger.

Il sort. Le père et le fils attendent un moment avant de parler.

– Il nous espionnait, affirme Emilio.

– Mais non ! rit Gregorio. Ce n'est vraiment pas son genre. Il nous a entendus parler et notre conversation l'aura intéressé.

Il laisse un temps avant d'ajouter :

- C'est une bonne personne.
- Aussi, pourquoi il est si *triste* ?
- Son fils est mort à Durango.

Emilio se demande pourquoi son père ne lui a pas dit ça plus tôt.

- Et nous ? interroge-t-il après un silence. Est-ce que nous serons bombardés aussi ?

- Tiens, aide-moi à maintenir cette planche, répond Gregorio en s'emparant du rabot.

2

Emilio engloutit son assiette de soupe aux pois chiches et dévore avec appétit sa tranche de pain enduite de lard. Il a plaisir à être là, partageant la condition de son père qui lui sert un demi-verre de *cuasivino* ⁷.

Il n'a pas vu Vicente depuis le soir du 7 octobre ⁸ quand, avec sa famille, il s'est mêlé à la foule pour l'admirer tandis que son frère défilait au sein de sa compagnie devant la Casa de Juntas. Il régnait alors dans Gernika une atmosphère extraordinaire, solennité et liesse, qui s'était répandue, à en croire les journaux, dans tout le Pays basque. La défaite, à ce moment-là, paraissait impossible. Aujourd'hui, c'est à la victoire qu'on a du mal à croire.

⁷ Vin coupé avec de l'eau. On buvait aussi de la *cervezina* (bière coupée).

⁸ Jour où José Antonio Aguirre, le jeune président du premier Gouvernement d'Euskadi, a prêté serment près de la Maison des Assemblées (Casa de Juntas) à l'ombre de l'Arbre ancestral, après que la République eut accordé l'autonomie au Pays basque, le 1er octobre 1936.

Les premiers mois de la guerre, on a continué à vivre à peu près normalement. Puis, au fur et à mesure de l'avancée des troupes franquistes, la pénurie alimentaire s'est installée malgré les mesures d'aide prises par le gouvernement d'Aguirre et du fait, aussi, de l'afflux de réfugiés. Des *gudaris* se relaient depuis le front pour recouvrer des forces, se réorganiser et soigner leurs blessés dans l'hôpital du couvent des Josefinas ou celui du collège des Carmelitas, dont le toit s'orne désormais d'une croix rouge. Devant l'afflux de blessés, on a aussi transformé en hôpital une aile de l'asile de vieillards. En plus des *gudaris*, la ville compte des réfugiés civils des provinces avoisinantes conquises par les franquistes.

Le maître vient bientôt les retrouver au prétexte de s'assurer qu'ils ne manquent de rien. Il apporte une toupie à Emilio, une belle toupie en buis entourée d'un cordon blanc.

– Elle est neuve, dit-il. Elle n'a jamais servi. Elle est pour toi.

Emilio se sent devenir rouge jusqu'aux cheveux et regarde son père.

– Prends-la, puisqu'on te la donne. Et n'oublie pas de dire merci.

Emilio n'a pas le temps d'ouvrir la bouche que déjà le gros homme a tourné les talons, ordonnant à l'enfant :

– Suis-moi !

Peu disposé à s'éloigner de son père, Emilio adresse un geste d'impuissance à ce dernier qui s'agace :

– Vas-y, bon Dieu ! Mais suis-le donc ! Il ne va pas te manger !

Emilio serre très fort la toupie dans sa main. Il doit courir pour rattraper leur hôte et se demande comment

un aussi triste et gros bonhomme, dont les gestes semblaient ralentis, peut avancer si vite. Parvenu à sa hauteur, il l'observe à la dérobée : le col de chemise bâille et la peau du cou y paraît flasque, oscillant à chaque pas comme un sac vide.

Le maître fait entrer Emilio dans sa maison et le guide à l'étage où se trouve son épouse. Elle est d'une pâleur effrayante, toute de noir vêtue, et son visage surpasse en tristesse celui de son mari. Elle sourit néanmoins à l'enfant quand il ôte prestement son béret pour lui adresser un bonjour poli, et elle le salue en retour.

Emilio suit le maître jusqu'à une petite pièce emplies de livres et de jouets. Il ose demander :

– Est-ce la chambre de votre fils ?

– Ton père t'a donc parlé ?

C'est à peine une interrogation et le maître précise :

– Non, ce n'est pas sa chambre. Sa chambre, nous n'y allons plus, sa mère et moi. Ici, c'est l'endroit où il aimait jouer.

Emilio s'était imaginé que ce fils mort à Durango pouvait avoir été un *gudari* de l'âge de Vicente. Il se sent mal à l'aise en comprenant qu'il s'agit d'un enfant.

– Il avait ton âge, dit encore le maître. Pas même dix ans. Approche, n'aie pas peur. Tu as des jouets chez toi ?

– J'ai un jeu de cerceau. Je l'ai fabriqué moi-même avec une jante de bicyclette. Je la pousse avec un vieux tisonnier que j'ai recourbé au bout en le chauffant à la forge. J'ai des billes aussi. Et une charrette à foin miniature qui appartenait à mon grand-père.

Évoquant ses jeux, Emilio devient volubile.

– Mais des jouets comme ceux-là, insiste le maître, je suis sûr que tu n'en possèdes pas. Regarde-les, ne crains rien. Tu peux les toucher.

Emilio dédaigne une patinette appuyée au mur, irrésistiblement attiré par une carabine à bouchons.

– Tu peux l'emporter, si tu veux. Elle est à toi, je te la donne.

Mais Emilio ne se voit pas ramener chez lui une arme, même factice. Sa mère n'aimerait pas ça. Cela lui rappellerait Vicente et les combats du front.

– Choisis autre chose, alors. Je te donne un jouet, celui que tu veux.

L'éclat jaune vif d'une bâche de carriole. C'est un attelage en ferblanterie joliment peint et le petit cheval a fière allure. Emilio hésite puis le repose sur l'étagère.

– Et ça, qu'est-ce que c'est ?

Il indique une boîte de carton sous une pile de journaux illustrés. Le maître la sort de son emplacement et la tend à Emilio qui déchiffre lui-même l'inscription :

– « Loterie moderne » !

Le couvercle est illustré de trois enfants assis en plein air sur une herbe rase. Ils jouent à la loterie. Une jolie fille aux joues rebondies, blonde et souriante, est revêtue d'une robe rouge à col blanc comme on en voit le dimanche aux fillettes de bonne famille qui se rendent à la messe.

Le garçon porte, lui, un tricot de marin blanc avec un revers carré bleu et bordé de rayures. Il tend une carte à une toute petite fille de dos. Au loin, on aperçoit la lisière d'une forêt.

Il se dégage de cette image une impression de paix et de prospérité. Les doigts roses et boudinés du maître soulèvent le couvercle et laissent apparaître un ensemble de planches de carton peint représentant des cases numérotées, un tapis de jeu et un lot d'images colorées. Emilio est ébloui. Le maître referme la boîte.

- Tu as très bien choisi. Elle est à toi. Maintenant, allons retrouver ton père.

Ils retournent vers la grange.

- Je commanderai à ton papa d'autres travaux, assure le maître, et quand tu l'accompagneras, tu auras le droit de venir ici et de repartir chaque fois avec un jouet que tu auras choisi. Les prochaines fois, vous dînez à notre table.

3

Après la nuit passée dans la grange, ils prennent à pied le chemin de la ville. Emilio porte sa boîte *Loterie moderne*, que son père lui a empaquetée dans du papier journal et entourée d'une ficelle servant aussi de poignée. De temps en temps, Emilio s'assure que la toupie est toujours au fond de sa poche.

La ferme se trouve à flanc de colline et ils descendent vers la ville. Emilio parle tant et plus.

- Assez ! lui dit son père. Tu me soûles ! Garde tes forces pour le travail. On ne va pas encore chômer, aujourd'hui.

Au bout d'un temps de silence qui lui paraît interminable, une idée vient à Emilio et il se met à marcher d'un pas symétrique à celui de Gregorio mais choisissant de boiter, lui, de la jambe droite. Un bon moment, l'adulte et l'enfant avancent ainsi du même pas, comme une seule entité claudiquant, jusqu'à ce que le père s'en avise enfin et se mette à rire.

- Tu ne t'étais aperçu de rien ! triomphe Emilio.

- Je pensais au maître. Et à ces cadeaux qu'il t'a faits.

La toupie, autant te le dire, c'est moi qui l'ai fabriquée. Elle était pour toi, au départ, mais le maître l'a vue et il l'a voulue. Il comptait l'offrir à son fils pour son anniversaire. Je croyais qu'il te l'aurait dit.

Emilio éprouve un pincement de jalousie.

– Je lui avais demandé beaucoup d'argent pour cette toupie ! ajoute Gregorio en riant. J'étais sûr qu'il refuserait. Mais penses-tu !

– Enfin, conclut-il, elle t'est revenue maintenant, et j'en suis bien content.

Emilio pense au fils du maître qu'il ne connaîtra jamais et à ses parents.

– Tous ces jouets ! Ces gens doivent être très riches.

– Mais leur fils est mort, c'était leur seul enfant et l'argent ne le fera pas revenir.

– Que faisait-il à Durango ?

Emilio se pose la question depuis la veille.

– Je ne sais pas bien. Son père en parle peu. Je crois qu'il était soigné par des religieuses pour une maladie des poumons.

– C'est sûrement pour ça qu'ils le gâtaient autant, en conclut Emilio.

– Le pire, reprend Gregorio après une pause, c'est que son corps était horriblement brûlé... Je me mets à la place des parents...

Une question étrange traverse l'esprit d'Emilio : comment peut-on reconnaître un enfant brûlé ? Et si l'enfant brûlé était un autre ? Si en réalité le fils des maîtres n'avait pas péri dans le bombardement ? Qu'est-il devenu, alors ? Et pourquoi a-t-il disparu ?

Emilio échafaude dans sa tête plusieurs hypothèses et finit par retenir celle-ci : l'enfant des fermiers, épouvanté par les bombes, s'est enfui de chez les religieuses qui le

soignaient et a été recueilli dans une famille. Le choc du bombardement, ajouté à sa mystérieuse maladie, lui a fait perdre la tête. Quand la guerre sera finie, la mémoire lui reviendra et il retrouvera ses parents. Oui, la vérité est sûrement celle-là.

Emilio ramène son paquet et le serre contre sa poitrine. Le jeu de loterie et la toupie sont à lui maintenant. Tant pis pour le mort quand il sera de retour, il lui restera toujours assez de jouets.

*

À découvrir Gernika depuis l'une des collines qui l'entourent, dans sa vallée prolongeant une ria, on comprend pourquoi elle est devenue au fil du temps une cité de sept mille habitants et un centre de rencontres et d'échanges. L'exploitation des ressources naturelles de la région l'a aussi conduite à se développer dans le secteur industriel. Deux fabriques de couverts et d'orfèvrerie, une entreprise de produits laitiers et deux manufactures d'armes pourvoient de l'emploi.

La population est diverse, composée d'ouvriers, d'employés, d'artisans, de commerçants, de religieux, aussi de retraités de la marine et autres *indianos* attirés par la douceur du climat océanique.

Chaque lundi est jour de marché. Les paysans descendent des hameaux alentour pour proposer à la vente leurs produits. Le dernier lundi de chaque mois est, de plus, celui de la foire au bétail.

La guerre a fait affluer des réfugiés, auxquels s'ajoutent les *gudaris* se succédant en cantonnement. On leur réserve bon accueil, même si ces mouvements de troupes, depuis le bombardement de Durango, signalent avec

une acuité plus vive le recul des soldats et la proximité du danger. Le marché permet aussi de recueillir des nouvelles du front et on y trouve, malgré la pénurie, des produits de première nécessité, en particulier des pois chiches mexicains et du riz de Valence, qui ne manquent pas et dont on finit par se lasser.

La température est clémente et le ciel dégagé, quand Gregorio Bidarte parvient avec son fils sur le Ferial ⁹, peu avant neuf heures, après avoir franchi la rivière par le pont de Renteria. Ils sont passés devant un café où de vieux habitués sont déjà en terrasse. L'un d'eux a apostrophé Gregorio qu'il connaît bien :

– Holà, Boiteux ! La Saseta est aux Agustinos !

– Oui, je le sais.

– Prends-toi quelque chose avec nous pour arroser ça !

Le père d'Emilio a décliné l'offre :

– Non, une prochaine fois peut-être.

En approchant du Ferial, Gregorio évoque la mémoire de son père, grand ivrogne devant l'éternel, que sa femme est souvent venue chercher ici. Elle a même emprunté quelquefois au bistrotier le diable dont il se sert pour transporter ses caisses de bouteilles, et elle a ramené son bonhomme de mari ainsi, en position debout, maintenu aux montants de l'engin à roulettes par sa ceinture de cuir passée sous les bras, et tant pis pour le pantalon qui dégringolait !

Cela fait beaucoup rire Emilio, même s'il ne se souvient pas du tout de son grand-père et à peine de sa grand-mère, qui sont morts quand il était petit. Ils arrivent à leur emplacement habituel.

⁹ Champ de foire.

– Tu vas attendre ici l'arrivée des femmes, ordonne Gregorio. Tu aideras à décharger la carriole et tu donneras à boire à la mule.

L'enfant comprend qu'il n'accompagnera pas son père aux Agustinos.

– Mes sœurs, « des femmes » ! ronchonne-t-il.

– Garde notre emplacement et ne permets à personne de nous le prendre. Si quelqu'un voulait te chasser, dis-lui bien qu'il aurait affaire au Boiteux.

Gregorio est solidement charpenté et n'a jamais craint les bagarres.

– Est-ce que Vicente viendra me voir ? demande Emilio avec une supplication dans le regard.

– Je le ramènerai ici, si ses chefs le permettent.

Demeuré seul, Emilio guette l'attelage de sa mère et de ses deux sœurs, composé d'une carriole tirée par une vieille mule grise que leur prête un voisin.

– Qu'est-ce qu'elles fichent, celles-là ? marmonne-t-il en serrant les mâchoires.

Si elles s'étaient pressées davantage, il aurait pu accompagner son père.

Le marché commence à s'animer. Plus par jeu que par nécessité, Emilio délimite l'emplacement familial avec un alignement de cailloux. Il déniche un vieux cageot usé, jeté au rebut, qu'il pose sur un de ses petits côtés, confectionnant ainsi un siège rudimentaire, et s'y assoit comme sur son trône un souverain.

Il voit passer un garçon de son âge conduisant une paire de bœufs. Ils se connaissent, ils sont du même hameau et gardent parfois tous les deux les mêmes moutons. Ils échangent un signe de tête et Emilio éprouve une satisfaction secrète à être celui des deux qui n'a rien d'autre à faire, pour le moment, que se

reposer en attendant « les femmes », étourdi par la rumeur du marché.

4

– Ils ne nous feront aucun mal parce que nous sommes des catholiques, comme eux !

Cette exclamation, plusieurs fois répétée, tire Emilio de sa torpeur. C'est un vieux paysan d'Arana qui la profère, signifiant que les franquistes se battent au nom de l'Église. Mais sa femme réagit à cette affirmation, comme piquée au vif :

– C'est pour mieux te convaincre toi-même que tu répètes cette stupidité comme un perroquet. Qu'on soit catholiques, ça ne les a pas empêchés de nous massacrer à Durango avec leurs bombes. Quatorze religieuses, qu'ils ont tuées dans la chapelle de Santa Susana au moment de la messe ! Quatorze !

Emilio l'a déjà entendu raconter : un prêtre est même mort à l'instant précis où il élevait l'hostie. Il guette la réaction du paysan d'Arana, mais celui-ci se contente de hausser les épaules et le couple continue son chemin. La femme insiste encore d'une voix puisante :

– La vérité est que des *pavas*¹⁰ nous passent de plus en plus souvent au-dessus de la tête.

Les jumeaux Castaño se tiennent face à Emilio, vendant leurs légumes.

10 Littéralement : « dindes ». Allusion à la grande taille de ces avions.

– Il a raison, dit l'un. On a beau faire sonner les cloches de Santa María en gueulant : « Ils arrivent, ils arrivent ! », personne ne nous a encore tiré dessus.

– Toi, tu es comme celui qui ferme les yeux et qui dit qu'il fait nuit, ironise l'autre tout en pesant une botte d'oignons. Pourquoi tu crois qu'on est allé chercher le sable à la plage de Laida et qu'on en a rempli des sacs et des sacs ?

– C'est vrai, approuve la cliente en recueillant les oignons du plateau de cuivre dans son panier. Sur la promenade des Tilleuls, ils ont creusé au moins trois abris.

Emilio cesse d'écouter. Sa mère n'arrive toujours pas avec ses deux sœurs et la mule. « Avec les trois mules ! » improvise-t-il, riant tout seul de son trait d'esprit. « C'est exactement ce que je leur dirai ! »

Il songe depuis un moment à défaire la ficelle de son paquet, à retirer les feuilles de journal et à ouvrir son jeu de loterie. Mais il a peur d'attirer la convoitise de trois gamins désœuvrés qui rôdent dans le secteur et il préfère, plus discrètement, jouer à la toupie.

Il la tire de sa poche et en enroule le cordon blanc autour du cône de bois, qu'il projette par terre d'un geste franc. La toupie fait deux ou trois bonds avant de se redresser sur sa pointe métallique et de tourner sur elle-même avec une perfection telle qu'on pourrait la croire immobile.

Il l'a déjà testée la veille, et c'est une bonne toupie que son père a confectionnée. Une chance d'en avoir hérité ! Emilio l'observe jusqu'à ce qu'elle se mette à tanguer, hésitant à tomber d'un côté ou de l'autre. Il la cueille avant qu'elle ne s'immobilise. Il sent alors un léger creux sous son doigt. En y regardant de près,

il découvre dans le bois des imperfections qu'on a sans doute comblées avec une pâte composée de sciure et de colle. À l'évidence, on a ensuite poncé le tout avant de passer de la teinture pour dissimuler cette intervention. Mais un léger creux n'a pas été rempli qu'Emilio a décelé sous son doigt.

Il sort son canif, l'ouvre et gratte délicatement avec le tranchant de la lame la fine couche de teinture. Il fait bientôt apparaître dans sa couleur naturelle la sciure réparatrice mélangée à la colle durcie. Ce n'est pas exactement une « réparation » ; en réalité, on a voulu combler les entailles de six lettres gravées : ANDRÉS... Emilio a reconnu la manière de son père. Il comprend que le maître a d'abord demandé à Gregorio de graver le prénom de son fils, puis qu'il le lui a fait effacer après la mort de l'enfant.

Il regrette d'avoir gratté la teinture avec la lame de son couteau. Il demandera à son père un peu de produit et il cachera les lettres. Et puis non, songe-t-il. Il laissera visible la trace de cet Andrés, il va même pour cela gratter la colle et la sciure dans les sillons pour la faire réapparaître plus nettement encore.

Il joue toujours avec l'idée que l'enfant atrocement brûlé de Durango n'est pas cet Andrés. À la fin de la guerre, lorsque ses parents auront retrouvé leur fils bien vivant, Andrés et lui deviendront amis. Et ils partageront la toupie. Après tout, elle appartient bien à chacun : d'accord, le maître l'a achetée, mais c'est Gregorio qui l'a confectionnée pour lui, Emilio.

À l'opposé de la toupie, il gravera aussi son nom, dont les six lettres correspondront à celles d'Andrés.

Mais si l'autre ne veut pas entendre parler de partage ? Alors Emilio lui cassera la figure.

Il a une mimique de vainqueur en rangeant la toupie dans sa poche. Presque au même instant, les cloches de Santa María sonnent à la volée.

5

– Le *chivato*¹¹! crie une voix.

Ce surnom donné à l'avion de reconnaissance provoque des rires nerveux. Ce n'est pas la première fois qu'il survole la ville. De lui, on ne craint pas un lâcher de bombes, mais ce n'est jamais bon signe de le voir.

– *Alcahuete*¹¹! crie un gamin en manière d'injure, brandissant le poing dans la direction de l'avion, avant de lancer son béret vers le ciel.

L'avion ne tarde pas à disparaître. Les cloches de Santa María et les sirènes des usines cessent bientôt de donner l'alarme. Ce système d'alerte aérienne fonctionne depuis des semaines. Sur une colline, un observatoire aménagé en refuge permet à une vigie d'annoncer toute survenue d'un appareil en adressant un signal aux gardes en faction au sommet de la tour de l'église.

Emilio n'a pas vraiment ressenti de peur au passage de l'avion-espion. Autrement plus inquiétantes sont les *pavas* dont la femme d'Arana a parlé, ces gros avions noirs survolant parfois les champs à basse altitude.

L'apparition du *chivato* a délié les langues et la conversation reprend à propos des abris.

11 Chivato, alcahuete : familièrement, « rapporteur, mouchard ».

– Il y en a un derrière le fronton et un autre à la mairie, dit un client aux jumeaux Castaño.

Curieusement, celui des deux qui ne croyait pas à l'éventualité d'un bombardement est le premier à répondre :

– J'ai « visité » le trou de la rue Santa María. Avec son toit en planche de pin, je ne donne pas cher de la peau de ceux qui s'y réfugieront.

– Tu vois, note son frère, tu y viens, toi aussi, à l'idée qu'on va s'en prendre sur la tête.

Des passants se mêlent à la discussion. Y a-t-il moins de monde sur le marché du fait de la menace ? Il semble que non.

– Et que pouvons-nous faire ? Si ça doit tomber, qu'on soit ici ou dans nos maisons...

Chacun se désole du manque de défense antiaérienne. La ville dispose en tout et pour tout d'une mitrailleuse Steyr. Une antiquité, aux dires d'un ancien *gudari* qui la connaît bien et affirme qu'elle s'enraye plus souvent qu'à son tour.

– Autant espérer mettre à bas les *pavas* avec un lance-pierres !

Une main sur l'épaule d'Emilio. C'est Iñes, la plus jeune de ses sœurs. Elle est descendue de la carriole qu'il n'a pas vue arriver et a couru jusqu'à lui. Elle cache quelque chose derrière son dos.

– Et ça, qu'est-ce que c'est ? demande-t-elle exhibant la boîte de jeu emballée dans le papier journal.

– Rends-moi ça ! C'est à moi ! Je te tue si je t'attrape !

Iñes s'est sauvée et se protège maintenant derrière la mule. Emilio se plaint à sa mère, à peine est-elle descendue de l'attelage. Sa grande sœur Luisa prend sa défense, et Beatriz Bidarte arbitre en mère.

– Iñes ! ordonne-t-elle d'une voix forte. Rends immédiatement son bien à Emilio. Ne commencez pas, tous les deux. Nous sommes assez en retard comme ça.

Emilio récupère son paquet et ne le perd pas des yeux tout le temps qu'il aide sa mère et ses sœurs à vider la carriole et à installer ce qu'elles apportent à vendre.

– Vicente est aux Agustinos ! s'empresse-t-il de dire.

– On le savait déjà, réplique Iñes. Qu'est-ce que tu crois ? C'est pour ça qu'on est en retard.

Emilio se tourne vers Beatriz, à la fois heureux et déçu.

– C'est vrai ? Alors, vous l'avez vu ? Comment va-t-il ?

Mais Luisa lui souffle de se taire. Leur mère est de méchante humeur, et mieux vaut lui parler d'autre chose que de sa tentative apparemment ratée de rencontrer Vicente.

Luisa questionne son jeune frère sur ce qu'il a fait depuis la veille, curieuse de ce que contient le mystérieux paquet. Iñes le presse aussi de questions, et il finit par leur parler du maître et de ses deux cadeaux, surveillant du coin de l'œil une réaction éventuelle de Beatriz. Celle-ci demeure impassible, ne donnant pas même l'impression d'écouter, mais dès qu'elle a fini de disposer ses paniers d'œufs, ses lapins et les cages des volailles, elle exige de son fils qu'il défasse son paquet. Elle veut voir dans quel état est ce jeu.

– Il est comme neuf ! proteste Emilio, persuadé que sa mère sous-estime le cadeau du maître, imaginant une vieillerie.

Quand il arrache la ficelle et le papier journal et qu'elle découvre la boîte *Loterie moderne* et son contenu, elle reconnaît :

– Il ne s'est pas fichu de toi.

– Mettons-la en vente tout de suite ! provoque Iñes. Et aussi sa toupie qu'il ne nous a pas encore montrée...

Ses sœurs rient comme deux folles. Cela ne l’amuse pas du tout. Il remballé tant bien que mal son paquet et le met à couvert sous un morceau de tissu avant d’entreprendre de mener la mule à l’abreuvoir.

Quand il revient, il demande discrètement à Luisa pourquoi elles n’ont pas pu voir Vicente. Elles sont tombées sur Gregorio, lui répond-elle, dans le quartier des Agustinos, et il a été furieux de les trouver là-bas, leur reprochant de ne pas avoir encore commencé à vendre.

Emilio se satisfait secrètement de la décision de son père : ainsi, Luisa et Iñes, pas plus que lui, n’ont eu la possibilité de rencontrer leur frère.

Vers onze heures, Gregorio est de retour.

– Je ne voulais rien te dire avant de l’avoir vu, révèle-t-il à sa femme.

En se rendant aux Agustinos, il a appris que Vicente était blessé.

– Blessé ! s’affole Beatriz.

– Il a reçu trois petits éclats de mortier dans le mollet et la cuisse. Rien de grave. Justement, je voulais m’en assurer le premier... Ne t’inquiète pas, il a passé une heure à San José ¹², le temps de renouveler ses pansements.

– Il va venir ? demande Beatriz.

– Non. Il peut marcher, mais il doit se ménager.

– Boiteux, il va être ! s’écrie Emilio. Comme papa ! Sa mère lui jette un regard noir.

– Quand pourrons-nous le voir ? demande-t-elle.

12 Hôpital proche des Agustinos.

- Le mieux serait dans l'après-midi, après déjeuner. Je resterai ici avec Emilio pendant que vous irez.
- Et moi ? proteste le garçon. Je ne verrai jamais mon frère, alors ?
- Calme-toi, nous y retournerons tous les deux quand elles seront revenues.
- Iñes vient chantonner dans l'oreille d'Emilio :
- On verra Vicente avant toi... On verra Vicente av...
- Il se retourne pour l'attraper, mais elle est plus vive qu'une anguille et sa main se referme dans le vide.

6

Certains ont affirmé avoir revu le *chivato*, l'*alcahuete*, rôder cet après-midi-là dans le ciel clair. Ils prétendent que les cloches et les sirènes ont retenti une fois encore, peut-être deux, pour sa venue. Et même que le petit appareil de reconnaissance a largué quelques bombes.

De cela Emilio n'a gardé aucun souvenir et il n'a retenu que cette seule certitude : qu'il ait survolé la ville une fois ou davantage, ce lundi 26 avril, l'avion-espion ne s'est pas déplacé pour rien. Il a rempli son office de mouchard en recueillant les données nécessaires à l'accomplissement d'une mission de mort dont il n'a été que l'annonciateur.

La pause du déjeuner a permis de se restaurer grâce aux éternelles platées de pois chiches que cette fois Beatriz a fait griller. Puis la mère et les deux filles sont parties à pied pour les Agustinos, laissant Gregorio et Emilio s'occuper de leur clientèle. Ils n'ont pas trop bien vendu le matin et espèrent se rattraper.

Vers quatre heures et demie, l'alerte est de nouveau donnée. On entend bientôt une série d'explosions, dont une très puissante qui fait trembler le sol. Et, dans le vacarme des cloches et des sirènes, Emilio perçoit le ronflement puissant de l'avion quand il passe tout près du marché.

– Vite ! crie son père. Il faut nous abriter ! Il en vient peut-être d'autres.

Les clients comme les vendeurs n'hésitent plus à abandonner leurs étals. Une épaisse fumée s'élève à environ cinq cents mètres, du côté du pont de Renteria. Tandis qu'on se dirige rapidement, et sans désordre, vers les différents abris, un *gudari* apporte en courant ces nouvelles :

– Le pont est intact, mais il y a de gros trous à côté. La gare est touchée. J'ai vu un rail tordu comme un morceau de boudin ! Et un trou encore, immense, rue San Juan.

C'est cette explosion toute proche qui a fait trembler le sol. Gregorio veut rassembler sa famille.

– Nous allons attendre quelques minutes, dit-il à Emilio. Si rien ne se passe, nous courrons vers les Agustinos.

Ils prennent place avec le *gudari* et quelques autres dans un abri proche. Le soldat a reconnu le type d'avion :

– Un Heinkel-111.

Il était avec sa compagnie sur le front d'Eibar le jour du bombardement de Durango et, depuis les hauteurs du Kalamua, il a vu opérer la légion Condor. Le *gudari* explique aussi que ce premier avion semblant venir de la mer a en réalité décollé de Vitoria où est basée la Légion. Il est remonté jusqu'au littoral et a fait demi-tour, probablement au-dessus de Murueta, avant de survoler la ria pour venir attaquer Gernika par le nord et regagner directement sa base.

– « Ce premier avion... », relève une paysanne.
– Oui, il y en aura d'autres. Un Heinkel ne sort jamais seul. La première fois, ils ne prennent pas trop de risques, tu comprends, des fois qu'on leur donnerait la réplique. Mais ces oiseaux de malheur savent déjà que nous ne disposons d'aucun moyen de les abattre, et à mon avis le reste de la colonie est déjà dans le ciel.

Gregorio se lève d'un bond.

– Je dois rejoindre les miens.
– Ils ne risquent rien aux Agustinos, tente de le convaincre le *gudari*. Ils ont un bon abri, là-bas, une grande cave. Et des religieuses pour les dorloter.

Emilio, ayant retenu les discussions du matin, sait à quoi s'en tenir à la fois à propos des religieuses et des abris. Mais il se sent en sécurité, ici, auprès de son père dont il sait qu'il pourra saisir la main à tout moment. Et il contemple le grossier plafond de planches surmonté de sacs de terre et les parois de leur refuge comme l'intérieur rassurant d'un château fort. Il faut attendre, juste attendre que ça passe.

Un quart d'heure environ s'est écoulé depuis l'attaque. Gregorio s'agite de nouveau.

– Allons-y, ordonne-t-il à son fils. Suis-moi, et ne me quitte pas d'une semelle.

Déjà, ils sont hors de l'abri et courent vers les Agustinos. Ce n'est pas tout près.

– Attendez-moi ! entendent-ils dans leur dos. Je vous accompagne.

Ils se retournent. Le *gudari* court derrière eux.

*

Une attaque de six avions volant à basse altitude en deux formations triangulaires les a surpris. Les premières bombes larguées par le Heinkel ont fait des victimes et la population, à entendre ronfler les appareils, fuit en masse les maisons à la recherche d'un abri souterrain. Emilio, son père et le *gudari* n'ont pas pu trouver refuge dans le premier « trou » venu où les gens se sont déjà agglutinés en trop grand nombre. Ils se sont accroupis le long d'une façade qu'ils espèrent solide, n'osant regarder en l'air, l'échine courbée dans une posture de soumission à la toute-puissance du feu.

Ils ont beau se boucher les oreilles, ils anticipent chaque explosion à la stridence des projectiles avant l'impact, se tassant davantage et priant pour échapper au massacre chaque fois que la terre tremble sous leurs pieds. Son père lui fait signe de garder la bouche ouverte, pour protéger ses oreilles. Machinalement, Emilio s'est mis à additionner les explosions et puis il en a perdu le compte.

La vague est passée et ils se relèvent. Emilio, à demi sourd, n'a pas lâché la main de son père, à moins que ce ne soit l'inverse. Leurs mains sont moites comme s'ils les avaient trempées dans de l'eau.

– Saloperie de Junkers, crache le *gudari* qui a identifié ces nouveaux appareils, plus énormes encore que les Heinkel.

Et il brandit le poing comme l'a fait le gamin ce matin sur le Ferial.

Ils reprennent leur course vers les Agustinos. Le quartier offre un aspect désolé avec ses bâtiments éventrés, démolis. Les habitations les plus anciennes, toutes en bois, flambent. On entend des râles, des cris de détresse, des appels au secours.

– Allez-y, vous deux ! propose le *gudari*. Vous devez retrouver les vôtres. Moi, ma famille est à Bilbao, en sécurité j'espère. Je vais rester ici pour aider ces gens.

Ils ne sont pas les seuls à courir, d'autres viennent en sens inverse avec une expression tendue, comme si leur survie ne dépendait que de cette course. Cela amène Gregorio à réfléchir. Il stoppe net, retenant Emilio.

– D'un côté ou l'autre, c'est la même merde. Écoute ! Les avions reviennent déjà...

Ce vrombissement de malheur les tétanise. Où aller ? Emilio contemple, hébété, un cratère de bombe qui se remplit du débit d'une canalisation rompue.

– Revenons vers le marché ! crie son père. Là où ils ont bombardé, ils ne bombarderont plus. On rejoindra Beatriz plus tard.

Ils traversent une zone où s'élève une épaisse fumée. Des poteaux électriques, des fils jonchent le sol. Une odeur âcre de feu et de poussière les prend à la gorge. Un chien gît éventré, les tripes à l'air. Emilio ralentit pour le regarder.

– Allons, le presse son père, les *pavas* reviennent !

Ils s'abritent dans un refuge où les gens entassés s'observent sans se parler, dans une pénombre suintant la peur, et murmurant des prières.

Les bombes s'abattent. Son père s'est trompé : là où « ils » ont bombardé, « ils » bombardent encore. Mais on perçoit quelque chose de nouveau, et pas seulement dans la fréquence plus grande des impacts : ni le vrombissement des moteurs ni le sifflement des projectiles ne sont tout à fait identiques à ceux de la vague d'avant. Gregorio se hisse, risquant la tête et les épaules à l'extérieur pour se rendre compte. Emilio a très peur pour son père, mais admire son courage.

– Cache-toi donc ! lance une femme en proie à la peur que Gregorio ne les fasse repérer par un pilote.

Le père d'Emilio pousse un juron et se laisse retomber dans le refuge, aveuglé et se frottant les yeux.

– Qu'as-tu vu ? lui demande un vieil homme. Gregorio garde le silence.

– Essaie de nous dire, insiste le vieux.

– Une bombe, répond Gregorio. Une bombe légère et brillante. Elle a roulé dans la rue et tout à coup elle s'est enflammée comme... comme...

Il a un geste d'impuissance et ne termine pas sa phrase.

7

L'abri devient irrespirable. Trop de fumées, trop de poussières qui contaminent chaque parcelle d'air, s'infiltrant dans les narines, les yeux, les oreilles, les pores de la peau.

Ils sortent toussant, crachant, parmi les amas de pierres, les cadavres calcinés, tordus, noircis, desséchés comme des momies, les débris humains pendant aux branches défeuillées des arbres, dans des relents de chairs brûlées.

– Ils reviennent !

Ce ne sont pas les Junkers, mais des avions plus légers volant à ras de ce qui reste des toits de Gernika, larguant grenades et bombes incendiaires, mitraillant la population.

– Ils vont nous avoir tous jusqu'au dernier ! hurle une voix.

Emilio se cramponne au bras de son père, voulant l'entraîner.

– Je veux voir maman !

– Imbécile ! s'emporte Gregorio en le jetant à terre d'une secousse. Ils nous mitraillent, tu ne vois pas ? Ils nous tirent à vue, comme des lapins !

Son père a le visage sali de poussière et de sueur mêlées et une expression de stupeur. Emilio sent les larmes affluer.

– Relève-toi ! lui crie son père. Bon Dieu, sois un homme !

Il lui faut hurler pour couvrir le bruit de l'avion. Emilio obéit et ils courent s'abriter le long d'un mur.

– Et ton jeu de loterie ? demande Gregorio s'efforçant de parler à son fils avec plus de gentillesse et de le distraire de l'horreur ambiante.

– Je ne sais pas ce que j'en ai fait, répond Emilio. Je l'ai perdu, je ne sais pas où.

Dans cette accalmie, il se détourne souverainement et danse quelques pas avant d'aller pisser un peu plus loin. Quand il se retourne, Gregorio a disparu et Emilio n'aura pas assez de sa vie entière pour comprendre comment cela a pu survenir si vite sans se signaler à lui d'une quelconque façon. Pas de choc mat, pas de vibration particulière du sol, rien qu'il se rappellera, en tout cas.

Il met quelques secondes à localiser son père. Il suffit de baisser les yeux. Gregorio est couché sur le dos. Seuls dépassent la tête et le haut d'une épaule comme si la ville avait jeté sur lui un drap de gravats. Il est devenu un vieillard, avec ces cheveux et cette moustache blanchis par la poussière, ces traînées sales sur le front, ombrées comme des rides. Il sourit méchamment.

En réalité, il grimace d'une douleur insoutenable. Emilio le comprend assez vite.

– À l'aide ! hurle l'enfant.

Dans cette panique de morts-vivants courant en tous sens et fuyant jusqu'à leur ombre, un homme l'entend et se porte à leur secours. Par un hasard extraordinaire, c'est le *gudari* qui les a accompagnés tout à l'heure. Un sentiment de soulagement et de confiance envahit Emilio. Cet homme va les tirer d'affaire.

Le *gudari*, bientôt rejoint par un type portant une cravate, commence à déterrer Gregorio. L'enfant tente de les aider, mais l'inconnu le rejette avec le reproche de ne pas fournir. Son père grimace toujours le regardant et Emilio se sent anéanti dans ce regard qui ne sait plus le voir. Il s'en détache et s'accroupit au ras du sol, frissonnant, rentrant la tête dans les épaules, serrant ses bras contre sa poitrine et ramenant sur eux ses genoux pour se ratatiner et, s'il le pouvait, disparaître de cet enfer.

– Reste tranquille, dit le *gudari* à Gregorio. On va te tirer de là.

Ces mots plusieurs fois proférés cheminent dans l'esprit d'Emilio jusqu'à réveiller sa vigilance. Il y a donc de l'espoir encore ! Il se déplie, se redresse douloureusement et marche vers son père enseveli dont les bras viennent d'être dégagés.

Mais le *gudari* et l'homme en cravate ne s'activent déjà plus. Leur silence embarrassé signifie à l'enfant qu'il n'y a plus rien à tenter, que son père se trouve écrasé sous une masse trop lourde, impossible à déga-

Et les avions reviennent.

– Papa !

Dans le regard de Gregorio vibrant de douleur, toujours aucun reflet d'Emilio. À cette bouche torturée dans la tension du moindre souffle, pas une parole pour le fils. Le garçon est à deux doigts de s'enfuir, d'abandonner ce père puisque ce père l'abandonne. La force lui manque. Et le découragement le jette à genoux, tout près de Gregorio.

– Reviens, papa. Reviens, je t'en prie, reviens !

– Il t'entend, dit le *gudari*.

Gregorio, c'est vrai, le regarde maintenant et le voit !

Il semble ne plus souffrir autant, en tout cas plus de la même façon. Et c'est évident, même pour Emilio, qu'il va mourir.

– Emilio...

Il n'y a pas eu de son. L'enfant a déchiffré son prénom sur les lèvres.

– Approche.

Cette fois les mots sont audibles. Ou bien est-ce Emilio qui imagine la voix.

L'enfant frotte son visage à celui de son père, à ses lèvres, à sa moustache, et Gregorio le respire dans le cou, tout près de l'oreille. Emilio frissonne et le respire à son tour.

Depuis quand a-t-il saisi la main de son père ? Il la sent se relâcher dans la sienne.

Emilio soulevé du sol. C'est le *gudari* qui l'arrache, pour courir. Courir encore ?

– Lâche-moi !

Le *gudari* le repose à terre mais le retient par le poignet, l'obligeant à courir à son côté :

– Il faut quitter la ville. Ici, nous mourrons à coup sûr.

Les survivants fuient les abris dérisoires qui pour tant d'autres ont constitué des tombeaux.

– Non ! se révolte Emilio. Tu mens ! Maman ne mourra pas ! Ni mes sœurs ni Vicente !

– Quand la nuit sera tombée, ils cesseront de bombarder et nous pourrons revenir.

Le *gudari* s'essouffle à le traîner. Emilio finit par se dire que l'homme a raison, avec cette histoire de nuit. Il se met à courir plus volontiers, le *gudari* lui lâche la main et c'est l'enfant, maintenant, qui a peur que le soldat l'abandonne.

– Attends-moi !

Où se trouvent-ils ? Difficile de se situer dans la plaie ouverte qu'est devenue « la ville sainte des Basques ». Le *gudari* cherche à couper au plus court vers les champs. Un vrombissement des plus graves, et de nouveau une vague de Junkers déversant ses bombes. Emilio et son compagnon s'abritent comme ils le peuvent.

– Est-ce qu'il ne fait pas nuit ?

– Non, c'est la fumée. Mais elle n'est pas épaisse partout, et le vent la disperse. Ça ne va pas les arrêter.

Le silence succédant à l'attaque ne dure pas : des Heinkel légers resurgissent, piquant dans les espaces

sans fumée et larguant de nouvelles bombes incendiaires.

Ils se sont remis à courir. Emilio ne sent pas encore la fatigue, le chagrin ne trouve pas à se nicher. Il reconnaît qu'ils se dirigent vers Renteria et il augmente lui-même l'allure. Il éprouve une sombre exaltation qui lui fait scander mentalement, au rythme de sa course, l'injonction du *gudari* : « Il faut quitter la ville ». Une fois le pont franchi, ce sera fini, ils échapperont à la tuerie, imagine-t-il, tandis qu'un avion pique droit sur eux. Le *gudari* se jette sans prévenir sur l'enfant qu'il plaque à terre avant de peser d'un coup de toute sa masse inerte, tandis que s'éloigne l'avion.

Le corps du *gudari* va l'étouffer. Emilio est pris de panique. À force de soubresauts désespérés, hâtés par une sensation chaude à son cou qui lui soulève le cœur, il trouve la force de se dégager et se remet à courir sans un regard pour celui qui vient de lui sauver la vie au prix de la sienne.

Il stoppe quelques mètres plus loin, sort son mouchoir et s'essuie longuement le cou avant de se débarrasser du carré de tissu souillé d'il ne sait quel liquide nauséabond. Il nettoie ses doigts à ses vêtements.

En cueillant le mouchoir, il a senti la toupie. Il la prend, la serre très fort dans sa main et se remet à courir. La toupie lui procure du réconfort, mais il craint de la laisser échapper et de la perdre. Il finit par la remettre au fond de sa poche.

Sa course instinctive l'amène à franchir la rivière au pont de Renteria, intact, où se pressent comme lui d'autres survivants avec qui il n'échange pas le moindre mot. Les avions continuent leurs mitraillages. « Ils nous tirent à vue, comme des lapins ! » a dit Gregorio

un siècle plus tôt. Et c'est exactement ce qui continue de se passer.

Sans réfléchir, Emilio prend en sens contraire le chemin qui les a fait quitter la ferme au matin. Partout gisent des corps, la plupart silencieux dans l'immobilité de la mort, d'autres râlant, se traînant, pour qui Emilio ne peut rien, pour qui il ne songe pas même à pouvoir quelque chose. Il gagne rapidement du terrain, coupant à travers champs. Quand il entend un bruit de moteur, il se jette dans le premier fossé venu, se dissimule sous un arbre ou, s'il est trop à découvert, se couche face contre terre, faisant le mort.

La dernière fois qu'il se relève, il prend véritablement conscience de l'endroit où il se trouve : près du bouquet d'arbres qui signale le chemin menant à la ferme du maître. Il s'assure une nouvelle fois de la présence de la toupie, et la pensée lui traverse l'esprit de cet Andrés qu'il ne connaît pas, qu'il ne connaîtra jamais. « Je serais lui », songe-t-il, « et je rentrerais chez moi ».

Il sait bien qu'il s'est inventé cette histoire et qu'Andrés est bien mort à Durango, c'est si facile de mourir bombardé, tant de gens meurent ici de la même façon. Il va trouver le maître et lui dire ce qui vient d'arriver à son père. Il lui demandera de l'aider à retrouver sa mère et ses sœurs et son grand frère Vicente. Le maître comprendra, il en est sûr. Le maître acceptera de l'aider.

Il trouve en lui une énergie nouvelle pour monter à la ferme, que lui cache encore une rangée d'arbres. À mi-sentier, il est en mesure de la voir.

La ferme flambe, ainsi qu'une ferme voisine. Les bâtiments du maître achèvent de se consumer. Étrangement,

le crépuscule est calme. Il n'y a pas âme qui vive auprès de la ferme, pas même de bêtes ayant fui dans les champs.

Emilio fait demi-tour. Saisi de panique à l'idée de la nuit qui s'annonce, il se frappe violemment la tête avec le poing, à plusieurs reprises, pour chasser la pensée du maître et s'éloigner au plus vite de cette désolation.

9

Le *gudari* avait raison. Le silence est revenu dans la campagne. Les avions ont regagné leur base à l'approche de la nuit.

Emilio s'exhorte à retourner *là-bas* avant qu'il ne fasse complètement noir. Penser à sa mère lui donne du courage et l'accable en même temps. Maman... Luisa, Iñes, Vicente... Il lutte pour ne pas se laisser envahir, ne s'autorise qu'un filet de plainte, pareil au geignement suppliant d'un petit chien. À sa mère il racontera tout, il raconte déjà.

Vue de la hauteur, la ville n'est que ruines et flammes. Le clocher de l'église Santa María, miraculeusement, tient debout, fantomatique, sinistrement illuminé par la fureur toute proche d'un incendie. Emilio a la tentation de se coucher à même le sol, au bord de la route, et d'y dormir son soûl. Il ne s'arrête que pour pisser, c'est fou tout ce qu'il peut pisser.

Il franchit le pont et évite soigneusement l'endroit où le *gudari* est tombé. Il replace ses pas dans ceux du matin, qui les ont amenés, son père et lui, sur le Ferial. Il traverse l'étendue brûlante, bouleversée d'impacts.

Il faut se maintenir à distance des flammes, contourner des cadavres, les enjamber parfois. Un cheval tâche désespérément de se relever. Des agneaux bêlent, perdus sans leur mère. Il songe à la mule grise, mais ne la cherche pas.

Pour gagner les Agustinos, il passe par Barrenkale. Le quartier n'est que décombres. Le peu de maisons tenant encore debout flambe. Les poussières qui stagnent dans l'air donnent au ciel des éclats sanguinolents, nuancés de violet et de jaune. On empêche Emilio de passer, c'est trop dangereux.

Les survivants organisent les premiers secours. On dégage des corps, triant les morts et ceux qui respirent encore, on transporte les blessés sur des persiennes. Il n'y a d'eau nulle part. Il faudrait celle du Déluge pour éteindre ces flammes. Les gens parlent des plus vieux et des infirmes qui ont grillé dans les maisons. Le couvent de Josefina a été détruit et tous les *gudaris* blessés qui y étaient soignés ont péri.

– Et les Agustinos ? demande Emilio.

Ça va, ils sont encore debout. Bon. Il fait demi-tour pour tenter un autre chemin. Il voit un prêtre à genoux devant un mourant et réalise qu'il ne sait même plus où son père se trouve.

Comment va-t-il le dire à sa mère ? Il refoule le sanglot qui monte, se concentre jusqu'à se souvenir du dernier abri que Gregorio et lui ont quitté juste avant l'accident. À partir de l'abri, il retrouvera l'endroit. « Papa vit encore ! » tente-t-il de se persuader. « On le sauvera. À plusieurs types costauds, on soulèvera la sale pierre. »

Il lui revient tout à coup que son père a cessé de respirer, le regard submergé, et que l'homme à la cravate

lui a fermé les yeux. De nouveau le sanglot, enflant à l'étouffer.

– Tu es Emilio? le hèle une inconnue.

Comment le connaît-elle ?

– Oui ! répondit-il en se redressant. Emilio Bidarte.

– Mon pauvre petit, se lamente-t-elle. Ta pauvre maman... Tes sœurs, les malheureuses... Et ton *gudari* de frère, si jeune, si brave.

Que lui raconte-t-elle ? Que peut-elle en savoir ?

– C'est mon père qui est mort, corrige-t-il. Il s'appela Gregorio, Bidarte comme moi.

Il laisse s'approcher la femme en noir, bien qu'elle ait l'air d'une folle avec ses cheveux dans tous les sens. C'est à ce moment-là seulement qu'il la reconnaît. Il consent à ce qu'elle le serre contre elle.

– J'ai retrouvé le petit Bidarte ! s'écrie-t-elle.

– Dieu soit loué ! répond une voix familière dans le dos d'Emilio.

Il se dégage de l'étreinte étouffante de la femme et se retourne vers le maître. Il les croyait morts à la ferme, lui et sa femme, aplatis, grillés comme leur Andrés de Durango.

– Le papa aussi, dit-elle doucement à son mari avec un mouvement entendu du menton.

Le visage du fermier déjà accablé se décompose. Il a un élan vers Emilio et se ravise, gauchement, ne sachant que hocher la tête avec ce sac de peau qui lui ballote au cou.

– Je vais t'emmener là où est mon père, lui dit Emilio résolu. Tu verras, il s'est reçu un gros morceau de mur.

Le fermier et sa femme échangent un regard.

– Attends-nous là, dit l'homme.

– Non, répond la femme. Je vais avec vous.

En chemin, ils croisent d'autres errants, d'autres orphelins à la recherche de leurs proches.

– Je suis allé jusqu'à la ferme, dit Emilio.

– Comment ? Tu es allé jusque là-bas ! s'étonne le maître. Ce doit être la pagaille, les bêtes ont dû avoir peur, elles se seront enfuies. Nous sommes arrivés en ville juste au commencement de l'attaque et...

– Vous n'avez plus de ferme, dit calmement Emilio. Ils vous l'ont bombardée. À l'heure qu'il est, elle finit de cramer. J'ai soif.

Un silence, mais le maître ni son épouse ne s'arrêtent de marcher. Chacun fait très attention à l'endroit où il met le pied pour avancer dans ce chaos.

– Eh bien, nous avons tout perdu, cette fois, relève la femme.

Le maître possédait des appartements et un commerce « en ville ». C'est étrange de dire ou de penser « en ville ». Quelle ville ? Il n'y a plus de ville autour d'eux, où tout n'est que douleur.

Emilio s'arrête et se retourne pour observer le maître. Jamais il n'aurait pensé le voir plus dépenaillé encore que lui, les vêtements tachés, les ongles maculés de terre, le dos des mains et le visage zébrés d'égratignures. Qu'a-t-il bien pu fabriquer ? Sa femme ne vaut guère mieux.

– Et maman ?

– Asseyons-nous, propose le maître.

Il raconte qu'ils se sont retrouvés, son épouse et lui, dans le même abri que Beatriz et ses enfants.

– Je n'avais rencontré ta maman qu'une fois, mais je l'ai tout de suite reconnue. Ils arrivaient des Agustinos, tous les quatre, ils faisaient un tour avant que ton frère ne regagne son cantonnement. Il ne marchait pas vite.

– Je sais, dit Emilio. Vicente s’est reçu trois bouts de mortier.

– Nous sommes restés longtemps dans le refuge. Elena n’en pouvait plus.

– J’étouffais, là-dedans, dit la femme s’asseyant comme eux dans la poussière, à distance respectable d’un brasier.

– Nous avons décidé de partir, reprend le maître. Ta maman, les petites et ton frère ont préféré rester. C’était plus prudent. Mais à peine étions-nous sortis que la deuxième attaque s’est produite. Et elle fut la plus terrible...

Emilio comprend. Il ne tient pas vraiment à entendre la suite. Heureusement, le maître pousse un de ses soupirs à rallonge et sa femme n’ajoute rien.

Plus tard, quand Emilio apprendra dans le détail la fin qu’ont connue les siens, il sera reconnaissant au maître et à sa femme de lui avoir, cette nuit-là, épargné le récit de l’explosion de l’abri et de leurs tentatives désespérées pour en sauver les occupants.

– Est-ce qu’Iñes vous a parlé du jeu de loterie ? demande-t-il tout à coup en se relevant.

– Bien sûr ! paraît s’enthousiasmer le maître, se relevant aussi.

Emilio, intéressé, attend la suite. Mais le fermier n’a rien à ajouter.

– Sûr, elle aurait aimé y jouer, dit Emilio, elle ressemblait à la fille du couvercle, mais j’ai perdu la boîte dans tout ça.

Il a un geste vague englobant la ville ravagée.

– J’ai toujours la toupie, ajoute-t-il après s’être assuré de la bosse dans sa poche.

– À la bonne heure ! dit le maître. Ne la perds jamais !
Ils se remettent en marche, tournent encore un moment. Emilio peine à retrouver l'endroit où son père est tombé et il n'en peut plus.

– Allons, décide le fermier, tâchons de nous diriger vers la route de Mungia. Peut-être les secours vont-ils arriver de Bilbao...

– Et après ? demande Emilio.

Il ne veut pas seulement dire cette nuit, mais demain, après demain, les jours suivants, et les autres encore. Et c'est bien ainsi que le maître et son épouse l'entendent.

– On pourra te prendre avec nous, lui assure-t-elle. Mais il faudrait que ta famille Palomero soit d'accord.

Le nom de jeune fille de sa mère.

– On est fâchés avec eux, dit Emilio, répétant ce qu'il a souvent entendu de la bouche de ses parents. Ce sont des *fachas*¹³.

– Il faudra pourtant bien qu'on les rencontre, insiste la femme.

Emilio, dont les yeux peinent à rester ouverts, fait la moue et hausse les épaules. Il tombe de sommeil. Le maître s'agace contre son épouse :

– Fichons-lui la paix avec ça ! Comme si c'était le moment...

Se tournant vers l'enfant, et osant pour la première fois une main à son épaule :

– Nous ferons comme tu voudras, lui assure-t-il.

13 Familièrement: fascistes.

II L'exhumation

Les morts, les pauvres morts, ont de grandes douleurs.

Charles Baudelaire

C'est un nommé Muñoz qui m'a recrutée via l'internet. J'ai répondu à son annonce consultée sur un site d'archéo. À la suite de quoi, il m'a donné rendez-vous un matin au bar de la rue Postas.

Il portait un tee-shirt imprimé « *Nous sommes les petits-enfants des vaincus* »¹⁴. On a d'abord parlé du métier en général, de ce qui m'intéressait dans mes études, des quelques fouilles auxquelles j'avais participé sur des chantiers d'été.

Le serveur nous a apporté nos consommations.

– Que sais-tu de la guerre civile ? m'a demandé Muñoz abruptement.

– Pas grand-chose.

– Qu'est-ce qui te motive, alors, si ce n'est pas ton sens de la justice ?

– C'est précisément parce que je ne connais pas bien l'histoire de mon pays que j'ai envie de m'y intéresser, lui ai-je répliqué sans trop de conviction.

J'avais l'air de me justifier et je me suis détestée de me montrer si peu combative. Muñoz restait dans l'expectative, me considérant d'un air neutre.

– C'est sûr, ai-je ironisé, je suis née bien après 1975¹⁵.

14 *Somos los nietos de los vencidos* est devenu le slogan de la génération des petits-enfants des victimes du franquisme.

15 Franco meurt le 20 novembre 1975 en laissant le pouvoir au roi Juan Carlos.

Par définition, je n'ai pas connu la dictature, encore moins la guerre !

Muñoz a hoché la tête, apparemment satisfait.

- La société tout entière est prise d'une fièvre de mémoire. Pas seulement les jeunes comme toi. Tu as fait un tour à la Casa del Libro ? Tu as vu le nombre d'ouvrages publiés sur la question ? Beaucoup atteignent des records de vente. Sans parler des journaux, des magazines qui consacrent tous les jours des articles à ces sujets... À ton avis, pourquoi ?

J'ai ouvert la bouche, mais Muñoz a répondu lui-même à sa question :

- Le régime de Franco s'est fondé tout entier sur l'élimination des opposants. La main n'a pas été tendue aux vaincus, sinon pour leur tirer dessus !

Ça m'intéressait d'entendre le point de vue d'un type comme lui, militant de l'ARMH ¹⁶. Mais il fallait aussi que je m'impose, si je voulais qu'il me recrute.

- Bien sûr, ai-je approuvé, et c'est cet oubli provoqué qui pousse l'Espagne à se retourner sur elle-même après tant d'années. Cependant, la vraie question n'est-elle pas celle-ci : pourquoi une amnésie aussi longue ?

Je me faisais l'effet d'une étudiante récitant son cours.

- Tu as cent fois raison ! s'est exclamé Muñoz. Le Caudillo est mort voilà plus de trente ans. Ses crimes remontent à juillet 1936... Soixante-dix ans, tu imagines ?

16 *Asociación para la recuperación de la memoria histórica* (Association pour la réhabilitation de la mémoire historique), créée en 2002 par Emilio Silva et Santiago Macías.

Il a pris son *verano*¹⁷, en a fait tinter les glaçons. J'ai cru qu'il s'apprêtait à siroter une gorgée, mais il a reposé bruyamment le verre.

- C'est toute la question des vainqueurs et des vaincus¹⁸.

J'aime bien observer les gens. J'avais cerné assez vite mon interlocuteur : ses mimiques expressives, ses gestes appuyés, son emphase... Et je ressentais chez lui une manière de marquer notre différence d'âge, d'établir d'emblée avec moi un rapport de maître à élève.

- La question des vainqueurs et des vaincus, a-t-il répété, se délectant de la formule.

Je comprenais ce qu'il voulait dire. Du coup, j'ai glissé dans la conversation le titre d'une biographie de Franco que je venais de lire. Il la connaissait, bien sûr.

- Le plus tragique, ai-je relevé, c'est que la loi du silence s'est maintenue au-delà de sa mort, après même l'avènement de la démocratie. Les crimes sont restés impunis. Pire que ça : ils sont demeurés absents du paysage. Un véritable déni !...

Muñoz a proféré un grognement qui valait pour une approbation.

- Et tu sais pourquoi ? a-t-il demandé.

J'avais ma petite idée :

- Tejero¹⁹, ai-je répondu laconiquement.

- Exactement !

17 *Verano, tinto de verano* : vin rouge servi glacé et coupé avec de la limonade.

18 Vainqueurs et vaincus : plutôt que de réconcilier les deux camps à la fin de la guerre, Franco avait divisé l'Espagne en *vencedores y vencidos*.

19 Colonel dans la Guardia Civil, auteur d'un coup d'État manqué aux Cortés le 23 février 1981.

J'ai cru un instant qu'il m'épargnerait le couplet édifiant sur le rôle déterminant de Juan Carlos, mais non :

- Tu n'étais pas née, mais moi je l'ai vécue, la tentative de putsch. Quel choc ! On a senti pointer le spectre de la guerre civile, l'affrontement des deux Espagne... Alors quand le jeune roi nous a sortis du pétrin, je crois que personne n'a voulu réveiller les vieux démons. Et on en a repris pour vingt ans d'amnésie.

J'ai abondé dans son sens :

- On donne toujours acte à Juan Carlos d'avoir garanti la démocratie, et c'est justice, mais c'est d'abord au peuple, et à son sens des responsabilités, à sa maturité, qu'on devrait rendre grâce !

Muñoz m'a regardée droit dans les yeux, quelque peu interloqué. À trop me mettre à son diapason, je le décontenançais, attirant une certaine suspicion. La vérité était que je m'étais gavée de lectures, ces derniers temps, et pas seulement en vue de cet entretien.

- Eh bien, a-t-il observé, pour quelqu'un qui prétend ne rien connaître à l'histoire de son pays, tu ne te défends pas mal.

- Je ne descends pas non plus de la lune. Tu me parlais de la guerre... Pour l'histoire plus récente, heureusement, il m'arrive de jeter un coup d'œil aux journaux, d'entendre les nouvelles, de lire quelques bouquins.

- À propos de bouquins...

Il a fouillé dans son sac à dos et en a sorti un livre qu'il m'a tendu.

- Il faut absolument que tu lises ça.

C'était *Les Fosses du franquisme*²⁰. J'ai préféré ne pas

20 En espagnol, *Las Fosas de Franco* d'E. Silva et S. Macías (cf. bibliographie).

lui dire que je l'avais déjà lu et relu. Je l'ai pris, un peu mal à l'aise :

- J'en ai entendu parler, bien sûr...

- Il est nécessaire pour comprendre dans quoi tu t'engages... Chaque exhumation se pratique dans des règles strictes, avec rigueur, scientifiquement... C'est notre façon de rendre un hommage digne aux victimes et aussi de ne pas prêter le flanc à la critique. Nous utilisons les techniques mises au point en Argentine ou au Chili pour la recherche et l'identification des disparus, y compris les investigations de police légale, les analyses ADN...

Je savais tout cela, mais les mots « fosses », « victimes », « disparus », « exhumation » commençaient à produire de l'effet et je me suis sentie gagnée par un sentiment proche du découragement.

Nous nous étions dit l'essentiel. J'ai demandé à Muñoz quand et où nous devons nous retrouver. Il m'a affirmé qu'il me communiquerait les renseignements nécessaires par courrier électronique. J'ai fini mon verre et me suis levée.

- Il n'est jamais trop tard, tu comprends ? m'a-t-il encore asséné. Non, il n'est pas trop tard pour les frères et sœurs des victimes, qui vivent encore, et pour leurs descendants. « *Nous sommes les petits-enfants des vaincus* »... Attends-moi !

Il semblait surpris que je mette fin si vite à l'entretien. Il a vidé d'un trait son *verano*, a pris son sac et m'a rejointe. Il tenait à m'accompagner. On est descendus vers la Puerta del Sol. Je devais prendre mon bus rue San Jeronimo, à cause des travaux. En passant devant le bâtiment du Gouvernement régional, Muñoz m'a signalé :

- Au temps de Franco, la Direction générale de la sécurité

se tenait là et on y pratiquait la torture dans les sous-sols. Tu savais ça ?

- Oui, je le savais...

Il a eu l'air satisfait et ça m'a agacée, cette façon de toujours me jauger à l'aune de ses connaissances historiques. J'ai eu envie, d'un coup, de casser cette relation condescendante qu'il m'avait imposée et dans laquelle je m'étais complu. Je réfléchissais depuis un moment à ce slogan qu'il arborait sur la poitrine.

- Moi, je ne pourrai jamais porter un tee-shirt comme le tien.

Il a paru désagréablement surpris.

- Ah bon ? Et pourquoi ?

Mon bus arrivait. J'ai esquissé un bref résumé :

- Je ne sais rien des opinions de mon père. Ni s'il penche du côté des vainqueurs ou de celui des vaincus.

Je suis montée dans le bus. Muñoz m'a regardée m'éloigner. Il y avait de l'incompréhension dans son regard. Je me suis demandé s'il n'allait pas renoncer à me recruter et j'ai regretté de lui avoir parlé comme cela de papa. Mais il m'a adressé un petit au revoir amical.

2

Il y avait un El País du jour oublié sur un siège à la page Culture, avec ce titre : *Carmen Calvo réaffirme que le « Guernica » restera à Madrid.*

J'ai jeté un coup d'œil à l'article. Diverses institutions basques demandaient à pouvoir exposer le tableau de Picasso au musée Guggenheim de Bilbao à l'occasion de

la commémoration, en avril prochain, de la destruction de la ville par l'aviation nazie, soixante-dix ans après les faits.

Le gouvernement espagnol, par la voix de sa ministre de la Culture, justifiait ainsi son refus d'accéder à ces demandes pressantes : un comité d'experts avait établi que le tableau, exposé au Reina Sofia ²¹, n'était pas en état de voyager.

Carmen Calvo assurait que la décision de son gouvernement n'était motivée que par cette raison technique : la protection « d'un élément du patrimoine historique commun à tous les Espagnols ». Elle proposait en compensation de prêter au musée Guggenheim la collection complète des esquisses et travaux préparatoires au chef-d'œuvre de Picasso.

Nous étions fin juillet 2006. Je me suis dit sans conviction que le gouvernement changerait peut-être d'avis d'ici le mois d'avril sous la pression basque. En même temps, cette polémique à propos du tableau me parut futile en regard de l'horreur qu'avait dû représenter le bombardement. Et j'avais assez avec mes « fosses du franquisme » pour ne pas avoir envie de me plonger, en plus, dans la tragédie de Gernika. Le passé de mon pays aurait fini par me sembler une longue et douloureuse litanie de massacres.

J'ai songé à cette Espagne coupée en deux de la guerre, mais surtout aux années qui avaient suivi, à la traque des opposants au régime, à leur élimination pure et simple, quelquefois seulement pour délit d'opinion, ou à leur neutralisation dans l'exil, les camps de concentration

21 Façon rapide de parler du *Museo Nacional Centro de Arte Reina Sofia*.

ou les prisons. On m'avait parlé de ces femmes tondues, forcées d'ingérer de l'huile de ricin qui leur provoquait des diarrhées irrépessibles. J'ai pensé à ces vies humiliées, étouffées, brisées, et aux vainqueurs qui avaient vécu une vie ordinaire, s'étaient mariés, avaient élevé leurs enfants. Une impunité de fait les avait protégés au temps de la dictature, puis la loi d'amnistie ²². « Amnistie », un mot pas très éloigné d'« amnésie ». Cela aussi j'aurais pu le dire à Muñoz.

Rentrée chez moi, j'ai appelé mes parents. C'est ma mère qui a décroché. Elle était heureuse de m'entendre. Nous avons bavardé un moment. Je me faisais rare, trouvait-elle. Elle pouvait le comprendre, j'avais ma vie, et puis j'étais si amoureuse de mon « théâtréux », ah celui-là, un sacré lascar !... Maman adore Victor. Il la fait rire. Mais je n'appelais pas pour parler de mon compagnon.

- Est-ce que papa est là ?

- S'il est là ! Il ne sort plus de l'appartement. Il passe des heures à organiser sa collection, imagine !

Je n'ai pas eu besoin d'imaginer, je connais mon père.

- Qui aujourd'hui collectionne encore les timbres ? se désolait maman. Plus *ringard*, tu meurs !...

Elle a dit le mot en français.

- Il devient casanier, si tu savais. Il ne descend même plus chez Dany retrouver ses copains et boire un *fino* ²³. Et j'ai un mal fou à l'entraîner ne serait-ce qu'à sortir

22 Loi d'amnistie : une loi d'amnistie de 1977 et la Constitution de 1978 établissent une sorte de « pacte d'oubli ».

23 Le *vino fino* est un vin sec originaire du sud de l'Espagne, à la saveur particulière provenant de son vieillissement en fût.

un moment le soir pour se balader avec moi. C'est un ours. Oui, Isaura, ton père s'est changé en ours.

Maman parle un espagnol d'une syntaxe parfaite, avec cependant un accent qu'elle n'a jamais cherché à corriger et qui s'affirme davantage quand elle est contrariée.

J'ai rigolé :

- Maman, les ours hibernent ! On est en été, là, au cas où tu ne t'en serais pas rendu compte...

- Si je m'en suis rendu compte ? On étouffe à Madrid ! Je trouve qu'il fait plus chaud chaque année. Ou c'est moi qui ne supporte plus la chaleur.

- Que veux-tu, tu vieillis...

- Ne me parle pas de vieillir, ma fille ! Je n'ai pas l'âge de ton père. Et je m'entretiens... Note qu'il n'a pas besoin de se surveiller, lui. Il porte encore beau, si grand, si mince.

Elle a toujours tendance à voir papa comme un géant. Il mesure en réalité un mètre soixante-quinze, mais c'est vrai qu'il la dépasse d'une bonne tête. Et qu'il se tient encore droit.

- La vie est injuste, a-t-elle poursuivi. Il peut manger ce qu'il veut, il ne prendra pas un gramme. Un corps de sportif, alors qu'il a passé une existence de fonctionnaire sans pratiquer le moindre exercice !

Depuis quelque temps, chaque fois que maman fait allusion au passé de bureaucrate de papa, j'éprouve un pincement à l'estomac.

- Tandis que moi, continuait-elle, qui gravis deux fois par semaine une quantité phénoménale de « steps » à mon club de fitness, sans parler des vrais escaliers de tous les jours, je...

Je l'ai interrompue.

- Maman, je n'ai plus beaucoup de forfait. Passe-moi papa, tu veux bien ?

- Et que vas-tu encore lui raconter que tu ne me raconteras pas à moi ?

Ce reproche est une plaisanterie rituelle entre nous. Comme toute plaisanterie, elle possède un fond de vérité : je me confie davantage à papa.

- Rien de spécial. Je veux juste lui dire bonjour, savoir où il en est avec ses timbres, ai-je plaisanté.

- Andrés ! C'est Isaura au téléphone.

Je n'appelais pas mes parents par hasard au sortir de mon entretien avec Muñoz. Je comptais leur annoncer mon séjour prévu du côté de Burgos, leur exposer les raisons qui motivaient ce déplacement et mon engagement dans l'association. J'avais peut-être besoin, aussi, de recueillir leur avis à ce sujet. Pourtant, je n'avais rien dit à maman. Elle ne m'avait pas non plus questionnée sur mes projets du mois d'août. Avec papa, je savais que ce serait différent, et j'ai ressenti de l'appréhension. Je n'étais pas très claire avec moi-même sur la raison profonde qui m'avait poussée à contacter Muñoz, mais cette raison, confusément, avait à voir avec lui.

- Ma fille ! Comment vas-tu ?

- Bien, papa. Et toi ?...

Les banalités d'usage proférées avec une absolue sincérité, ce sourire du cœur dont chacun décèle chez l'autre la présence dans les inflexions de la voix.

Mon père... *Mon père, ce héros au sourire si doux...* J'ai aimé étudier le français dans ma scolarité, m'intéressant particulièrement à la poésie, et ce vers de Victor Hugo me revient chaque fois.

- Je raccroche, a-t-il proposé. Et je te rappelle tout de suite.

Il a cette attention que maman n'a jamais, destinée à économiser mon forfait. Papa sait bien que mes permanences à mi-temps à l'accueil d'un cabinet de médecins me permettent tout juste d'assurer mon quotidien. Et que je n'irais pas loin si je n'avais pas cette « bourse » (ils s'amuse à l'appeler comme ça) que maman et lui m'allouent chaque mois tant que je continue mes études.

J'ai imaginé papa au téléphone dans le renforcement du couloir, habillé comme à son habitude « à l'ancienne », pantalon noir aux plis impeccables, maintenu par une ceinture à boucle argentée, et chemisette blanche, les cheveux soigneusement peignés. La seule fantaisie qu'il s'autorisait était ce bracelet de cuir bon marché que je lui avais offert, gamine, et dont il ne s'était jamais départi.

Il m'a aussitôt rappelée, et ses premières interrogations ont été, comme toujours, relatives à ma santé puis à l'état de mes finances.

En troisième lieu, il a pris des nouvelles de Victor et de sa compagnie théâtrale dont il s'est inquiété de la prospérité, m'assurant qu'il ne manquerait pas le prochain spectacle.

- Tu dis ça chaque fois, papa, mais tu n'assistes à aucune des représentations.

- Tu as raison. Que veux-tu ?... Un vieux bonhomme comme moi ne comprend plus grand-chose au monde d'aujourd'hui.

- Arrête ton numéro de grand-père, papa ! Tu n'es pas très convaincant...

Il a ri.

- Tu veux savoir la vraie raison qui fait que je ne vais jamais voir les pièces de Victor ?

- Je crois que je la connais : tu as peur de ne pas les aimer et d'être obligé de le lui dire...

- Exactement ! Je t'en avais déjà parlé, alors... Tu vois, je me mets à radoter.

- Parlons sérieusement, papa. À quoi tu occupes tes journées ?

- Quelle question ! À mes timbres !

- Bon. Et à part ça ?

- Je lis, je regarde la télé, je prépare le repas du soir. Et la sieste ! J'allais oublier la sieste... J'ai une vie bien remplie.

- Maman dit que tu ne sors plus.

- Ce n'est pas exact : je fais une promenade le matin, très tôt. Elle roupille, pendant ce temps-là. Même quand elle travaille, elle ne se lève pas avant sept heures et il y a belle lurette que je suis rentré de ma balade... Je lui prépare son petit déjeuner. Que me reproche-t-elle ? De ne pas me promener avec elle le soir ? C'est comme ça, je préfère sortir le matin, ça a toujours été.

Il a laissé passer un silence avant d'ajouter :

- Et puis l'âge est là, Isaura, que veux-tu... Je n'ai plus la même énergie. Il faudrait que ta mère se rende à l'évidence.

C'était la première fois que je l'entendais si peu que ce soit se plaindre et ça m'a fait un drôle d'effet. Je n'ai pas su quoi dire.

- Bon, mais toi ? s'est-il ressaisi. Et tes projets pour le mois qui vient ? Tu prends des vacances ?

Je n'ai pas hésité une seconde. Dès l'instant où papa m'avait rappelée, j'avais compris que je serais incapable de lui dire la vérité. Je n'ai pas proféré le moindre mot sur mon implication dans l'ARMH, j'ai menti avec

aplomb, évoquant un chantier de fouilles tout à fait « classique » en Aragon. Ça a paru le passionner et il m'a posé un tas de questions. Sentant que je me perdais dans une accumulation de précisions inutiles qui risquaient de devenir contradictoires et de lui mettre la puce à l'oreille, j'ai fini par écourter la conversation.

- Papa, il faut que je te laisse, maintenant.

- Appelle-nous depuis ton chantier.

- Je n'y manquerai pas !

De nouveau saisie d'une compulsion de communication, j'ai appelé Victor. Il a décroché tout de suite. Il décroche toujours quand c'est moi, et je lui en suis chaque fois reconnaissante.

- Ma douce ?

- Rien de spécial. J'avais envie d'entendre ta voix...

J'ai hésité un temps, avant d'ajouter :

- Je viens de mentir à mon père, figure-toi ! Ça ne m'était pas arrivé depuis que j'étais gamine, tu sais, ces mensonges sans importance dont on se fait un monde quand on est gosse... Là, c'est différent et je me sens toute drôle.

- Raconte-moi.

- Pas maintenant. Ce soir à ton retour.

- Je n'insiste pas. Et ton rendez-vous ?

- Ça s'est bien passé. J'ai été plutôt bonne. Je crois que Muñoz va retenir ma candidature.

Victor a éclaté de rire.

- Tu en parles comme d'un entretien d'embauche ! Attends, il s'agit d'un emploi *bénévole* et à caractère *humanitaire*, pas d'une place de vendeuse au Corte Inglés ! Et s'ils te refusaient, tu n'aurais pas à te culpabiliser. Ils doivent avoir un tas de demandes. Ils ne peuvent pas prendre tout le monde.

- C'est vrai. Je crois que j'ai mes chances.
- Je m'en réjouis pour toi !
- J'ai pris un temps avant de demander :
- Et si tu m'accompagnais là-bas ? Ils ne te laisseraient peut-être pas intervenir sur le chantier, mais on se retrouverait pendant les pauses. Et le soir, surtout. Je vais m'ennuyer, seule à l'hôtel.
- Isaura, ne me tente pas ! Tu sais bien que j'ai une montagne de boulot... La seule raison qui pourrait faire que je te rejoigne, c'est la peur que tu t'amouraches d'un autre type. J'aimerais mieux te surveiller, crois-moi.
- J'ai ri quand Victor a insisté, ne plaisantant qu'à demi :
- Ton sergent recruteur là, ton Muñoz, quel effet il t'a fait ?
- Tu veux dire : érotiquement ? Disons deux points, à peine trois sur l'échelle de mes fantasmes.
- Deux ou trois points ? C'est déjà énorme !
- Tu ne sais rien encore de la hauteur de mon échelle, Vic ! l'ai-je taquiné. J'adore quand tu es jaloux, ça m'excite !
- Non, sérieusement Isaura. Il est comment, ce type ? Décris-le-moi en trois mots.
- Assez sexy, sexy, très sexy !
- Arrête !
- Cinquante ans, bedonnant, dégarni !
- Isaura, sérieusement...
- Je n'ai pas réfléchi très longtemps :
- Donneur de leçons, militant, intègre.
- J'ai raconté mon entretien. Victor trouvait que j'avais une chance inouïe.
- Je t'accompagnerais bien là-bas, si je le pouvais. Tu vas vivre quelque chose d'exceptionnel, ce n'est pas donné à tout le monde de participer à...

Je suis venue à son secours :

- À une exhumation, Vic... Il n'y a rien d'autre à dire, c'est ainsi que ça s'appelle.

Cette fois, c'est moi qui avais prononcé le mot, comme tout à l'heure Muñoz, et j'en ai de nouveau senti l'impact

- Ça va créer des liens forts entre vous, a continué Victor. Je ne pense pas seulement à ton sergent recruteur, je pense à l'équipe en général.

- Je t'aime, Vic. Je t'appellerai tous les jours. Et toi de ton côté, tu m'appelleras aussi ? Si tu crois que ça m'amusera de te savoir entouré de jolies filles !

- De jolies filles ? Tu me parles encore du dernier spectacle, mais c'est fini. Pour ma prochaine pièce, je n'aurai besoin que d'une comédienne, et je compte bien que ce soit toi.

- Arrête, Vic. Je serais nulle.

- Tu te trompes. Je suis certain que tu peux jouer le rôle.

- *Le rôle ?* Je serai seule en scène ?

- Bien sûr ! Tu n'as pas lu mon projet ?

Je me suis souvenue qu'il m'avait transféré un fichier sur mon ordinateur portable, mais je n'y avais pas mis le nez.

- Pardonne-moi, Vic, ces jours-ci j'ai viré à la monomanie : je ne m'intéresse qu'au passé de l'Espagne !

- Justement ! Si Gernika n'est pas le passé de l'Espagne !

- Non, pas toi aussi ! Tu ne vas pas t'y mettre ! Mais qu'est-ce qu'on a tous avec le passé de l'Espagne?...

- C'est comme ça, que veux-tu, c'est l'air du temps. Alors, mon projet ?

- D'accord, Vic. Je te promets de le lire, mais pas tout de suite...

Il a pouffé, tout à coup.

– Qu'est-ce qui t'amuse ?

– Je repense à notre échange de tout à l'heure, à nos jalousies autour de ton Muñoz et des jolies filles de mon dernier spectacle... On aurait cru un dialogue tiré de *Pasión de Gavilanes*²⁴...

J'ai rigolé.

– À ce soir, amour ! Ne tarde pas.

– Le temps de livrer les éléments d'un décor à Móstoles.

– Je serai vite rentré. Eh ! Tu me raconteras ?

– Quoi ? Le *culebrón*²⁵ ?

– Non, idiote ! Ton « mensonge à papa » !

3

Mes parents se sont rencontrés sur une plage de la Costa Blanca à la fin des années soixante-dix. Ils ont eu ce que les Français appellent *coup de foudre* et nous autres « coup de flèche ».

Maman dit toujours que papa doit être sorcier pour l'avoir « embobinée » comme il l'a fait et conduite à se couper de sa famille, de ses amis, à renoncer à son pays pour vivre avec lui. Conduite même à « espagnoliser » son prénom ! Yolande est devenue Yolanda...

24 Série colombienne à succès qui fit les beaux jours de la télé espagnole (littéralement : « passion d'éperviers »).

25 Se dit des *telenovelas* ou séries télé « mélo » dont l'action s'étire en longueur (littéralement : « grosse couleuvre »).

Ils se sont mariés au début des années quatre-vingt, quand maman a pris la nationalité espagnole et a trouvé à enseigner le français à Madrid. Les photos de la noce sont dûment répertoriées, classées à la suite des photos de leurs vacances à Alicante.

J'ai souvent feuilleté avec eux l'album familial, avide d'entendre leurs commentaires, toujours les mêmes, quand ils évoquent le pittoresque de leur mariage, dont ils semblent garder un excellent souvenir malgré les circonstances : maman était alors en froid avec une partie des siens, qui lui reprochaient d'épouser « un Espagnol qui pourrait être ton père ». Du coup la cérémonie s'était déroulée dans une certaine intimité... Au moment de ma naissance, maman a renoué avec ses parents, et ils ont effectué le voyage pour me connaître. Par la suite, nous nous sommes rendus une fois par an en France pour faire le tour de la famille.

Le caractère intime de la noce relevait tout autant, voire davantage, du côté de papa à qui je ne connaissais aucun proche. Je les ai cent fois questionnés à ce sujet pour n'obtenir, la plupart du temps, qu'une réponse plaisante et en trompe-l'œil de maman :

- J'ai épousé un mystère, tu sais...

Et papa de renchérir :

- C'est la vérité. Avant de connaître Yolanda, j'étais un de ces types à la James Bond.

Mon père, ce héros...

J'ai aimé croire, gamine, à ce père agent secret ayant mené une vie palpitante classée « confidentiel défense », en mission dans tous les pays du monde et se retirant du circuit pour l'amour d'une Française. Quand nous marchions dans la rue, il me recommandait de regarder discrètement par-dessus mon épaule.

- Tu vois ce balayeur devant l'église ? C'est un agent de Jean Paul II.

Et s'il me venait à l'esprit de demander à quoi il pouvait bien s'occuper avec son balai :

- Ce n'est pas un simple balai, me répondait papa. C'est en même temps un puissant bâton de comptage qui capte à travers les murs le bruit des douros tombant dans les troncs des églises et en évalue le montant avant d'expédier l'information au Vatican. Là-bas, ils ont une équipe de cardinaux branchés sur écoutes qui se relaient jour et nuit et font leur rapport. Ça permet au pape de connaître instantanément la tendance du jour en ce qui concerne la charité chrétienne.

Il adorait partir dans ce genre de délires. Il pouvait aussi bien se coucher sous sa voiture pour s'assurer que « les Russes » n'avaient pas collé une bombe sur le châssis avec de la pâte à modeler.

Rentrée à la maison, je racontais tout à maman et elle s'en agaçait, reprochant à papa de me mettre de mauvaises idées dans la tête, de « générer de l'angoisse ». Mais non. Étrangement, je n'ai jamais eu peur des délires de mon père, ils m'ont toujours amusée, et s'il m'arrivait d'y croire un peu trop, une petite lueur de rire dans ses yeux annihilait toute véritable inquiétude.

Je me souviens d'un matin d'hiver de mes douze ans. Il avait beaucoup neigé.

- Vite, vite, nous allons être en retard, me pressait papa pendant le petit déjeuner.

En réalité, il avait hâte de sortir fouler la neige. Nous nous sommes lancé des boules tout au long du chemin que nous avons fait à pied jusqu'au collège. Nous étions

parmi les premiers. La grille venait juste d'être ouverte de l'intérieur. Papa m'a obligée à entrer dans la cour à reculons pour avoir l'air d'en être sortie.

- Tu comprends, les empreintes dans la neige, ça ne pardonne pas chez les espions. Il faut brouiller les pistes.

Prospero Lopez est arrivé à ce moment-là. C'était l'élève le plus beau et le plus insolent de la classe. Il m'a surprise marchant à l'envers d'un air concentré et il a eu un signe sans équivoque pour indiquer que j'étais folle et mon père avec. Je me suis figée, morte de honte, attendant que Prospero fût passé. Je suis revenue vers papa :

- Je ne devrais pas t'écouter ! Tu me rends ridicule avec tes histoires pour débiles. Et d'abord je n'y crois pas, je n'y ai jamais cru, tu n'as jamais été un agent secret. Tu as tout inventé pour te rendre intéressant. Tu as inventé ça parce que tu es vieux. D'ailleurs, au collège, tout le monde te prend pour mon grand-père.

Mon père ce héros... Pour la première fois, je l'ai vu non pas triste, mais désespéré. Et c'était si cruel pour lui et, pour moi, tellement insupportable cette expression qui ravageait ses traits sans qu'il puisse l'empêcher. J'ai voulu me jeter dans ses bras. Déjà, il avait tourné les talons.

De ce jour, il ne m'a plus accompagnée. Et ne m'a plus inventé de ces histoires d'espion.

Dans l'album familial, à la suite des photos de la noce intime, on trouve celles de maman enceinte de moi. On sent le plaisir qu'a pris papa à la photographeur, cela se note à la qualité des sourires, à la variété des poses joyeuses, mutines ou faussement fâchées. Je décèle

dans ces jeux ce lien très fort qui les unit et qui ne s'est pas relâché.

Puis viennent les clichés de moi bébé : dormant dans un berceau, tétant au sein ou au biberon, les fesses à l'air avant la nouvelle couche... J'aime particulièrement une photo où papa me porte dans ses bras. Je dois avoir dans les huit mois. Je lui tire une oreille, semble-t-il assez fort, et il ne bronche pas. Au contraire, il regarde l'objectif, visiblement enchanté, nous prenant à témoin.

Photos de l'enfance, des courts séjours en France, des années d'école. On y voit rarement papa. Il n'aime pas être pris et c'est lui qui photographie. D'une certaine façon, ça le rend plus présent encore.

Et pas un album, pas un cliché d'avant maman, hormis sa photo de carte d'identité où on le voit jeune et portant fine moustache, ce qui m'amusait beaucoup.

De la jeunesse de papa je ne sais rien. Adolescente, j'ai conçu l'hypothèse que le bobard insistant et rituel quant à la carrière d'espion pouvait reposer sur une réalité. N'est-ce pas souvent une bonne façon de cacher la vérité que de la proclamer en l'exagérant juste assez pour la rendre incroyable et nous en détourner ?

Un espion à la James Bond, certainement pas. Mais mon père avait pu être un agent de renseignements de type plus ordinaire, à la manière de certains personnages des romans de Graham Greene, un obscur préposé au cryptage et au décryptage des messages secrets, un champion du leurre chargé d'« intoxiquer » les ambassades des puissances étrangères.

Au moment de son départ à la retraite, nous étions présentes, maman et moi, à son pot d'adieu dans le service qu'il avait dirigé. Son supérieur hiérarchique a fait son éloge et rappelé que papa était entré dans cette

administration en février 1955 pour ne plus la quitter. Dans l'assistance se trouvaient des collègues presque aussi âgés que lui.

Tandis que nous buvions à la santé du retraité, j'ai poussé maman du coude pour lui signaler un trio de secrétaires boudinées qu'on aurait dit tirées d'un mauvais film des années soixante et je lui ai soufflé à l'oreille :

- Regarde... Les James Bond *girls* !

Maman a failli s'étrangler et on a mis cela sur le compte d'une « erreur d'aiguillage ».

Peu importait que papa eût dirigé un service administratif réellement dévolu aux Postes ou consacré plus secrètement à des activités inavouables, il avait bien passé la plus grande partie de sa vie dans ce bâtiment aux escaliers miteux, qui dégageait une odeur caractéristique d'encre et d'encaustique.

Du plus loin que je me souvenais, j'avais perçu cette odeur sur ses vêtements, quand il rentrait le soir, et sur sa peau même, quand j'embrassais sa joue. Aujourd'hui, je m'étais mise sans le vouloir à en associer le souvenir aux années noires et mortifères. Cette odeur-là était celle du franquisme.

4

On avait prévu de sortir dîner, mais Victor m'avait rappelée pour me dire qu'il n'arriverait pas avant minuit. Je m'étais assoupie en l'attendant. Il m'a réveillée.

Il y avait un reste de ragoût dans le frigo.

- J'aimerais mieux dîner *après*, m'a dit Victor.

- Après quoi ?

Il m'a caressée.

- Après l'amour...

Je n'en avais pas très envie. Le coup de fil que j'avais échangé avec papa en fin de matinée m'avait hantée toute la journée. Je l'ai dit à Vic. Il a rigolé :

- Le mensonge à papa...

- Arrête, ce n'est pas drôle.

Nous avons grignoté un peu de jambon en buvant un verre tandis que le ragoût réchauffait. Victor me regardait toujours avec un petit sourire, refusant de me prendre au sérieux.

- Tu aimes mentir, toi ? lui ai-je demandé.

- J'adore ça !

- menteur !

- Tu vois...

Vic appréciait mon père, en partie parce qu'il savait combien j'étais attachée à lui. Il projetait sans doute quelque chose de cet attachement. Mais pas seulement. Il disait de papa qu'il était un type bien.

On ne peut qu'avoir une tendresse particulière pour les gens âgés, une forme de respect, de compassion peut-être. Je ne sais pas si Victor ressentait ça, nous n'en parlions jamais. Ce ne sont pas des sujets dont on peut parler facilement. Pas moi, en tout cas. Mais Klaus Barbie aussi, à son procès, avait eu l'air d'un vieil homme digne et fatigué...

J'ai raconté à Victor que j'avais téléphoné à mes parents pour leur annoncer ma participation prochaine à une exhumation dans la province de Burgos. J'hésitais, craignant que Victor me trouve puérile et continue à me chamber, mais pas du tout.

- Et tu ne leur en as rien dit. Tu t'es dégonflée, pour

ne pas avoir à parler à ton père de la guerre, du franquisme, des fosses...

J'en suis restée stupéfaite.

- Bingo, Vic ! En plein dans le mille... J'ai inventé à la place une pitoyable histoire de fouilles en Aragon...

Je n'avais pourtant jamais fait part à Victor de cette préoccupation que je rencontrais au sujet de papa et que je croyais avoir maintenue bien cachée dans mon jardin secret, comme aurait dit maman.

- Comment as-tu deviné ? Ça se voit tellement ?

- Le monde est divisé en deux, Isaura : les bons et les mauvais menteurs. Toi, tu fais partie de la seconde catégorie... C'est toujours intéressant de savoir comment ont vécu les générations qui nous ont précédés. À nos débuts, je t'ai une fois ou deux questionnée sur la jeunesse de ton père et j'ai bien perçu une résistance.

- Résister n'est pas mentir. Mentir, c'est inventer une fausse vérité. Or je ne la connais pas, la vraie vérité, et c'est bien le problème.

- J'ai parlé récemment à ton père des *Fosses du franquisme*. J'avais envie d'avoir son point de vue.

Ça m'a estomaquée. Moi, je n'aurais jamais osé.

- Et alors ?

- Il ne connaissait pas le livre.

- Tu parles ! Pas une semaine ne passe sans qu'il soit question de ce bouquin à la télé ou dans les journaux !

- Je lui ai dit que nous l'avions lu, toi et moi, et qu'on pouvait le lui prêter...

Il m'a répondu qu'il n'avait pas de temps à consacrer à cette littérature.

- « À cette littérature... » Il a vraiment dit ça ? Ce sont ses mots exacts ?

- Oui, pourquoi ? Ça te choque ?

– Bien sûr que ça me choque ! Le livre de Silva et Macías est un *document*, pas « de la littérature » ! C'est le mépriser, et mépriser aussi la réalité qu'il dénonce que d'en parler ainsi !

– Je ne crois pas que ton père ait voulu exprimer tout à fait cela. Beaucoup de livres sortent sur ce passé, « toute une littérature », c'est juste ça qu'il a dit...

– Écoute-moi, Vic, je vais te confier une chose que je n'ai jamais révélée à personne, et que je commence seulement à m'avouer : je pense que papa a été franquiste.

Victor a ricané :

– Franquiste ! Qu'est-ce que ça signifie ? À ce compte-là, tous les Espagnols l'ont été pendant la dictature.

– D'une part, c'est faux : tu oublies par exemple les clandestins communistes qui ont maintenu un réseau souterrain ; d'autre part ce n'est pas ce que je veux dire. Je crains que papa ait eu de la sympathie pour le régime. Il avait douze ans à la fin de la guerre, il a très bien pu se retrouver embrigadé dans des organisations de jeunesse issues du Mouvement ²⁶.

– Arrête, Isaura ! Rien ne te permet d'affirmer une chose pareille.

– Tu as raison, mais rien non plus ne me permet d'affirmer le contraire. Que se passerait-il si la vérité ressemblait à celle qu'il m'arrive de soupçonner ? Tout se précipite, Vic. Le passé de l'Espagne resurgit et nous saute à la gueule !

Victor m'a regardée tout à coup avec une expression cruelle que je ne lui avais jamais vue.

²⁶ Le *Movimiento nacional* est le parti unique fondé par Franco, dans lequel se sont fondus les monarchistes et les phalangistes.

– J’ai compris ! s’est-il écrié comme s’il venait de découvrir en moi une noire duplicité. Au fond, tu as peur de la vérité ! Tu es du genre à te faire recruter pour une exhumation au nom de la Vérité, précisément, tu te donnes bonne conscience à farfouiller dans le passé des autres, mais je suis sûre que tu pries le ciel pour que personne n’aille se mêler de celui de ton père.

Là encore, je suis restée sans voix. Victor a réalisé ce que ses paroles pouvaient avoir d’agressif, et même d’injuste et de blessant.

– Excuse-moi, Isaura.

Nous avons laissé refroidir le ragoût. Je n’avais plus faim. Je me suis levée mécaniquement et j’ai appuyé sur la touche *play* du lecteur pour remettre le CD que j’avais écouté en l’attendant, un album de *vals criollo*²⁷ que j’avais rapporté de mon séjour au Pérou avec maman. Je me suis installée dans le fauteuil, tournant délibérément le dos à mon compagnon.

Nous sommes restés un long moment sans nous adresser la parole. Cela nous arrivait de temps à autre, et dans ces occasions je ne supportais pas le silence. D’où la musique.

Victor a fini par venir s’asseoir face à moi. Je l’ai fustillé du regard, mais il semblait le plus contrarié et le plus désolé de nous deux et ça m’a fait fondre.

– Tu m’en veux ? m’a-t-il demandé.

J’ai failli répondre « non », mais j’ai repensé à sa théorie à propos des mauvais menteurs, et j’ai préféré ne rien dire.

²⁷ Type de musique métissée de la côte péruvienne, très prisée à Lima, qui trouve ses sources dans la valse européenne et les chants créoles.

Un moment plus tard, il m'a de nouveau sollicitée :

– Tu sais ce que tu devrais faire ?

– Dis toujours.

– Aller trouver ton père. Mais pas pour tourner autour du pot, pas pour lui parler de Muñoz ni de l'association... Non : pour lui dire ce que tu as dans le crâne et lui demander sa vérité.

J'ai compris ce que Victor mettait derrière cette formule : « sa vérité »... Cela voulait dire que, quels qu'aient pu être le comportement ou les opinions de mon père pendant la dictature, je devais l'entendre et le comprendre avant de le juger.

– Tu as sûrement raison, ai-je reconnu après y avoir réfléchi.

Et je me suis sentie plus légère.

– Mais il n'en est pas question pour l'immédiat, ai-je précisé. Je dois attendre d'en avoir fini avec cette exhumation. Je ne vais pas tout mélanger.

J'ai poussé un profond soupir.

– Si on se buvait un verre de brandy, a proposé Victor, pour fêter ça ? Avant...

5

J'ai voyagé en car une bonne partie de l'après-midi et je suis descendue à l'hôtel, le seul du village. J'avais de quoi me payer trois nuits, pas davantage. Je comptais trouver rapidement un mode de logement moins onéreux, avec l'aide de l'association. L'hôtel me convenait, au moins ce premier soir. J'avais envie d'être seule.

Je suis juste ressortie faire quelques achats. Deux couples de jeunes, sac au dos, rencontrés sur la place

de la mairie, m'ont demandé le chemin du camping. Je n'ai pas pu les renseigner. J'ai supposé qu'ils faisaient partie, comme moi, des bénévoles, mais je me suis gardée d'engager la conversation. Il aurait fallu justifier mon choix de séjourner à l'hôtel, et puis je n'avais pas envie de discuter de l'exhumation.

L'un d'entre eux projetait de « monter là-haut » sitôt qu'ils auraient planté la tente. Je l'ai entendu l'annoncer aux autres. Il a même parlé de « repérage », comme un cinéaste. J'ai trouvé quelque chose de malsain dans cette proposition. Je me sentais pour ma part incapable de me rendre sur le site. Même visiter le village pour en découvrir les charmes ou me promener dans la campagne restait au-dessus de mes forces.

Je m'interrogeais beaucoup sur ce que les gens d'ici pouvaient penser de nous. Nous, je veux dire les bénévoles, bien sûr, mais aussi les scientifiques associés au projet, les permanents d'ARMH, les correspondants de presse... Il y en avait sûrement que ça dérangeait, cette attention tout à coup portée à leur village, même pour une bonne raison. Certains pouvaient encore ne pas y trouver de « bonne raison » et préférer que le passé demeure enfoui.

Dans quelques endroits, les maires et une partie de la population s'opposaient à ces exhumations. Leur argument était toujours le même : « Nous savons bien que ces fosses existent, nous l'avons toujours su. Mais il n'est jamais bon de remuer le passé. » Parfois, la parole des Évangiles venait appuyer leur propos : « Laissons les morts enterrer les morts... »

Combien parmi ces plus ou moins deux mille habitants étaient-ils favorables à l'exhumation projetée ? Une grande majorité, je supposais. Peut-être se trouvait-il

quelques indifférents. Mais comment être indifférent s'agissant d'une question aussi cruciale ?

Si j'avais été journaliste, j'aurais mené une investigation, interrogé les gens, micro à la main et caméra à l'épaule de mon cadreur... Une façon bien plus confortable de participer à l'événement : y être sans en être. Oui, à choisir, je me serais sentie plus à l'aise dans la panoplie de reporter que dans celle de l'apprentie archéologue des crimes de Franco.

Rentrée à l'hôtel, j'ai éprouvé ce que mon isolement recherché pouvait avoir de pesant. J'ai allumé la télé, zappant d'un programme à l'autre. Victor me manquait. Je me suis retenue de l'appeler, retardant le plus possible ce moment pour ne pas le gêner dans son travail. Mais c'est lui qui a fini par me joindre :

- Tu es bien arrivée ?

Il se montrait encore plus prévenant depuis notre dispute de l'autre soir. J'ai vite passé sur mon voyage, il n'y avait pas grand-chose à en dire. Je lui ai surtout fait part de l'inquiétude qui m'accablait, du sentiment de ne pas me trouver à ma place, ici.

- Je n'aurais pas dû accepter...

J'ai même évoqué la possibilité de téléphoner à Muñoz pour lui dire que je renonçais.

Victor a réagi fermement, désignant mon mal sans hésiter :

- Tu as un problème de trac, point barre. Inutile de déranger Muñoz pour ça, ni de gamberger sur les disparus du Caudillo. Crois-moi, je sais de quoi je parle : tu ressens la bonne vieille peur d'avant l'entrée en scène. La peur de ne pas être à la hauteur... Ce n'est pas le caractère spécifique de l'exhumation qui te fiche la trouille.

Je veux dire, ça n'a rien à voir avec l'Espagne ni avec ton « sens de la justice »...

J'avais rapporté dans le détail à Victor ma conversation avec Muñoz.

- ... c'est simplement une question de conscience professionnelle, au moment de t'avancer sur le théâtre des opérations... Normal. C'est même un excellent signe ! Tu mobilises ton énergie, ta concentration.

- Tu crois ?

- J'en suis sûr ! On te demanderait de participer à l'exhumation d'un cigare du pharaon ou de la pince à vélo de l'homme de Neandertal que tu éprouverais la même appréhension et l'envie de fuir en courant !

J'étais sensible à la sollicitude de Victor, mais je n'étais pas sûre de partager ses déductions. Il extrapolait, sans se rendre tout à fait compte de la réalité : je n'étais pas une archéologue de profession, seulement une étudiante, et tout au plus me demanderait-on de seconder l'archéologue en titre. Ma responsabilité n'était pas telle que Victor l'établissait. N'empêche, son diagnostic formulé avec conviction et humour m'a rassérénée.

- Vic... Je réfléchis beaucoup à ce que tu m'as dit l'autre soir, et même si je n'ai pas aimé la façon, je suis d'accord sur le fond.

- Je le sais, ma douce.

- Je crois que je vais trouver le courage de parler à papa dès mon retour.

- Je suis convaincu que ton père n'a rien à se reprocher, m'a-t-il assuré.

- Nous verrons.

- Isaura, a-t-il lancé, mon projet se précise et je compte toujours sur toi.

Je n'ai pas compris tout de suite.

– De quoi tu me parles, là ?

– De mon spectacle sur Gernika.

Je n'avais vraiment pas envie qu'il me branche là-dessus, mais je n'ai pas voulu le vexer.

– Vic, je n'ai pas mon ordinateur avec moi, je ne pourrai pas ouvrir ton fichier avant mon retour. Dis-m'en quelques mots, si tu veux.

– Ma pièce parlera du *Guernica* de Picasso autant que du bombardement. Je veux que le spectateur s'interroge sur la fonction de l'art, tu comprends ?

Ça m'a paru un projet très ambitieux. Je ne l'ai pas dit à Victor pour ne pas le décourager, et j'ai été sincère en affirmant qu'il me donnait envie d'en savoir davantage.

Du coup, il m'a interrogée à la manière insistante de Muñoz. C'était devenu une plaisanterie entre nous :

– À propos, que sais-tu exactement du bombardement de Gernika ? Quel jour ? À quelle heure ? Et la légion Condor, hein, tu connais la légion Condor ?

J'avais moi-même imité Muñoz, et c'était relativement facile pour Victor de le caricaturer à son tour :

– As-tu seulement entendu parler une fois dans ta vie des Heinkel-111 et des Junkers-52 ? Et la justice, alors ? Ton sens de la justice !

– C'est entendu, monsieur l'Inquisiteur ! Je plaide coupable et j'implore votre clémence...

– La compagne de Picasso de l'époque a photographié toutes les étapes de l'élaboration de la toile, a précisé Victor redevenu sérieux. Tu serais Dora Maar...

– Pitié, Vic ! Ne remets pas ça ! D'abord je ne suis pas bonne comédienne, et puis je vais être franche : je me trouve déjà enfouie jusqu'au cou dans cette histoire de fosse et...

– « Enfouie jusqu’au cou dans la fosse » ! s’est esclaffé Victor. Bravo ! Le subconscient se lâche... Sers ça à Muñoz, demain, pour voir...

– Non, je t’assure, Vic. Ça ne peut pas me brancher. Écris une pièce *légère* pour changer, tu vois ce que je veux dire, et je te suivrai peut-être... En attendant, fonce si c’est vraiment ton projet, mais sans moi.

Je n’avais pas été très inspirée au supermarché et j’ai passé ma soirée affalée sur le lit devant la télé, morose, grignotant une boîte de biscuits apéritifs arrosés d’un yaourt liquide à la mangue, et zappant comme une adolescente en mal de vivre.

Je me suis assoupie tout habillée, et j’ai fait un rêve idiot où j’étais à la fois la correspondante d’un journal télévisé et l’archéologue interviewée !

– Tu fais quoi, là ?

– Je dégage un fémur à l’aide d’un pinceau.

– Et quel type de pinceau utilises-tu ? Montre-le à la caméra. Les téléspectateurs ont le droit de savoir... Hé, mais c’est un pinceau à laquer tout à fait ordinaire, à brosse plate, de cinquante millimètres. J’ai repeint mes étagères dernièrement avec un pinceau semblable.

Le reportage devait s’appeler quelque chose comme « L’ostéo-archéologie pour les nuls... »

Je me suis levée trop tôt. La première à petit-déjeuner, avec ma tête des mauvais jours. L’hôtelier m’a souhaité le bonjour. Je lui ai marmonné la même chose en retour avec la grâce d’un rhinocéros. Je n’avais pas envie de parler, je ne voulais pas prononcer le moindre mot avant d’avoir englouti deux bols de thé.

– Vous venez de Madrid ?

J'ai hoché affirmativement la tête.

– Vous faites partie de l'association ?

Il devait connaître la réponse par son employé qui m'avait accueillie la veille de la même manière. J'avais déjà noté cette façon de rester vague – « l'association », sans préciser laquelle.

– Tout juste, ai-je lancé en pensant : « Sans une bonne raison, tío, qu'est-ce que je viendrais faire dans ton coin perdu ? »

– Des gens d'une télé sont descendus ici.

Il ne manquait plus que ça. Je n'ai pas relevé. L'hôtelier s'évertuait à lancer des phrases hameçons qui ne m'accrochaient pas.

– Et vous ? lui ai-je brutalement demandé. Qu'est-ce que vous pensez de tout ça ?

Il a très bien compris de quoi je parlais. Il a eu un geste vague.

– Je dis que c'est bien, vous avez raison de faire ce que vous faites...

Pourtant il a tordu la bouche avant de lâcher :

– Mais ça ne les fera pas revenir. Les morts, je veux dire.

– Merci, j'avais compris... *Les morts, les pauvres morts ont de grandes douleurs...* me suis-je mise à déclamer.

Redoutant que je lui inflige, et c'était bien mon intention, une longue suite à cette envolée poétique en français, l'hôtelier a battu en retraite en me souhaitant un bon appétit.

Le thé brûlant m'a fait beaucoup de bien et quelque chose s'est dénoué dans mon estomac.

En montant vers le site, j'ai observé les maisons, petites propriétés toutes semblables construites dans les années quatre-vingt-dix et dévolues à « la classe moyenne ».

Ce lotissement présentait tous les signes de cette prospérité modèle et convenue, clairement héritée de l'*American way of life*. J'ai imaginé l'endroit au temps de la guerre. Sûrement recouvert de cultures et d'arbres fruitiers. Avant de prendre le chemin de terre, je me suis retournée. De cette hauteur, je pouvais apercevoir quelques piscines. En les faisant creuser, leurs propriétaires, pas seulement ici, mais partout en Espagne, tombaient-ils parfois sur une dépouille, une fosse, un charnier ?

Pour autant que j'avais pu le lire, cela n'arrivait pas, ou rarement, dans la mesure où la mémoire des exécutions s'était transmise. Ces lieux étaient respectés même si la loi du silence avait prévalu. Il n'était pas rare, par exemple, que des cultivateurs laissent en friche des bouts de terrain dont ils savaient bien ce qu'ils recelaient.

Il y avait quelque chose de désespérant à considérer mon pays comme un vaste cimetière. Et je montais vers l'une de ses fosses. Cependant, j'avais gravi la pente sans ressentir de réelle émotion. Je pouvais encore me croire en randonnée. Passé la ligne des maisons, le paysage était splendide. Un peu de brume s'effilochait dans la vallée au-dessus de la rivière et il faisait encore frais. On devinait que la journée serait chaude. Les oiseaux donnaient de la voix. Comme si de rien n'était, ai-je pensé. Au fond, il ne fallait rien dramatiser, ce serait un jour comme les autres et l'Espagne était le plus beau pays du monde.

J'ai rattrapé un couple de quadragénaires qui montaient aussi. Se rendaient-ils comme moi sur le site ? Pas sûr. Au lever du jour, on trouve toujours un nombre invraisemblable de gens qui marchent au bord

des routes et sur les chemins. Mais l'homme serrait contre lui un piochon à manche court, je l'ai vu quand je les ai salués, et j'ai compris à leur air que nous avions le même objectif.

Le plan que Muñoz m'avait transmis quelques jours plus tôt était tout à fait précis. Je ne risquais pas de me perdre. Un sentier traversait maintenant une zone de pâture. Un bruit que j'avais déjà entendu de loin dans la partie boisée du chemin, sans m'interroger sur sa nature, s'est précisé : le ronflement d'un moteur. Avant de la voir, j'ai identifié la pelleteuse aux traces parallèles des deux chenilles qui avaient broyé l'herbe, mettant par endroits la terre à nu. Une jeune femme la pilotait. J'avançais plus vite qu'elle et je l'ai dépassée juste avant l'entrée du site, en lui adressant un léger signe de tête.

Dans le pré pentu, la zone de fouille avait été délimitée : un grand carré d'environ vingt-cinq mètres de côté, cerné d'une bande de plastique rouge et blanc maintenue par des piquets. Un groupe d'adolescents était occupé à décharger du matériel apporté dans une fourgonnette garée à l'entrée du pré. J'ai évalué notre nombre à une trentaine. Certains devaient être là depuis le lever du soleil. Je ne connaissais personne. Une fille m'a tendu la main :

– Bonjour ! Tu vas bien ? Je m'appelle Mercé.

Elle était du sud, je l'ai noté à son accent. Elle semblait un peu perdue, elle aussi. En attendant les instructions qu'on n'allait pas manquer de nous donner, nous plaquions toutes les deux un mince sourire sur nos visages, histoire de tempérer la gravité du moment sans pour autant basculer dans une ambiance de camp de vacances.

Des anciens du village discutaient près d'un bouquet d'arbres. Muñoz parlait avec eux. J'étais curieuse d'entendre ce qui se disait. Je m'apprêtais à proposer à Mercé de nous approcher quand la pelleteuse est venue s'arrêter devant nous. La jeune conductrice a sauté de l'engin après avoir coupé le contact. Elle était petite et mince, débordante d'énergie. J'aurais voulu lui demander si conduire ce genre de machines était son métier, mais quelque chose dans son attitude m'en a dissuadé.

– Où est le chef ? a-t-elle questionné.

Nous lui avons indiqué Muñoz, qui l'avait entendue arriver et venait de lui-même à sa rencontre. Ils se connaissaient. Ils avaient déjà travaillé ensemble sur deux autres sites semblables à celui-ci. Cela ne faisait que renforcer la sensation pénible que j'éprouvais depuis la veille de n'être pas tout à fait à ma place dans ce dispositif. Surtout que Muñoz ne m'a pas reconnue tout de suite. Il a cependant fini par nous tendre la main, à Mercé et à moi.

– On ne va pas forcément faire appel à vos compétences, a-t-il bougonné, on a déjà ici d'excellents spécialistes, mais vous aiderez un peu à tout et vous familiariserez ainsi avec ce type de travail.

Mercé n'a pu s'empêcher de reprendre en écho :

– « Ce type de *travail*... » ?

– Eh bien oui, nous a asséné Muñoz. C'est aussi un travail. Et qui commence à peine. Une cinquantaine de charniers ont déjà été mis au jour sur tout le territoire, ça reste dérisoire en regard des sept cents fosses communes répertoriées au bord des chemins, contre les murs d'enceinte des cimetières, au milieu de champs... Le nombre de ces victimes oubliées avoisine les quarante mille. Bienvenue au royaume des morts !

J'ai détourné le regard, vaguement gênée.

– Surtout merci de nous aider. De les aider, a-t-il corrigé en nous indiquant le groupe de villageois près des châtaigniers.

Et il s'est éloigné en compagnie de la conductrice pour examiner le terrain. Mercé s'est abstenue comme moi de commenter le « Bienvenue au royaume des morts ! », mais nous avons échangé un regard. Je crois que nous pensions la même chose de Muñoz et de son emphase, tout en lui donnant acte de la sincérité de ses indignations et de son efficacité sur le terrain.

Nous l'avons observé tandis qu'il transmettait ses instructions à la jeune femme. Tous les regards étaient tournés vers eux. Ils étaient les seuls à l'intérieur de l'enclos qu'ils arpentaient en tous sens, s'arrêtant ici ou là, prenant des repères. Muñoz avait déplié un plan, le consultait fréquemment. La conductrice, très concentrée, enregistrait mentalement ses directives. Le démarrage de la fouille semblait imminent.

– Plus vite ce sera fini, mieux ce sera, a lâché Mercé.

Mais nous savions toutes deux que l'opération pouvait s'éterniser. La zone avait été circonscrite d'après les dires de témoins de l'époque, et rien n'est moins fiable que la mémoire. Il suffirait d'un rien, que la fosse se trouve par exemple à quelques dizaines de centimètres seulement du périmètre délimité, pour que tout soit à recommencer.

– Peu importe, ai-je dit. Tant d'années ont passé, alors un peu plus ou un peu moins...

D'autres bénévoles s'étaient joints à nous. Diego, un jeune homme portant un appareil photo en bandoulière, pensait que la pelleuse ne commencerait pas à sonder le terrain avant une heure ou deux.

– On va d’abord désherber pour « nettoyer » la surface.

Il était chargé, lui, de photographier toutes les étapes de l’exhumation.

– Je ne suis pas croyant, a-t-il ajouté, mais je prie pour que les corps soient localisés dès ce matin. Eugenio n’en peut plus d’attendre.

Cet Eugenio était-il un de ces vieux villageois regroupés près des arbres et qui, depuis que Muñoz et la conductrice avaient pénétré dans l’enclos, montraient quelques signes d’agitation ? Dans ses messages électroniques, Muñoz ne m’avait guère donné d’informations en dehors des renseignements pratiques liés à l’hôtel et au lieu du rendez-vous de ce matin. J’ai interrogé Diego :

– Sais-tu combien de corps nous recherchons ?

– Trois. Trois frères. Eugenio est ce vieux là-bas en polo vert. Il est le fils d’une des victimes. Il avait huit ans quand son père et ses deux oncles ont été exécutés par des phalangistes.

Eugenio ne faisait pas partie du groupe près des arbres, et je ne l’avais pas encore remarqué, bien qu’il fût plus proche de nous, assis à l’écart sur une chaise pliante, appuyé des deux mains sur une canne. Une femme de l’âge de ma mère se tenait debout à son côté.

– Une de ses filles, nous a informées Diego. Elle vit avec lui. Il est veuf depuis quelques années. Le reste de la famille est éparpillé dans le pays.

J’ai demandé à Diego pourquoi les autres villageois ne se trouvaient pas auprès d’Eugenio. Y avait-il un problème entre eux ?

– Pas du tout. Je crois surtout qu’ils ne veulent pas l’importuner. En réalité, ils se connaissent très peu.

Eugenio habite la banlieue de Burgos depuis une soixantaine d'années. Il n'est de retour ici que pour l'occasion, si je peux dire.

C'était Muñoz qui avait fait le lien. Il avait appris que trois frères étaient enterrés ici, abattus en 1936 dans les premiers jours de la guerre. Il avait enquêté, obtenu leurs identités et recherché leurs descendants. Au début, Eugenio ne voulait pas entendre parler d'exhumation, mais il avait fini par se laisser convaincre.

Muñoz et la conductrice ont quitté le terrain à l'instant même où le soleil a jailli au-dessus des arbres, nous inondant de sa lumière. Un frisson m'a parcourue. Quelque chose changeait dans la qualité de l'air et pas seulement à cause du soleil : Eugenio s'est levé de sa chaise pliante, soutenu par sa fille. Le petit groupe sous les arbres s'est alors dirigé vers eux. Sur un signe de Muñoz, nous avons convergé nous aussi vers Eugenio.

Dans la foule rassemblée autour du vieil homme, je reconnaissais quelques personnalités, parmi lesquelles une archéologue de renom et une anthropologue légiste. À l'université, j'avais assisté à une conférence-débat où elles étaient intervenues toutes les deux.

Les édiles du village s'étaient déplacés. Ils avaient probablement voté un financement, dégagé un budget. Même si l'opération s'appuyait sur la participation de nombreux bénévoles, elle avait un coût : location de matériel, défraiement des scientifiques, commandes d'analyses ADN auprès de laboratoires afin d'identifier les corps avec certitude...

Eugenio, que j'apercevais de profil au bras de sa fille, s'apprêtait à prendre la parole. Si les jambes étaient fragiles, la voix bien qu'un peu voilée conservait de la puissance.

– Mes amis... permettez-moi de tous vous appeler mes amis... chacun sait pourquoi nous sommes ici. Alors je veux juste vous dire du fond du cœur : merci !

Quelques applaudissements ont éclaté auxquels Eugenio a vite mis un terme.

– Je veux particulièrement te remercier toi, a-t-il lancé à Muñoz, vers lequel il s'est avancé, soutenu par sa fille.

Muñoz a franchi rapidement l'espace qui les séparait pour lui épargner un effort inutile, et les deux hommes sont tombés dans les bras l'un de l'autre.

Eugenio me tournait le dos, à présent, mais j'ai deviné son émotion dans celle qui brusquement a altéré le visage de Muñoz. Chacun a mesuré à cet instant ce que ce jour pouvait représenter pour Eugenio : l'aboutissement d'une vie passée à désespérer d'une justice. Et, sans esprit de vengeance, qu'il soit mis fin, au moins, au *silence* ! Qu'on établisse les circonstances de ces morts, qu'on arrache les dépouilles de ces hommes à cette indignité, qu'on leur donne une sépulture décente !

On nous a distribué des houes, des piochons. Eugenio a tenu symboliquement à creuser le premier. Sa fille lui gardait sa canne tandis qu'il officiait.

Le vieil homme s'est redressé péniblement et a confié son piochon à un adolescent. Je ne l'ai pas quitté du regard quand il est arrivé à ma hauteur en retournant vers son siège. Il n'avait pas les yeux clairs de mon père ni sa stature.

– Oui, je suis un vieux bonhomme, m'a-t-il lancé avec un sourire en me saisissant le bras. J'ai pris soixante-dix-huit ans en février. Je suis de 28.

J'ai été confondue de l'avoir dévisagé avec une telle intensité.

– C'est que vous me rappelez mon papa, lui ai-je dit, même si la main rêche qui enserrait mon avant-bras était de celles qui avaient tenu la pelle et la pioche toute une vie plutôt que le stylo et la pince à timbre. Lui aussi est de 28.

Poli, Eugenio a hoché la tête, mais ne s'est pas vraiment intéressé à ce que je venais de lui dire. Il avait quelque chose à lancer à la cantonade, ce qu'il a fait en s'appuyant toujours à mon bras :

– Mon père avait trente-sept ans quand ils l'ont liquidé. Je l'ai dépassé en âge depuis longtemps. De sorte qu'après avoir été son fils, je suis devenu son frère, puis son père, et maintenant son grand-père.

Je me suis inclinée et l'ai embrassé sur le front.

*

Mercé et moi, nous nous sommes retrouvées à sarcher à côté de Micaela, l'archéologue qui coordonnait la fouille avec Muñoz.

Elle assurait des sessions dans mon université. En d'autres circonstances, je lui aurais parlé de mes projets professionnels et des cours que je suivais auprès de ses collègues enseignants. Ici, je n'ai pas éprouvé le besoin de me présenter à elle. Notre groupe s'était mis en place selon une règle tacite : chacun faisait abstraction de sa vie personnelle. Nos ego en veilleuse, nous composions un gigantesque organisme tout entier voué à l'objectif commun, sans qu'il soit besoin de grands discours mobilisateurs pour nous dicter notre conduite. Nous adaptions notre bonne volonté et nos compétences à la situation.

L'atmosphère n'était pas pesante, pas même silencieuse. Elle était simplement recueillie sans être dépourvue de bonne humeur.

– Tu es de la famille d'Eugenio ? m'a demandé Micaela.

– Non, pas du tout ! Je le rencontre aujourd'hui pour la première fois.

– Ça alors... Je t'ai pris pour sa petite-fille tout à l'heure.

Je pouvais comprendre sa méprise.

Nous avançons toujours sarclant sur une ligne de front. Nous travaillions à une quinzaine de volontaires, limités par le nombre de houes et de piochons. Les plus fatigués se laissaient relayer. Il n'y avait pas de régime de faveur : les scientifiques missionnés, la conductrice de la pelleteuse et même Muñoz, chacun mettait la main à la pâte.

Quelques balais métalliques venaient d'être apportés, et d'autres volontaires entreprenaient de ratisser le terrain derrière nous pour éliminer l'herbe coupée. J'ai précisé à Micaela que j'avais un papa âgé, aussi âgé qu'Eugenio.

– Il a connu la guerre, alors ?

– Oui, il avait huit ans quand elle a commencé. Mais c'est moi qui ai fait le calcul. Nous n'en parlons jamais.

Micaela s'est redressée pour capturer une mèche derrière son oreille gauche. Je me suis redressée aussi, appuyée sur le manche de ma houe.

– Tu devrais le faire parler, m'a-t-elle conseillé. Lui demander de te raconter ce qu'il sait, pendant qu'il est temps.

Ma réaction a été épidermique :

– Ça va, merci, mon père est en pleine forme.

– Pardonne-moi. Je voulais juste dire qu'il ne faudrait pas laisser se perdre cette mémoire. Où habitait-il alors ?

– Je ne sais pas. À Madrid, je suppose. J'ai l'impression qu'il y a toujours vécu, même s'il est né en Navarre.

Micaela a paru étonnée que j'en sache décidément si peu.

– Et ta mère ?

– Elle a trente ans de moins que papa !

– Je ne vois pas bien le rapport.

– C'est la génération d'après. Maman, ça ne l'a jamais intéressée de parler de la guerre avec son mari. En tout cas, ils ne l'ont jamais fait devant moi. En plus, elle est française.

– Je comprends, a dit Micaela. La mienne doit être un peu plus âgée. Elle n'a pas connu la guerre, elle non plus, mais elle se souvient bien de sa jeunesse passée dans l'Espagne de Franco. Après la mort du dictateur, elle s'est éclatée, je peux te le dire. J'ai des souvenirs assez délirants de cette période. Elle était séparée de mon père et n'avait parfois personne pour nous garder, mon petit frère et moi. Elle nous entraînait dans des soirées chez des copains ou même en boîte. Nous finissions par nous endormir dans un coin, au milieu des bouteilles vides et des cendriers, dans le vacarme de la sono !

Les autres avançaient vite. Nous nous sommes remises à sarcler.

– Et toi ? m'a demandé Micaela, décidément curieuse. As-tu des frères et sœurs ? Peut-être d'un premier lit ?

Elle était en droit de supposer que mon père avait vécu une première liaison avant de rencontrer ma mère. Je lui ai répondu par la négative, mais qu'est-ce que j'en savais, après tout ? Quelle avait été la vie de

papa avant qu'il ne devînt bureaucrate d'une administration franquiste ? Je m'étais bien des fois interrogée sur sa jeunesse. Non seulement il ne m'en avait jamais rien dit, mais il n'y avait jamais eu moyen d'en apprendre quelque chose. Maman se taisait aussi sur le sujet, soit par ignorance, soit par connivence. Aucune famille, donc, et aucun « ami de toujours », de ceux avec qui on a fréquenté le collège ou partagé la chambre pendant son service militaire.

Adolescente, j'avais fini par aborder la question un matin que maman était sortie :

– Papa, j'ai bien compris, va, que tu n'étais pas Andrés Moreno 007. Ne serais-tu pas plutôt une sorte d'extra-terrestre ?

Il a écarquillé les yeux, les sourcils en alerte, percevant aussitôt l'enjeu de ma question.

– Que veux-tu dire ?

– Que je ne sais rien de toi. Qui es-tu, papa ?

– Où veux-tu en venir ?

Toujours ce sourire de façade, et il gagnait du temps avec ses pitoyables questions. J'ai poussé mon avantage :

– Tu n'es pas tombé du ciel comme Superman. Tu as eu un père, une mère, des frères, des sœurs, des amis d'enfance... Tu ne parles jamais d'eux.

– Mais non, voyons ! J'étais fils unique. Et tu sais bien que mes parents sont morts voilà une quinzaine d'années.

– Oui, juste avant que tu ne rencontres maman.

– C'est vrai, elle ne les a pas connus.

– Comme par hasard !

Cette fois, il a vivement réagi :

– Cesse tes insinuations, veux-tu ? Prétendrais-tu que je vous ai menti ?

J'avais quatorze ans et toutes les audaces :

– Je ne le « prétends » pas. Je l'affirme !

Il m'a regardée totalement médusé et je crois que la colère qui grondait en lui, et peut-être la panique, se sont trouvées dynamitées par la surprise.

– Au moins, a-t-il répondu, tu ne me fais pas regretter l'argent que Yolanda et moi plaçons dans ton éducation. Tu as le sens des mots et celui de la repartie !

C'était venant de lui, je le mesure aujourd'hui, un magnifique compliment où s'exprimait sa fierté de père, mais je me suis sentie humiliée par ce que j'ai pris alors pour de la morgue. J'ai couru me réfugier dans ma chambre, me disposant à une longue bouderie.

Un moment plus tard, j'ai entendu un bruissement furtif. Mon père venait de glisser sous ma porte son, notre livret de famille. Je l'ai vaguement feuilleté. Et quoi ? Le document avait été délivré suivant la loi, à l'occasion du mariage de mes parents. Il mentionnait leurs dates et lieux de naissance. Papa était né dans la province de Pamplona en 1928, de Felipe Moreno et de Elena Blanca Ortiz. J'ai ouvert la porte de ma chambre brandissant ce livret où ma naissance figurait aussi.

– Que veux-tu que je fasse de ça ? me suis-je écriée fondant en larmes. Je n'appartiens pas à la Guardia Civil !

Il avait quelques photos à la main qu'il a voulu me montrer.

– Je me fiche de ces vieilles photos. Je veux juste que tu me racontes ta vie.

– Ma vie est comme celle de tout le monde.

J'ai trouvé cette réponse minable.

Les années suivantes, en acquérant sinon une conscience politique, du moins des connaissances et une curiosité quant à l'obscur période du franquisme,

je n'ai pu que rapporter les silences de mon père aux zones d'ombre de notre mémoire collective.

J'avais depuis longtemps cessé de le questionner. Nous n'avons jamais parlé de cet incident que j'ai toujours appelé dans ma tête « le coup du livret de famille ».

*

Une main sur mon épaule, une voix à mon oreille :

– *Les morts, les pauvres morts ont de grandes douleurs...*

C'était l'hôtelier qui me répétait avec un épouvantable accent le vers de Baudelaire que je lui avais servi le matin pour me débarrasser de lui !

Je n'ai pas caché ma surprise :

– Qu'est-ce que tu fais là ?

Il a une bonne dizaine d'années de plus que moi, mais en Espagne le tutoiement nous vient vite.

– Je n'ai pas pu monter plus tôt à cause du travail, m'a-t-il expliqué. Mon employé n'était pas encore arrivé.

Il n'était pas loin de midi. Nous venions de terminer le sarclage. La jeune femme à la pelleuse a grimpé dans sa cabine et mis le moteur en route. Auparavant, elle avait refait le point avec Muñoz et Micaela sur le protocole à suivre, les précautions à adopter. Il s'agissait d'y aller doucement, de ne surtout pas prendre le risque de déplacer, encore moins d'abîmer un corps. Je me suis demandé si le mot « corps » était le plus approprié. Soixante-dix ans après, nous ne retrouvons que des squelettes, des lambeaux de vêtements,

peut-être quelques pièces de monnaie et des objets personnels ayant résisté au temps et à l'acidité de la terre.

L'engin s'est avancé jusqu'au bord du terrain. Le bras articulé a commencé à se lever et à s'abaisser en cadence, les dents acérées ont pénétré d'une vingtaine de centimètres. Micaela et Muñoz s'étaient placés de part et d'autre du godet, qu'ils touchaient presque de la main, surveillant la manœuvre avec vigilance et prêts à l'interrompre d'un cri.

Nous assistions sans rien dire, en plein soleil, abasourdis par les ronflements et les fracas de la machine. Ses couinements aussi, quand la cabine pivotait pour permettre de vider la terre à nos pieds, dans laquelle nous fouillions par acquit de conscience et que nous passions au tamis au cas où un objet, un fragment de tissu, un indice quelconque seraient apparus.

Cela risquait de durer un long moment, et j'avais de plus en plus besoin d'un chapeau. Je me suis retournée vers l'hôtelier :

– Tu ne m'as pas répondu. Pourquoi es-tu là, toi ? Pourquoi nous aider ?

– C'est juste que mon arrière-grand-père est enterré ici.

Et devant mon air déconfit, il s'est présenté :

– Tomas, un petit-neveu d'Eugenio.

Je ne me suis pas sentie très fière de la façon dont je lui avais parlé le matin. Tout en fouillant avec la plus grande attention dans le monceau de terre, j'ai cherché à me justifier :

– Tu avais l'air de ne pas être d'accord. Tu as dit : « Ça ne les fera pas revenir... »

– Disons que je ne suis pas convaincu que ce soit une bonne chose de tisonner ²⁸ le passé. À vrai dire, je n'en sais rien, c'est une question que je me pose.

Mercé s'est jointe à notre conversation :

– J'ai parlé avec Eugenio. Il m'a montré une photo qu'il a fait agrandir et encadrer où les trois frères sont rassemblés à la terrasse d'un bar.

– Je connais ce cliché. Il date du printemps 36, quelques semaines avant le soulèvement nationaliste. Mon arrière-grand-père et ses deux frères avaient des sympathies socialistes, mais ils ne militaient pas dans une organisation et n'avaient pas de carte de parti. Pour eux, les élections libres avaient instauré le Front populaire. Les généraux rebelles et les *requetés* qui la combattaient étaient des hors-la-loi que l'armée régulière allait vaincre rapidement.

– C'est sans doute ce qui se serait passé si l'Allemagne et l'Italie n'avaient pas prêté main-forte aux putschistes, a commenté Mercé.

J'ai eu envie de revenir à l'histoire familiale de Tomas :

– Tu sais comment ça s'est passé ?

Il a ricané, mais sans intention à mon égard, simplement par dérision :

– Tout le monde ici le sait ! Ils étaient abonnés à un journal socialiste et le facteur les a dénoncés. Des phalangistes ont débarqué un soir chez mon arrière-grand-père. Ils prétendaient l'emmener pour un mystérieux interrogatoire. Tout est allé très vite, ils ont pris de la même manière le père d'Eugenio et l'autre frère. Aux

28 En castillan : *hurgar en el pasado*. « *Hurgar* » est beaucoup plus fort que les verbes « fouiller » ou « remuer » en français (Patrick Pépin, *Histoires intimes de la guerre d'Espagne*.)

femmes et aux gosses, ils ont dit que ce ne serait pas long, ce qui pouvait signifier que les trois hommes seraient vite relâchés. Mais ils l'ont dit en riant et tout le monde a compris. Ils les ont contraints à monter dans un camion sous la menace de leurs armes. Ils auraient pu les tuer sur place, mais non, ça s'est joué ici.

– Eugenio m'a dit aussi que les phalangistes leur ont fait creuser leurs tombes.

– Ce n'est pas sûr. Certains pensent qu'ils ont obligé un homme du village à faire ce travail, un type qui est mort peu après sans avoir rien dit. En fait, on n'est sûr de rien, c'est juste un bruit qui a couru.

– Et pour le facteur, ai-je demandé, pour la dénonciation, comment peut-on être sûr ?

– C'est différent. Dans les années quarante, Eugenio l'a chopé un soir dans la campagne. Il lui a collé son couteau sous la gorge... Il voulait savoir si ce soupçon qu'on avait dans la famille était fondé. Le facteur a tout avoué. Il a dit qu'il regrettait, il a demandé pardon. Eugenio ne l'a pas cru sincère, mais bon, il lui a laissé la vie sauve. De toute façon, c'était son intention : il voulait juste lui faire peur... Eugenio n'aime pas parler de cette histoire qui a fait le tour du village, à l'époque.

– Et il n'y a pas eu de représailles ?

– Non. Par chance, le maire était un homme suffisamment intelligent, et c'est auprès de lui que le facteur est venu se plaindre. Le maire l'a dissuadé de dénoncer Eugenio à la Guardia Civil, mais il est allé trouver mon grand-oncle et lui a fortement conseillé de prendre le large. C'est pourquoi Eugenio a refait sa vie près de Burgos.

Un mouvement de foule s'est dessiné. La chaleur était accablante. Dans une partie de terrain ameubli

par la pelleuse, Micaela enfonçait avec précaution un piquet de sondage. Elle a adressé un signe à Muñoz, qui à son tour a indiqué à la conductrice de relever le bras de l'engin et de couper le moteur, avant de claironner sans nuance :

- La chance est avec nous !
Ils avaient localisé la fosse.

8

On trouve dans la belle cité d'Arequipa le musée Santuarios Andinos. Maman et moi l'avions visité en 2005. Papa n'avait pas voulu nous suivre dans ces vacances exceptionnelles au Pérou ; plus exactement, il ne l'avait pas pu à cause de sa phobie de l'avion.

Après quelques jours passés à Lima, nous avons repris un vol pour Arequipa, de sorte que nous nous étions retrouvées d'un coup propulsées à 2300 mètres d'altitude. Ce n'était pas encore très haut, mais nous n'étions pas acclimatées. En descendant du taxi qui nous avait conduites à notre hôtel, nos gestes étaient comme ralentis, et nous éprouvions une curieuse sensation aux tempes, sans réel malaise.

On nous avait conseillé de boire du maté de coca et de ne pas trop manger. Nous n'avions d'ailleurs pas très faim. Il faisait un temps radieux. Nous nous étions baladées dans le quartier de Yanahuara, économisant nos pas. Depuis une place ornée de palmiers, la vue était magnifique sur le volcan Misti. De là, nous étions descendues en taxi au musée Santuarios Andinos, où nous étions rendues avant tout pour voir « Juanita »,

célebrité internationale ; j'avais lu tout ce qui la concernait dans les différents guides que maman emporte toujours avec elle.

J'avais eu un choc en découvrant cette momie – qui n'en est pas tout à fait une – maintenue à l'intérieur d'une vitrine réfrigérée dans l'état de congélation où elle avait été trouvée en 1995 au sommet glacé du volcan Ampato, à plus de 6000 mètres d'altitude. Je ne sais pas à quoi je dois le plus d'avoir été si bouleversée par cette visite. Certainement à la conjonction de « facteurs extérieurs » tels que la fatigue du voyage et les effets, même minimes, de l'altitude ; sans doute aussi à une projection préliminaire qui nous avait mises en condition. Le film relatait les circonstances de l'extraordinaire découverte et l'histoire même de cette jeune fille de douze ou treize ans, morte cinq cent cinquante ans plus tôt d'un violent coup à la tête asséné par un prêtre. Cela s'était produit au cours d'une cérémonie rituelle dont elle avait été, là-haut, la victime sacrificielle, dans le but de se concilier les grâces du volcan.

Les Incas n'embaumant pas leurs morts, on avait pu apprendre beaucoup de choses à partir de prélèvements effectués dans les viscères de celle qu'on appelle « la Dame (ou la Demoiselle) de l'Ampato », la « Momie des glaces » ou plus familièrement « Juanita », dans l'ignorance de son vrai nom et pour la rattacher à son découvreur prénommé Johan.

La communauté scientifique avait ainsi établi quel avait été son dernier repas et répertorié les bactéries et virus présents dans ses tissus. Grâce à la fois aux analyses ADN et aux apports des historiens spécialistes de l'Empire inca, on peut affirmer que Juanita appartenait à une haute caste et que, bien qu'originnaire

d'une région plus lointaine des Andes, elle avait probablement séjourné à Cusco, ville sainte des Incas, plus exactement cité sacrée, pour y rencontrer l'Inca en personne.

Nourries de ces informations, nous étions entrées dans la salle à l'éclairage tamisé où la Demoiselle est exposée dans sa vitrine. À l'observer de près, à tourner autour de ce corps menu, j'avais été saisie par son attitude : accroupie, genoux relevés, mains ramenées contre la poitrine, telle que rituellement les Incas l'avaient fait reposer dans la mort, elle révélait toute la petitesse, la fragilité et sans doute aussi la grandeur de notre condition humaine. Le crâne pointant sous la peau desséchée du visage était celui de notre mort à tous, et je pouvais me reconnaître dans ce masque.

Bouleversée par cette confrontation, j'avais ressenti dans le même temps une sorte d'obscénité, face à cette dépouille investie d'un appareillage sophistiqué, livrée à la recherche scientifique ou à la curiosité des touristes dans les moments où elle ne séjournait pas dans un laboratoire. Je m'étais détestée d'être là.

Maman m'avait rejointe dans la cour carrée du musée et nous nous étions assises sur un banc.

- Je crois que je devrais envisager un autre métier, lui avais-je dit en souriant, une fois mon malaise surmonté.

J'ai redouté d'éprouver un sentiment du même ordre quand je me suis approchée de la fosse. Un premier squelette se trouvait lentement, méticuleusement dégagé. Je pouvais en voir le crâne de face, mâchoire ouverte, qui émergeait peu à peu de la terre ramollie par le grattoir de Micaela puis rendue fine et douce, presque

sableuse, par les passages répétés, rapides et précis de son pinceau brosse. La mort n'avait pas triomphé absolument de la jeunesse de cet homme, qui se notait encore à l'état parfait des dents. Le trou relativement net dans l'os frontal pouvait indiquer que le coup de feu l'avait frappé ici, mais plus probablement l'homme, nuque inclinée, avait été tué d'une balle dans l'occiput qui lui avait traversé la tête.

Diego prenait une série de photos, sous des angles divers. Je me trouvais en équilibre précaire au bord de la fosse quand on m'a bousculée, au risque de me faire tomber. Je me suis retournée. C'était un preneur d'images, sans doute un de ces « types de la télé » dont m'avait parlé Tomas au petit déjeuner. Il ne s'est pas excusé, peut-être ne s'était-il même pas rendu compte qu'il m'avait heurtée, tout à l'intensité du moment. J'ai dû lui céder ma place.

– Vous ne pourriez pas dégager un peu la terre à l'intérieur de la bouche ? a-t-il demandé à Micaela.

« Ainsi, ai-je complété mentalement, l'image sera plus saisissante encore. » Et elle le fut, en effet, je pus m'en assurer sur le petit écran de contrôle de l'appareil dès que l'archéologue eût obtempéré, un peu à contre-cœur, mais comment résister aujourd'hui au « droit à l'information » ?...

Le preneur d'images tournait dans un silence qu'on pouvait attribuer au respect dû au mort, bien sûr, mais pour une bonne part aussi à l'autorité de sa caméra. Et ce fut bien involontairement que je portai atteinte à la qualité de l'instant, à cause d'une circonstance tout à fait incongrue à ce moment précis de l'exhumation : mon portable se mit à sonner !

Le preneur d'images, qui recueillait aussi le son avec un gros micro à bonnette assujetti à sa caméra, me jeta un regard noir et, contraint d'interrompre le tournage, étouffa un juron. J'appuyai au plus vite sur la touche d'arrêt du portable pour mettre fin au rythme entraînant de *Bulería, bulería* de David Bisbal en version monophonique. Qui que ce soit qui m'appelait, il ou elle rappellerait ou laisserait un message.

Je surpris un regard de Muñoz façon statue du commandeur. Si bien que, même rendue à mon silence, je préférerais battre en retraite.

J'étais morte de honte d'avoir profané cet instant (*Bulería* !), auprès de ces gens dont je respectais profondément l'engagement. Heureusement, Eugenio m'adressa un petit sourire amusé et un poids s'envola de mes épaules.

À l'écart de ce groupe dont je voulais partager la conscience humanitaire, je rallumai mon portable pour savoir qui m'avait appelée. C'était ma mère, et la nouvelle que j'entendis alors rendit d'un coup justice au sentiment lancinant que j'avais éprouvé depuis mon arrivée de n'être pas à ma place. Ma place était auprès de mon père.

Maman m'avait laissé un message laconique me demandant de la rappeler au plus vite : papa venait d'être hospitalisé à la clinique San Carlos pour un accident cardiaque.

Il y avait un deuxième message, plus court encore :

- Il réclame un jouet d'enfant, une toupie, ça te dit quelque chose ?

III

Guernica

*Hé ! hé ! malgré le malheur des temps,
nous causerons peinture !*

Balzac, *Le Chef-d'œuvre inconnu.*

*Dans Guernica, Picasso ne raconte pas ;
le monde est noir ; la minute qui va
suivre sera peut-être aveugle ; le langage
est trop grand pour nos bouches ; la
lumière se casse, elle achève les lignes de
fracture ; c'est d'elle que proviennent les
déflagrations ; il y a tant de cris qu'il ne
peut plus y avoir de mots.*

Jean-Louis Ferrier,
De Picasso à Guernica.

Elle se nomme en réalité Theodora Markovitch ²⁹, mais elle se fait appeler Dora Maar. Elle est âgée de 28 ans, et Picasso en a 54 quand elle le rencontre en 1935 et devient sa compagne. C'est elle qui trouve à installer son atelier au deuxième étage d'un hôtel particulier de la rue des Grands-Augustins, là même où Honoré de Balzac, le grand écrivain français, a situé l'atelier de l'artiste dans Le Chef-d'œuvre inconnu. Dans ce court roman, un vieux peintre est convaincu d'avoir réussi le portrait sublime d'une femme, mais il ne dévoile à ses amis qu'un barbouillage insensé.

Picasso connaît ce livre pour en avoir illustré, dix ans plus tôt, une édition de luxe. Pour l'heure, il est alarmé par les nouvelles inquiétantes en provenance d'Espagne. Il apporte son soutien à des comités, signe des manifestes. Le gouvernement français de Front populaire se veut « neutre » et n'apporte aucune aide à la République espagnole, ce qui n'a pas empêché de nombreux Français, à l'exemple de Malraux, de venir combattre les franquistes au sein des Brigades internationales.

29 Née à Paris en 1907 d'une mère française et d'un père croate, elle fut élevée en Argentine. Elle revint en France en 1926 et devint photographe sous le nom de Dora Maar. Elle fut pendant huit ans l'égérie et la maîtresse de Picasso. Elle mourut en 1997.

Pressé par ses amis espagnols de Paris, Picasso a donné son accord pour contribuer à l'Exposition universelle ³⁰. Il réalisera une peinture monumentale qui sera emblématique des souffrances du peuple. C'est pour cela qu'il a besoin d'un atelier suffisamment spacieux.

Au sein de la communauté espagnole de Paris, on ne doute pas de son engagement : en juillet 1936, Picasso a été nommé symboliquement directeur du Prado, dont les collections ont été mises en lieu sûr dès le début de la guerre civile. On s'interroge sur la façon dont il va honorer sa commande. Il est un artiste mondialement célèbre, mais si déroutant...

Le temps passe, et Picasso n'a pas encore entrepris quelque peinture que ce soit pour orner le Pavillon espagnol. La nouvelle du bombardement de Gernika parvient à Paris. Picasso est bouleversé par les photos de la ville en flammes parues à la une de la presse parisienne, en particulier dans Ce soir, le journal dirigé par Louis Aragon. Elles le déterminent à se mettre au travail.

Après seulement une semaine d'essais de composition et de dessins préparatoires, la première esquisse aux proportions définitives est tracée sur la toile monumentale de 7,80 sur 3,50 mètres, adaptée à la salle où elle doit être exposée. Une série de photographies prises par Dora Maar témoignera de l'évolution de l'œuvre.

Picasso, tout au long de l'exécution du tableau, continue à peindre et à dessiner. Une quarantaine d'études sont répertoriées, et il réalisera encore jusqu'en novembre des toiles et des dessins qui se rattachent de près à l'œuvre.

30 L'Exposition universelle : exposition internationale des « Arts et Techniques dans la Vie moderne » qui se tint à Paris du 25 mai au 25 novembre 1937, sur le Champ-de-Mars et dans les jardins du Trocadéro.

Contrairement à ses habitudes, Picasso permet à beaucoup de ses amis de venir voir le tableau en cours tout au long du mois de mai et recueille leurs avis. La composition change tous les jours, des collages, des papiers peints, une tache de couleur rouge apparaissent, disparaissent.

Picasso travaille beaucoup la nuit à la lueur de deux grosses lampes de photographe, avec enthousiasme, avec fureur. Il affirme en riant à ses amis espagnols que si on ne lui enlève pas cette toile, il ne la terminera jamais.

Le tableau est achevé le 4 juin. Ni daté ni signé (au contraire de tous les travaux préparatoires), il prend place dans le Pavillon espagnol à droite en entrant. On doit supprimer un pilier pour le mettre davantage en valeur. Il porte ce titre en légende : Guernica. Il est accompagné d'un poème de Paul Eluard : La Victoire de Guernica. Sur le mur d'en face, un portrait géant de Federico García Lorca. À l'entrée du pavillon, Luis Buñuel diffuse en continu des films-documents sur les combats en Espagne.

Quand l'inauguration officielle du pavillon a lieu à la mi-juillet, Bilbao est tombée depuis près d'un mois déjà et le gouvernement basque s'est exilé. Gijón sera la dernière ville du Nord à tomber, en octobre, aux mains des franquistes.

Le Pavillon espagnol, un peu à l'écart, a ouvert en retard et il n'est pas décrit dans les programmes officiels. Le public est davantage attiré par les pavillons de l'Allemagne nazie et de l'Union des républiques socialistes soviétiques qui se font face, et dont les entrées sont signalées par des sculptures monumentales, écrasantes : tour géante surmontée d'un aigle à croix gammée et structure de six étages servant de socle à un couple de travailleurs.

Devant Guernica, les gens, défilant en silence, ne comprennent pas. C'est sans équivalent. La toile emplit certes son office de frise, elle semble avoir été peinte sur le mur même,

mais bon, on s'interroge. On a la sensation d'un chaos. Qu'est-ce que ça représente au juste ? Une corrida ? Est-ce le jour, ou la nuit ?

La critique conservatrice éreinte le tableau. On pouvait s'y attendre. Au même moment à Munich, on dénonce, à l'occasion d'une exposition officielle, « l'art dégénéré » des Klee, Kokoschka, Munch, Picasso...

Les partisans de la République espagnole eux-mêmes sont plutôt déçus. On espérait une œuvre « sociale » proche du peuple, on n'aime pas cette manière apolitique de rendre compte de l'événement, on juge le tableau sans imagination, ambigu, petit-bourgeois. Plus tard, le grand philosophe Jean-Paul Sartre reprochera à la toile son symbolisme : le sabre brisé, la petite fleur...

Pourtant, très vite, le retentissement de Guernica est immense. Le tableau part pour la Norvège puis pour Londres en septembre 1938. Il voyage au profit d'organisations d'aide aux réfugiés espagnols, et c'est ainsi qu'il arrive en 1939 au Musée d'art moderne de New York, qui n'est censé le garder que quelques mois. Il y restera quarante-deux ans !

(Notes de Victor.)

2

J'avais voulu partir comme une voleuse, ne me sentant pas le courage d'expliquer à Muñoz ni aux autres ce qui me tombait dessus. Déjà que la sonnerie de mon téléphone avait quelque peu perturbé l'exhumation.

Mercé ne m'avait pas quittée du regard, je le suppose puisqu'elle était venue jusqu'à moi.

– Des ennuis ?

– Oui, je crois qu'on peut dire ça. Mon père vient d'être hospitalisé.

– C'est sérieux ?

Je n'ai pas répondu, j'ai détourné la tête pour ne pas craquer.

– Je t'emmène ! s'est écriée Mercé. *Vamos* ! On passe prendre tes affaires à ton hôtel et je t'accompagne à Madrid. Ici, ils peuvent se passer de moi quelques heures. Tu ne vas quand même pas attendre un bus ou un train.

Après le déjeuner, papa s'était senti très mal : la sensation d'une barre lui traversant la poitrine. Chaque respiration lui coûtait, il souffrait atrocement. L'équipe du Samur ³¹ avait mis une bonne demi-heure à arriver.

– Ils lui ont quand même sauvé la vie, m'a raconté maman au téléphone quand je l'ai rappelée, et je ne peux rien leur reprocher, je suppose qu'ils ont fait au plus vite. Mais Andrés aurait eu le temps de mourir vingt fois ! Aucune position ne le soulageait, ni debout, ni assis, ni couché. Il a fini par s'allonger. Il n'était plus blanc, il était gris !... Tu imagines si ça n'avait pas été mon jour de congé. Tout seul, je ne sais pas comment il aurait fait.

Le médecin et l'infirmière du Samur lui avaient aussitôt fait une piqûre, avant de le mettre sous scope et de le perfuser.

– Il a repris assez vite je ne dis pas figure humaine, mais la douleur s'est atténuée, et il s'est remis à respirer à peu près normalement.

³¹ *Servicio de asistencia municipal de urgencia y rescate*, service médical d'urgence.

J'ai dit à maman que j'arriverais dans moins de trois heures. Elle m'a rappelée une heure plus tard, alors que nous venions de passer Aranda de Duero. On lui avait permis de rester quelques minutes au chevet de papa. Il allait aussi bien que possible, il n'avait plus mal et s'apprêtait à passer un tas d'examens et de contrôles.

J'ai poussé un soupir de soulagement. L'idée m'est venue de rejoindre Victor, mais j'ai préféré attendre d'être à Madrid et d'avoir vu papa.

– Et maintenant, ai-je dit à Mercé, on va parler d'autre chose.

Elle s'est réjouie de la tournure plus apaisée que prenaient les événements.

– Bienvenue au royaume des vivants ! m'a-t-elle lancé.

Nous avons ri. Il nous restait environ deux heures de route.

– Et que feras-tu à Madrid ? lui ai-je demandé.

– Demi-tour !

– Je t'hébergerai, si tu veux.

– Pas question. L'exhumation me rappelle...

Nous avons longuement discuté. Mercé m'a parlé avec chaleur de son engagement dans l'association. Elle partageait beaucoup de mes interrogations. Si elle ne doutait pas de la nécessité de « tisonner le passé », elle redoutait la récupération par des intérêts partisans. Nous en sommes venues à évoquer la guerre civile et les atrocités commises des deux côtés. Ainsi des centaines de bourgeois, de religieux, censément tous franquistes, avaient-ils été précipités vivants dans le ravin de Ronda au début de la guerre.

J'étais sensible à l'argument qui renvoyait les deux camps à une même ignominie. Les exactions commises

par certains anarchistes, par exemple, étaient notoires, et on perdait le compte des prêtres assassinés par des républicains. Et à l'évidence, la répression franquiste avait comporté une part de « règlement de comptes ». Pour autant, il y avait une différence de nature que j'ai signalée à Mercé :

– Je rejoins Muñoz : la violence des vainqueurs est plus condamnable, dans la mesure où elle n'était plus justifiée que par une volonté de puissance absolue et de domination. Le franquisme a fonctionné comme système d'anéantissement et de négation.

Mercé était d'accord :

– Une violence d'État, intransigeante et glacée comme la vengeance.

Nous sommes revenues à des considérations moins générales et avons parlé d'Eugenio. Voilà quelqu'un qui n'était animé d'aucune haine, d'aucun esprit de revanche. Un homme des plus digne, seulement soucieux de rendre hommage à la mémoire des siens. Au vrai, nous le connaissons peu, mais c'était l'idée que l'une et l'autre nous faisions de lui.

– Tu ne semblais pas dans ton assiette sur le chantier, m'a dit Mercé. Est-ce que tu avais déjà des inquiétudes au sujet ton père ?

Elle s'est rendu compte qu'elle touchait un point sensible.

– Pardonne-moi, je ne voulais...

– Pas de souci, Mercé. Si j'ai fait la grimace, c'est qu'en effet j'avais des inquiétudes, mais pas de celles que tu imagines liées à sa santé...

Je lui ai livré les doutes que je nourrissais sur le passé de papa. C'était la deuxième fois que je me confiais à ce sujet. Ça m'intéressait de connaître l'avis de quelqu'un de plus « extérieur » que Victor.

– C'est étrange, a noté Mercé quand j'eus fini de lui parler des silences de papa. De tout ce que tu me dis de ton père et de toi, il se dégage un tel amour, une telle complicité ! C'est vrai, il y a cette zone d'ombre, comme une nappe de brouillard recouvrant sa jeunesse. Mais je comprends mal que tu lui reproches cela aussi violemment, comme s'il était coupable.

Je l'écoutais avec intérêt.

– Moi c'est davantage son silence à propos de ses parents qui me trouble, a-t-elle poursuivi. Cette façon de te présenter un document officiel plutôt que de te parler d'eux et d'évoquer leur mémoire à travers ses souvenirs...

Elle avait raison. Je me suis tout à coup rappelé que papa avait voulu me montrer des photos le jour du livret de famille et que j'avais refusé de les regarder.

Mercé était lancée :

– Il ne t'est jamais venu à l'idée que ton père ait pu être une victime, par exemple un « enfant du franquisme »³² placé de force dans une famille autre que la sienne ? On comprendrait qu'il ne tienne pas à en parler.

Tout en restant attentive à sa conduite, elle m'a jeté un assez long coup d'œil, histoire de jauger ma réaction. J'ai encaissé le coup. Ses paroles avaient la force d'une évidence. Il me fallait bien reconnaître que je n'avais jamais envisagé les choses sous cet angle, et je me suis reproché de ne pas avoir, ce jour-là, accepté de

32 D'après *Los Niños perdidos del franquismo* de Ricard Vives, Montse Armengou et Ricard Belis, paru en 2003 et inspiré d'une enquête de la Télévision catalane sur le sort des enfants de républicains arrachés à leur famille.

regarder avec mon père les photos de ses parents, ni écouté ce qu'il avait à m'en dire.

Je suis restée sans réaction. Mercé n'osait plus en rajouter. Elle devait sentir combien ça bouillonnait au-dedans de moi. Quelque chose menaçait d'exploser, je ne savais pas très bien quoi, mais je tenais à garder le contrôle.

– Attends ! Mon père ne s'est jamais plaint de rien. Alors cette histoire d'« enfant du franquisme », ça ne tient pas !

Mercé, cramponnée à son hypothèse, n'entendait pas lâcher si facilement le morceau.

– Il faut parfois du temps pour réussir à se confier, même à ceux qu'on aime. Et tout le monde n'en ressent pas également le besoin. On peut éprouver une sorte de honte à avoir souffert, à avoir subi des humiliations. Alors on fait profil bas.

– Plus aujourd'hui ! me suis-je écriée avec l'aplomb de trente-six Muñoz. Aujourd'hui la parole est libre, elle est donnée aux victimes. On n'a plus à lutter pour s'en emparer. Même les bourreaux ne font plus « profil bas ».

La Seat a pris de la vitesse. Je venais d'agacer fortement Mercé en associant de près ou de loin mon père à cette notion de bourreau. Je comprenais qu'elle fût choquée. En plus, papa était à l'hôpital, peut-être allait-il mourir bientôt. Qu'est-ce qu'il me prenait ?

– Ce n'est pas si facile, a insisté Mercé. « On n'a plus à lutter », dis-tu... Rien n'est moins sûr. On a d'abord à lutter contre soi-même.

D'un coup, j'ai senti crever la bulle au-dedans de moi. Il n'en est pas sorti de la colère. Plutôt de la reconnaissance. J'ai voulu dire à Mercé : « La vérité est que mon

père est un vieil homme et que je suis malade d'angoisse à l'idée qu'il peut partir bientôt. Alors, tout est bon qui me rattache à lui, même ma mauvaise foi ! »

Mais j'ai gardé pour moi cette réflexion trop intime.

– Je vais parler à mon père, me suis-je contentée de dire. Les mots mêmes que j'avais employés avec Victor.

– De toute façon, ai-je ajouté, j'en avais bien l'intention.

*

– Montons ! a dit maman en repoussant sa tasse de café vide. Tu ne crois pas que c'est l'heure ?

Je l'avais retrouvée à la cafétéria de la clinique. J'ai repensé à ce jouet dont elle m'avait parlé. Comme elle était retournée chez elle entretemps afin d'en rapporter quelques affaires pour papa, je lui ai demandé si elle avait trouvé la toupie en question.

– Penses-tu ! Je n'y ai même pas repensé. Va savoir où la trouver, si elle existe, dans le bazar de ton père ! Tu sais, il m'en a parlé au pire moment, au plus fort de sa souffrance, je crois qu'il délirait. Il ne s'en souvient sans doute plus lui-même.

Nous avons grimpé l'escalier toutes les deux – maman ne prend jamais les ascenseurs, pas par phobie : pour sa ligne – et nous arpentons le couloir avec une détermination un peu surjouée, comme assurées du pronostic encourageant que ne manquerait pas de nous délivrer le médecin...

Mercé, en me déposant chez moi pour que j'y laisse mes affaires, m'avait souhaité bonne chance. Pour ma part, je lui avais demandé de m'excuser auprès d'Eugenio, Tomas, Muñoz, Micaela et tous les autres.

– Je n’y manquerai pas. Tu es sûre que tu ne veux pas que je t’accompagne jusqu’à la clinique ?

– Aucun intérêt. J’aurai aussi vite fait de m’y rendre en métro et ça te mettra moins en retard. Merci pour tout ! On reste en contact. J’aurai tes coordonnées par l’association.

Avant de ressortir, j’avais appelé Victor. Il s’était montré désolé pour papa et m’avait recommandé de l’assurer de toute son affection.

– Si tu veux, je vous rejoins à la clinique.

– Non, Vic. Je te remercie. Attendons que les choses se décantent. Je te rappellerai... Écoute, je ne rentrerai peut-être pas ce soir, je vais sans doute dormir chez mes parents pour tenir compagnie à ma mère.

Nous venions d’entrer dans le service de cardiologie quand le portable de maman a sonné. Elle l’a porté à son oreille et a stoppé net en plein milieu du couloir.

– Mon Andrés...

J’ai senti mes genoux flancher. Elle restait sans voix, l’appareil vissé à l’oreille et ses yeux s’embuaient.

– Maman, qu’est-ce qui se passe ?

Elle m’a regardée sans me voir, souriant à travers ses larmes.

– Moi aussi je t’aime, *cariño*. Je te passe Isaura !

J’ai serré les mâchoires :

– Maman !

Je l’aurais giflée ! Elle ne s’était pas même rendu compte de la trouille qu’elle m’avait fichue ! J’ai pris le portable qu’elle me tendait :

– C’est ton père.

– Ça va, j’avais compris... Papa ?

– Mon Isaura ! Quel bonheur de t’entendre. Où êtes-vous ?

– Tout près. C'est ridicule de se téléphoner, surtout que les portables sont interdits ici.

– Mais moi c'est de mon fixe que je vous appelle, ma chérie, et j'en ai le droit. Chambre 15.

– C'est bon, on y est presque.

3

Ses traits accusaient de la fatigue, rien de méchant cependant, et si je n'avais pas su ce qui lui était arrivé, j'aurais pu penser qu'il ne se trouvait là que pour un examen de routine ou en convalescence.

– Ce n'était pas encore la bonne fois, a-t-il fanfaronné.

Il était assis dans le lit le plus proche de la fenêtre, impeccablement coiffé, et je me suis dit qu'il avait dû demander un peigne et se refaire une beauté en attendant notre venue.

Je l'ai serré dans mes bras.

– Je dois piquer un peu, s'est-il excusé. Je ne me rase plus que tous les deux jours et tu es tombée sur le mauvais.

– Ça, tu peux le dire ! ai-je commenté.

Ils se sont tendrement embrassés, maman et lui. Quand elle s'est redressée, l'œil humide, ça m'a gagnée aussi parce que j'ai compris mieux qu'avec aucun discours à quel point nous étions passés près de la catastrophe.

Il allait bien. Son cœur avait souffert et il resterait en observation quelques jours, une semaine au maximum, semblaient dire les médecins.

– Un problème de tuyauterie obstruée, a-t-il résumé.

Tu sais, les artères se bouchent avec le temps, et ça coince au niveau du muscle cardiaque.

– « Avec le temps » et avec les sucreries que tu t'enfiles ! est intervenue maman. Tu comprends, ça ne le fait pas grossir, alors il se gave de *polvorones* et de *mantecados*³³. Et voilà le résultat.

– Je te présente le professeur Yolanda Bigot, a ricané papa, spécialiste mondialement reconnue des maladies mantécadovasculaires et diplômée du Horno de San Onofre³⁴...

Il nous a indiqué l'écran de l'appareil auquel il était relié et qui générait le tracé électronique de ses battements de cœur, et s'est lancé dans un de ses délires : cette machine était en réalité un « mantécadoscope » permettant de mesurer le taux de saindoux pour éviter qu'il ne baisse trop vite. Quant à la perfusion, papa avait hésité entre vanille des îles et cannelle, avant d'opter finalement pour nougat glacé.

– Tu ne rêves pas, ma fille, m'a dit maman. C'est le même qui voilà six heures se tordait de douleur sur le tapis du salon avec une barre d'une tonne dans la poitrine. Tu le crois, ça ?

Papa nous a dit qu'il avait dormi profondément une bonne dizaine de minutes après les différents examens qu'on venait de lui faire passer et que ça l'avait requinqué.

– J'ai rattrapé ma sieste. Et vous ne pouvez pas savoir comme ça soulage d'être vivant !

33 *Polvorones* et *mantecados* : petits gâteaux traditionnels dégustés surtout lors des fêtes.

34 Pâtisserie réputée située rue San Onofre à Madrid.

Le lit voisin n'était pas occupé et nous disposions de tout l'espace. Une infirmière est entrée et a paru surprise de l'ambiance qui régnait dans la chambre. Elle a observé le scope et ajusté le réglage de la perfusion avant de recommander à papa de bien se reposer.

– Vous avez raison de lui donner ce conseil, a approuvé maman, parce qu'il est en train de nous faire un numéro de claquettes, là.

– Mais quelles rabat-joie vous faites ! s'est écrié papa m'associant à elle. Tout ça pour un petit pépin de santé.

Au moment de quitter la chambre, j'ai évoqué la toupie. Papa se souvenait très bien d'en avoir parlé à maman.

– Une vieille toupie en buis... Tu iras dans mon bureau, si tu veux bien, et tu me la rapporteras.

Il m'a indiqué l'endroit exact où il la tenait rangée.

*

– Comment l'as-tu trouvé ?

– Bien, ai-je dit. Je ne crois pas qu'il nous jouait la comédie. Il a l'air vraiment détendu et heureux.

– Il revient de loin !

Nous avons pris le métro à Moncloa jusqu'à Ventura Rodriguez et avons fait à pied le chemin vers la rue San Bernardino. Maman m'a proposé de prendre un verre chez Dany.

Le bar qu'aimait fréquenter papa jusqu'à il y avait peu avait changé. Ni en mieux, ni en pire. Simplement, la population du quartier n'était plus la même. C'était devenu plutôt chinois, on trouvait beaucoup de cyberboutiques et de petites épiceries ouvertes à toute heure. De nombreux immeubles étaient en réfection et

des rues en travaux, mais on dit toujours à Madrid, comme dans toutes les villes du monde j'imagine, que les ouvriers ne creusent un endroit que pour en reboucher un autre...

Nous nous sommes installées à une table au fond du bar. Au serveur, j'ai commandé un café.

– Et moi un whisky, a demandé maman.

– Alors moi aussi, me suis-je ravisée. Un whisky...

J'ai appuyé comme elle sur la dernière syllabe.

– Mon accent français... Il t'amuse toujours.

Le serveur nous a apporté nos verres, et nous avons trinqué à la santé de papa.

– Et ce chantier de fouilles en Aragon ? m'a demandé malicieusement maman après avoir siroté une gorgée d'alcool.

Papa m'avait déjà posé la question à la clinique et j'avais eu une réponse embarrassée, racontant qu'en fait j'avais changé de projet à la dernière minute et que j'étais partie pour Burgos.

Maman voulait savoir :

– Tu as un amoureux là-bas ?

– Non, pas exactement. Un me suffit et c'est Victor. En réalité, je me suis engagée comme bénévole à l'ARMH...

– Ceux qui recherchent les disparus de la guerre ?

– C'est ça.

Elle a approuvé d'un mouvement de tête avant de réaliser, fronçant le sourcil :

– Et pourquoi tu ne nous l'as pas dit ?

– Ça m'était difficile, maman. Mais maintenant, entre nous, si tu as vraiment envie de le savoir, je peux essayer.

Elle n'a pas hésité une seconde :

– Je t'écoute...

Jusqu'à une période assez récente, je n'aurais pas pu parler à maman comme je l'ai fait ce soir-là. Bien sûr, l'accident de santé de papa nous rapprochait, mais ce n'était pas la raison essentielle. À l'occasion de notre trop court séjour au Pérou, un an plus tôt, nous avions déjà accompli un bout de chemin l'une vers l'autre. Non pas que nous nous soyons mal entendues auparavant, ce n'est pas ce que je veux dire. C'est plutôt que notre relation, sans être conflictuelle, avait toujours été un peu distante à cause du lien plus fusionnel qui m'unissait à papa.

J'avais grandi, je le mesurais à la façon dont maman me considérait aujourd'hui. Quand je lui eus dit cette « ombre au tableau » que constituait pour moi le passé de papa, elle est tombée des nues.

– Je n'aurais jamais pensé que cela puisse te travailler à ce point.

– Tu sais sûrement des choses que je ne sais pas. Et il t'a peut-être fait promettre...

– Non, Isaura, ce n'est pas le cas. Désolée... Je ne sais pas grand-chose du passé de ton père. Et, à la différence de toi, je n'ai pas envie de savoir.

Ça m'a paru insensé.

– Comment peut-on partager la vie de quelqu'un et ne pas s'intéresser à tout ce qui le touche de près ?

– Tu te trompes, Isaura. Ce n'est pas que je ne m'intéresse pas à son passé. C'est simplement que ça n'est pas une obsession pour moi. J'aime Andrés. C'est même le seul homme que j'aie jamais aimé d'amour. Ça implique que je le prenne comme il est, avec cette part que tu dis d'ombre. Moi je préfère parler de mystère.

J'ai contenu un soupir. Je voulais bien tout au nom de l'amour, mais quand même...

– Et pendant toutes ces années, ai-je demandé, tu n’as jamais eu envie de savoir où il a vécu pendant la guerre, qui étaient ses parents, je veux dire autre chose que deux noms sur un livret de famille... Au fond, tu es comme moi : tu as peur d’une révélation terrible que tu ne pourrais pas affronter.

– Mais pas du tout ! Qu’est-ce que tu vas chercher ? Si tu veux la vérité, je sais qu’Andrés a vécu des épreuves, c’est évident...

– Ah, tu vois !

– Laisse-moi finir. Je vais sûrement te choquer : ces épreuves, dont je me doute même un peu de la nature, sont une bénédiction pour moi. Tu comprends ?

– Ah non, je ne comprends pas !

Je tambourinais avec mes doigts sur la table. Maman, elle, restait très zen.

– Lorsque j’ai rencontré Andrés, ç’a été comme un don du ciel, j’ai ressenti pleinement la chance incroyable que j’avais. Et j’ai toujours eu conscience que pour aboutir à cette rencontre, il avait fallu une chaîne d’événements, de mon côté comme du sien. Ma vie, je n’ai jamais éprouvé le besoin de la raconter. Alors j’ai respecté ses silences parce qu’ils le constituent, parce qu’ils l’ont structuré tel qu’il est et donc tel que je l’aime.

– Olé ! ai-je applaudi mollement.

– Méchante !

– Pardonne-moi, maman. C’est juste que j’ai très peu dormi la nuit dernière et rien mangé depuis ce matin tôt. Je suis crevée et ce whisky me monte à la tête...

– On va y aller et se faire une omelette, si tu veux. Tu dors à la maison ?

– C’était prévu, ai-je acquiescé.

Maman a réglé nos consommations et attendu sa monnaie. J'ai continué à la tarabuster :

– Tu sais, moi, quand j'aime, j'ai envie de tout connaître de l'autre.

Elle a planté ses yeux dans les miens :

– Ton père n'est pas un salaud.

Elle me faisait le même plan que Mercé.

– Ce n'est pas la question ! ai-je répliqué. L'Allemagne nazie était remplie de gens qui pris individuellement n'étaient pas des salauds. Il s'agit d'un système.

Maman m'a pris la main.

– Écoute, ma fille. Je ne peux rien pour toi. C'est à ton père que tu dois parler. S'il en a envie, il te racontera sa vie. Mais attends quelques jours, au moins, qu'il se remette. Et ne va pas *l'obliger*, tu vois ce que je veux dire, ne lui mets pas de pression avec ça. Ce n'est vraiment pas le moment.

Dehors, la chaleur m'a accablée presque autant que lorsque j'étais descendue de la Seat de Mercé.

4

Les visites n'étaient autorisées que de 16 à 19 heures, mais le règlement interne de la clinique tolérait qu'une personne seule reste au chevet du malade.

Je suis arrivée dans la chambre de papa vers 9 heures du matin. Le lit voisin du sien était occupé par un homme de son âge et qui lui ressemblait vaguement. Il venait d'avoir une alerte cardiaque, lui aussi, et allait rester la journée en observation.

– Regardez-nous, votre père et moi, pareils à deux serre-livres ! m'a-t-il lancé.

Papa, de son côté, ne semblait pas aussi vaillant que la veille quand il nous avait donné ce que maman avait appelé son « numéro de claquettes ».

– Laisse cette chaise, m'a-t-il demandé. Assieds-toi ici. Il m'indiquait le bord de son lit, côté fenêtre.

– Comment va Yolanda ?

– Bien. Elle n'a pas voulu appeler trop tôt. Elle va le faire de son travail.

Nous avons échangé distraitemment quelques banalités sur la chaleur et le réglage de la climatisation. Papa était préoccupé, je le voyais bien.

– Tu es sûr que ça va ? Tu n'as mal nulle part ?

– Non, Isaura. Avec les doses de médicaments qui transitent dans mes veines, je ne crains pas de refaire un accident comme celui d'hier. Et le « mantécadoscope » ronronne comme un jeune chat !

Le ton jovial cachait mal une certaine anxiété. J'ai pensé que ce pouvait être cette histoire de toupie qui le rendait nerveux.

J'avais fait comme il m'avait dit, je m'étais rendue dans son bureau. Au milieu de ses boîtes à timbres numérotées, j'avais trouvé celle qu'il m'avait indiquée. Elle contenait en effet une toupie avec un cordon gris enroulé serré autour, qui avait dû être blanc, maintenu par un bout de ruban adhésif.

Le jouet, bien qu'ayant fait de l'usage, était tout à fait bien conservé. La boîte contenait aussi une enveloppe ancienne, jaunie. Elle n'était pas cachetée et ne portait aucune indication. Le cœur m'avait battu plus fort quand je l'avais entrouverte. Elle était remplie d'anciennes photos en noir et blanc, celles-là mêmes, peut-être, que papa avait voulu me montrer un jour et que j'avais refusé de voir.

Je n'avais pas voulu les regarder sans papa, mais je les avais apportées avec la toupie.

– Tu es sûr que ça va ?

Sa main était glacée.

– Mais oui, allons, cesse de te faire du souci.

J'avais posé mon sac sur la chaise près du lit. Je ne savais pas s'il fallait que je sorte dès maintenant la toupie et les photos ou s'il valait mieux attendre qu'il m'en parle le premier.

Une infirmière et deux aides-soignantes sont entrées et m'ont demandé de bien vouloir quitter la chambre. Puis ce fut le tour des femmes de ménage.

Dans le couloir, le temps m'a paru long. J'ai marché jusqu'à une salle de repos où j'ai feuilleté sans m'y intéresser un magazine de mode.

Quand j'ai retrouvé papa, il était au téléphone. Il m'a fait « Yolanda » avec les lèvres pour que je sache qui était en ligne. Je l'ai écouté parler d'abord d'un couple d'amis que maman avait prévenus et qui passeraient demain lui rendre visite, puis de la qualité des repas de la clinique.

J'ai un peu décroché, préoccupée par sa mine soucieuse de tout à l'heure, et tout à coup ses mots se sont imposés à mon esprit :

– ... Oui, un triple pontage coronarien... c'est bien ce qu'a dit le docteur Tresfuentes, mais pas avant quelques mois...

Je pouvais imaginer dans les blancs les questions de maman et son angoisse à l'idée de cette intervention programmée.

– C'est ainsi, Yolanda, je n'ai pas vraiment le choix... Ça a été décidé en fonction des résultats de la coronarographie...

Quand papa a raccroché, il était beaucoup plus détendu :

– Je me demandais comment elle allait réagir. Ma foi, pas trop mal. De toute façon, il n’y a que ça à faire, j’ai les artères en trop mauvais état.

– Mais pourquoi ne pas t’opérer tout de suite ?

– D’abord, ça n’a pas un tel caractère d’urgence. Sous surveillance et avec un traitement approprié, je peux tenir jusque-là. Ensuite, j’imagine que d’autres attendent leur tour depuis plus longtemps que moi.

– Et toi qui pensais sortir dans une semaine...

– Ça ne change rien ! Dans quelques jours, mon état ne nécessitera plus l’hospitalisation, Tresfuentes a été très clair : je pourrai rentrer chez moi où j’absorberai tout aussi bien qu’ici mes fluidifiants et mes bêtabloquants... Reviens t’asseoir près de moi.

Il a repris ma main. Cette fois, la sienne s’était réchauffée.

– Ton opération m’inquiète, moi aussi, lui ai-je dit.

– Je m’en doute ! Mais c’est très banal, ces histoires de triple pontage.

Je n’avais qu’une vague notion de ce que c’était.

– Pourquoi « triple » ? ai-je demandé.

Le malade du lit voisin nous entendait. Il est intervenu, très pince-sans-rire :

– Une chance pour votre père que le chirurgien ne s’appelle pas Quatrofuentes.

Cette blague a beaucoup fait rire papa, et il m’a été impossible d’obtenir de lui d’autres précisions sur l’intervention projetée.

Il ne prenait plus rien au sérieux, et son voisin de chambre devenu son complice en rajoutait dans l’humour noir. J’ai quand même appris que la période du

début d'année avait été retenue, quand papa a fini par me dire :

– On m'opérera après les Rois. Tresfuentes voulait m'opérer début décembre, mais je lui ai demandé de me laisser tranquille pour les fêtes.

Papa s'est frotté les mains.

– Bon, et cette toupie ?

Je me suis levée pour fouiller dans mon sac et en extirper le jouet. J'ai pris aussi l'enveloppe et déposé le tout devant lui sur le lit.

– « Todos vuelven por la ruta del recuerdo »³⁵, a-t-il chantonné.

C'étaient les paroles d'une chanson du CD que j'avais acheté au Pérou avec maman et dont je lui avais gravé une copie.

– Les photos, tu les as regardées ?

– Non, je n'ai pas osé.

– Tu risques d'être déçue, Isaura. Ne t'attends pas à je ne sais quelle révélation... fracassante !

Je n'ai pas compris pourquoi ce dernier mot lui amenait un sourire amer. Il a saisi la toupie et, avec infiniment de délicatesse, en a défait le petit morceau d'adhésif et déroulé le cordon qu'il a laissé tomber sur le lit. Il a enfermé le jouet dans ses mains dans un geste de protection qu'il avait dû souvent accomplir. Celui d'un enfant veillant sur son trésor.

Son voisin s'était absorbé dans la lecture d'un journal après s'être collé des écouteurs dans les oreilles.

– Je lui ai demandé de nous laisser un petit moment de tranquillité, m'a lancé papa avec un clin d'œil à

35 « Nous revenons tous par la route du souvenir. »

l'appui. Il ne peut rien me refuser : on était dans le même service secret il y a quelques années...

5

Bizarrement, j'avais toujours su que ce moment viendrait. Mais je n'avais envisagé que deux situations : l'une où je pousserais papa dans ses retranchements, l'obligeant à se libérer enfin d'un lourd secret... L'autre où papa sur un lit d'hôpital se confierait à moi avant de mourir...

Depuis des années, dans mon petit cinéma intérieur, je m'étais projeté ces deux anticipations et elles me sont apparues tout à coup sans objet et valant leur pesant de *culebrón*, même si la seconde avait quelque analogie avec la situation que j'étais en train de vivre, du fait du contexte de cette chambre de clinique.

Paradoxalement, le calme de papa, sa désinvolture presque, a suscité chez moi un état proche du trac ressenti au moment de participer à l'exhumation.

– Écoute, ai-je commencé, tandis que les doigts de pied de son voisin battaient la mesure sous le drap d'à côté. Il faut que tu saches que tout ce qui touche à ton passé compte énormément pour moi. Je dois te dire aussi que depuis quelque temps je m'investis dans l'Association pour la réhabilitation de la mémoire historique.

Il a souri.

– Je n'en suis pas surpris. Merci de ne pas me prendre en traître. Si je comprends bien, à partir de cet instant, tout ce que je vais dire pourra être retenu contre moi...

– Papa, c’est sérieux. Si tu ne veux pas me parler, ne me dis rien. Tu n’es pas obligé. Mais si tu commences, alors va jusqu’au bout.

Cette fois, il s’est franchement esclaffé.

– Tu ne changeras pas, toi ! Mon archéologue de fille...

– Papa !

– C’est bon, c’est bon. Je m’engage à te dire la vérité, toute la vérité. Ça te va, ou est-ce que je dois jurer sur la Bible et cracher trois fois par terre ? Vas-y, dis-moi ce que tu veux savoir.

Il me prenait de court. De plus, sa formule n’avait pas de sens : par définition, je ne pouvais pas lui « dire » ce que je ne savais pas.

– Je préfère que ce soit toi qui commences, ai-je temporisé. Il ne s’agit quand même pas d’un interrogatoire de police.

– Bien.

Il s’est concentré quelques secondes.

– Je vais te parler de mes parents.

Il a pris l’enveloppe et en a tiré une petite dizaine de photos. La première qu’il m’a montrée, la seule en couleurs, remontait aux années soixante-dix. On y voyait un vieil homme aux traits fatigués assis dans un « fauteuil relax ».

– Felipe Moreno, mon père, quelques semaines avant sa mort, a commenté papa. Tu ne reconnais pas l’appartement parce que la photo est prise de près, et aussi parce qu’on a changé le papier peint depuis, mais c’est bien rue San Bernardino... Il était déjà malade, très amaigri. Quelques mois plus tôt, il pesait près de cent vingt kilos. D’ailleurs, tu le vérifieras sur une autre photo. C’était une force de la nature, et avec ça un homme d’une grande bonté. Je l’ai profondément aimé.

– Que faisait-il dans la vie ?
– Eh bien, il a fini comme commerçant. Il tenait une quincaillerie près du Rastro ³⁶. Mais avant ça, il avait exercé un tas d'autres métiers. Bizarrement, il a démarré dans la vie comme rentier !

– Non !

– Son père était un Navarrais qui avait fait fortune en Amérique du Sud avant de s'installer au Pays basque, près de Bilbao. Mon père en avait hérité, mais pour autant, il considérait qu'il avait à gagner sa vie autrement qu'en prospérant sur ses acquis et il était devenu fermier. Malheureusement, la guerre civile l'a... ruiné.

Papa a eu sur ce dernier mot la même hésitation ricanante que tout à l'heure quand il avait parlé de révélation « fracassante ».

Il m'a tendu la deuxième photo.

– C'est mon père qui a pris ce cliché et au premier plan, là, c'est moi jeune homme.

– Belle prestance ! l'ai-je complimenté. Et la moustache à la Pedro Armendariz, comme sur ta carte d'identité.

– Tu le sais, je n'aime pas trop me voir en photo, mais c'est la seule que j'ai retrouvée du magasin de mon père. À sa mort, j'ai fait un tri dans l'appartement. Je n'ai sauvé que le strict minimum : ces quelques clichés, et puis sa collection de timbres que j'ai continuée.

– À la grande joie de maman !

– Je vais te dire : au fond, je me moque de ces timbres. Je dois avoir la collection la plus nulle et la plus incohérente du monde, mais je n'ai pas eu le cœur de jeter ces vieilles boîtes poussiéreuses. Je classe tout

36 Marché aux puces de Madrid.

ça tantôt par pays, tantôt par année, tantôt par thème, ça m'occupe et ça me fait penser à mon père...

Ça ne m'a pas étonnée de lui, mais c'était troublant de l'entendre parler avec cette chaleur d'un père dont il ne nous avait jamais rien dit.

– L'appartement, j'ai voulu le bazarder aussi. Mais trop de souvenirs m'y rattachaient, alors je me suis contenté de le rénover.

– Pourquoi as-tu toujours gardé ces photos cachées ? Pourquoi ne pas les avoir... ressorties (j'avais failli dire « exhumées »...) et intégrées à nos albums de famille ?

À mon tour, je le prenais de court.

– Accorde-moi un joker. Promis, je te répondrai tout à l'heure.

– Joker accordé.

Les autres photos ne présentaient pas véritablement d'intérêt selon lui. Il n'en a conservé que deux et a reposé les autres... dont je me suis aussitôt emparé !

– Et cette jolie brune ? ai-je demandé pour le taquiner et me doutant de la réponse.

– Tu es intraitable, Isaura... C'est une jeune fille que j'ai fréquentée un temps et que j'ai failli épouser, mais bon, je ne l'aimais pas vraiment.

Je ne voulais pas être trop indiscreète, je lui ai rendu les photos sans les regarder. De lui même, il me les a rapidement montrées, assurant le commentaire :

– Des collègues de bureau... Une deuxième jeune fille de l'ère préyolandaise, sa sœur et son chien... Le bassin du Retiro ³⁷, celle-là je l'ai gardée par vanité d'auteur, trouvant que c'était un assez beau cliché...

37 Le Buen Retiro, grand parc public au centre de Madrid.

J'en ai convenu.

– Mais voilà celles que je voulais te montrer : mon père au temps de ses cent vingt kilos. Impressionnant, non ?... Et ici, cette femme, c'est ma mère, Elena Ortiz. Je l'ai peu connue. Seulement quatre ou cinq ans. Elle n'a pas survécu longtemps à la guerre.

– Tu veux dire : elle a été blessée ?

– Blessée oui, si tu veux, dans son esprit et dans son cœur. Elle avait un fils et elle l'a perdu. Elle est morte en 1942, on peut dire de chagrin.

Je n'étais pas sûre de bien comprendre et j'avais perçu dans ces propos une incohérence sur laquelle je me suis juré de revenir plus tard.

– Elle aussi, a dit papa, je lui dois beaucoup.

J'ai trouvé l'oraison funèbre un peu courte, comparée à celle de son père.

Nous avons fait le tour des clichés.

– Et c'est tout ?

– Donne-moi à boire, s'il te plaît.

Je lui ai servi un grand verre d'eau.

– Si tu veux, lui ai-je proposé, on laisse tomber. On reprendra un autre jour.

Mais je croisais mentalement les doigts pour qu'il choisisse de continuer...

– Maintenant qu'on a commencé, a-t-il décidé, autant aller au bout.

Alors j'ai plongé :

– Papa, tu as mentionné la guerre, à l'instant... Est-ce que tu ne voudrais pas m'en parler davantage ?

– Comment ça, davantage ? Les événements, tu veux dire ? Les batailles, les exécutions, les règlements de comptes ? Toutes ces saloperies ?... Les livres d'histoire en sont pleins, tu n'as pas besoin de moi pour ça.

J'ai dû avoir une drôle de mimique, de toute façon on lit toujours à livre ouvert sur mon visage, d'autant plus papa.

– Ah, ça y est ! s'est-il agacé. Te voilà imaginant je ne sais quoi ! Je vois bien ce que tu as dans la tête, va : est-ce que je me suis bien comporté, pendant la guerre ? Mais je ne suis pas si âgé ! J'avais onze ans quand elle s'est finie.

– Je le sais bien, papa, toi tu n'étais qu'un gamin, c'est plutôt sur ta famille que je me pose des questions...

– Mais je viens de te dire qu'ils avaient perdu un fils !

– Justement. Ça s'est passé à quel moment ? De quel côté ?

– De quel côté ? s'est-il insurgé. Pas d'un côté ni d'un autre, si tu veux tout savoir. En dessous, ça s'est passé, oui, tu m'as bien entendu, on était en dessous et les bombes nous dégringolaient sur la gueule ! Ça te va ?

J'ai été davantage saisie par l'état émotif de papa, le ton douloureux et blessé, que par la véhémence inhabituelle du propos.

– On arrête, ai-je dit.

J'ai jeté un coup d'œil au scope. Il m'a semblé que les tracés avaient changé d'intensité. À vrai dire, je n'y connaissais rien et j'étais au bord d'appuyer sur la sonnette.

– Je vais bien, ne t'inquiète pas, m'a-t-il rassurée. Mais tu me bouscules avec tes questions.

Dans le lit d'à côté, le vieil homme a posé son journal, ôté ses écouteurs :

– Quelque chose ne va pas ?

– Non, merci, c'est gentil.

– Le pontage avec le passé, a ricané papa. C'est toujours un peu douloureux.

Quelques minutes plus tard, des aides-soignants sont venus chercher le vieux monsieur pour le conduire à ses examens. Papa lui a souhaité bon courage.

– Mon Isaura... m'a-t-il dit quand nous nous sommes retrouvés seuls. J'ai toujours pensé que je te devais la vérité et que je te la révélerais un jour... Mais Bon Dieu, si on m'avait dit que ce serait si difficile !

Il a pris la toupie.

– Ce jouet, c'est toute ma vie. C'est tout ce qu'il me reste de mon père.

Ça m'a paru une formule un peu grandiloquente, inadaptée surtout, puisqu'il lui restait aussi les photos, les timbres, l'appartement. À cet instant, je ne mesurais pas encore la force et la vérité de ces simples mots. Je ne voulais rien brusquer, rien précipiter. Je me suis rapprochée, lui ai caressé la joue. Elle était douce. Il s'était rasé, ce matin. Il a poussé un profond soupir et a repris de lui-même :

– Felipe Moreno m'a d'une certaine façon sauvé la vie. Il m'a pris sous sa protection, en tout cas, il m'a recueilli au pire moment de mon existence, m'a élevé, donné une éducation... Il a été un père pour moi.

J'ai perdu pied quelques secondes avant d'entrevoir la vérité. J'avais encore dans l'oreille ce que papa avait dit à propos de sa mère : « Je l'ai peu connue », « seulement quatre ou cinq ans », « elle est morte en 42... », « elle avait un fils et elle l'a perdu... »

– J'ai compris, papa.

Il n'était pas l'enfant de ces Moreno dont il portait le nom.

– Ils sont devenus mes parents. Je leur dois tout. Ils m'ont élevé et aimé comme leur fils. Ce fils qu'ils avaient perdu.

Qu'en était-il de ses « vrais parents » ? J'ai deviné qu'il en avait été séparé par la guerre. Il avait mentionné un bombardement dans la région de Bilbao et l'idée m'a effleuré qu'il pût s'agir de Gernika, mais ma connaissance des faits de guerre était insuffisante, il y avait sûrement eu d'autres bombardements, et j'ai pensé que le projet théâtral de Victor me contaminait.

Je n'ai pas jugé opportun de relancer papa à ce sujet, son émotion avait été trop forte tout à l'heure. Je l'ai plutôt questionné sur le « fils perdu ».

– Je ne l'ai pas connu, m'a-t-il confié. Je n'ai rencontré mes parents adoptifs pour la première fois que la veille du bombardement. Andrés était mort quelque temps plus tôt.

– Andrés ? !

– Oui. J'avais l'âge de cet enfant. En quelque sorte j'ai pris sa place.

Ça m'a glacée.

– Attends papa, tu réalises ce que tu es en train de me dire ? C'est complètement fou !

Il a eu un sourire désabusé :

– Tu as raison, il entre de la folie là-dedans, ce n'est pas moi qui te dirai le contraire. C'était la guerre, Isaura... Ça suffit à expliquer pas mal de choses.

– Mais pas à les justifier ! Tes « parents » ont abusé de la situation. Ils se sont approprié un fils à bon compte !

– Isaura, Isaura...

– Oui, je sais, tu vas me dire que c'est beaucoup plus compliqué que ça et que...

– C’est tellement plus *simple*, au contraire ! Je me retrouvais seul au monde. J’ai bénéficié de la sollicitude de ces gens. J’avais besoin d’eux, c’était une question de survie...

Il recommençait à s’animer et sa voix s’altérait.

– Je vais répondre à la question joker de tout à l’heure. Si j’ai toujours gardé ces photographies par-devers moi, si je ne me suis jamais résolu à dire à Yolanda ni à toi la vérité sur mon passé, la seule raison en est la peur que j’ai éprouvée tout au long de ma vie.

– La peur d’être jugé ?

– Non. La peur d’être emmerdé ! Tu n’as pas idée de la répression terrible qu’il y a eu après la guerre. Les hommes assassinés ou jetés en prison, les enfants séparés des leurs, les humiliations constantes... J’appartenais à une famille de « rouges ». Ils n’avaient jamais caché leurs opinions et mon frère aîné avait combattu sur le front.

– Ton frère aîné ?

– Il est mort le jour du bombardement. Tous sont morts. Je te parlerai d’eux, de mes parents, comment on dit, « naturels », encore que j’aie trouvé assez « naturel », étant donné les circonstances, de devenir un Moreno... Du jour où j’ai été recueilli, j’ai été contraint de prendre l’identité de l’enfant mort pour une raison élémentaire de sécurité.

Après le bombardement, ils avaient trouvé refuge à Bilbao, qui peu après était tombée aux mains des franquistes. Dans le chaos qu’était alors la Biscaye, il avait été relativement facile pour Felipe et Elena Moreno, encore que non sans risque, d’imposer la nouvelle identité de papa.

– Et puis mes parents ont vite refait leur vie. Comme

je te l'ai dit, ils avaient tout perdu ou presque. Mon père a pu vendre des terrains qu'il possédait et récupérer quelques avoirs en banque. Il n'a jamais été un très bon manuel, mais il avait le sens des affaires. Il a racheté une mercerie à Estella. Il est devenu veuf très tôt, et on s'est retrouvés lui et moi comme deux égarés de la vie.

Son père avait vendu son commerce et ils avaient quitté la Navarre pour Madrid.

– Je vis sous une fausse identité depuis l'âge de neuf ans. Je peux te dire que, pendant les années Franco, ça m'a pesé. Mon père aussi avait la trouille. Il suffisait qu'un cousin même éloigné rencontré par hasard me reconnaisse, que quelque chose nous trahisse... Au fil du temps, le risque s'est atténué pour devenir quasiment nul après 75. Mais Andrés Moreno j'étais, Andrés Moreno je suis resté. D'ailleurs, c'est même écrit, regarde le prénom sur la toupie... Dis, tu ne vas pas me dénoncer aux autorités ?

J'ai haussé les épaules, vexée qu'il puisse penser à une chose pareille même pour plaisanter.

– Je parle des autorités morales, a-t-il précisé avec la même ironie. Toutes ces associations, ces comités, ces collectifs... Ton époque est championne pour le culte de la mémoire !

– « Mon » époque ? Mais c'est la tienne aussi ! On a trouvé la société dans l'état où ta génération et celle de maman l'avez laissée... Papa ! Tu n'as pas le droit de nous reprocher ça. C'est un travail nécessaire !

– Sans doute, Isaura, mais gare au trop-plein de mémoire. Il est parfois bon d'oublier un peu, de laisser filer.

J'ai pensé à Eugenio, tout à coup, et j'ai raconté à papa ce que je savais de l'histoire de cet homme. J'ai dû trouver les mots justes. Papa a été ému par mon récit.

- J'approuve tout ce que font ces gens et ce que tu fais avec eux. Je ne comprends d'ailleurs pas pourquoi tu nous as caché ta participation à cette exhumation... Mais l'histoire de cet Eugenio m'atteint cruellement, Isaura, parce que de mes parents, je veux dire de la mère qui m'a mis au monde, du père qui m'a élevé jusqu'à mes neuf ans, de mes deux sœurs, de mon grand frère, que me reste-t-il ? Pas même une fosse devant laquelle me recueillir.

J'ai ressenti tout son chagrin, toute sa douloureuse amertume, et j'en ai été bouleversée.

- Isaura, nous vivions tout près de Gernika. Nous y étions venus pour le marché le jour où ils l'ont bombardée... Ne m'en demande jamais plus à ce sujet. De cela, je ne saurai rien te dire.

Je l'ai serré dans mes bras.

- Papa, pardonne-moi...

Je me suis détachée de lui pour le regarder dans les yeux.

- Tu regrettes. Tu regrettes de m'avoir parlé. Je t'ai obligée...

- Non, ma chérie ! N'inverse pas les rôles. J'ai déjà voulu te montrer ces photos un jour, mais tu m'as envoyé balader. As-tu oublié ?

- Bien sûr que non !

- À tort ou à raison, j'ai eu le sentiment, ce jour-là, que tu prenais peur et que tu refermais la porte que tu avais enfin réussi à entrouvrir. Tu vois, la peur toi aussi...

- C'est vrai. Je n'étais pas encore prête.

- Alors, dis-toi simplement que je l'étais, moi, et que je t'ai attendue toutes ces années... Je ne veux pas que tu me juges, Isaura. J'ai fait ce que j'ai pu de ma vie.

Je ne suis pas un James Bond, tu le sais bien, je ne te l'ai jamais caché !

On a frappé à la porte de la chambre. C'était Victor, et il nous trouvait reniflant, les Kleenex à la main.

- Tout va bien ?

- Très bien, a claironné papa.

Moi, j'avais besoin de davantage de temps pour me remettre.

Victor apportait des *polvorones*.

- Si Yolanda était là, lui a dit papa, elle penserait que tu veux ma mort, mais moi je te félicite pour cette attention !... Cher Victor... Tu tombes bien, on nageait en plein psychodrame. Tu vas nous changer les idées. Parle-moi de ton travail. Cela fait longtemps que je me promets d'aller voir une de tes pièces.

- La prochaine sera montée en avril, si tout va bien. Je suis encore en phase d'écriture.

J'ai éprouvé comme un vertige.

- En avril ? C'est parfait ça, j'aurai un cœur tout neuf... Et quel en sera le thème ?

Il était trop tard pour adresser je ne sais quel signe à Victor qui prenait son air avantageux :

- Ce sera sur Gernika. À l'occasion des soixante-dix ans.

Papa a été parfait. Il n'a pas tiqué d'un cil et a adopté un ton bienveillant :

- Beau sujet. Mais tu crois vraiment que ça intéressera les gens, cette vieille histoire ?

L'administration franquiste envisage dès 1968 de récupérer Guernica, devenu depuis les années cinquante le tableau le plus fameux du siècle. Le Directeur des Beaux-arts en convainc sa hiérarchie et, ironie de l'Histoire, Carrero Blanco ³⁸ donne son accord pour entreprendre des négociations, après avoir recueilli l'avis favorable de Franco.

Mais Picasso s'exprime en novembre 1969 par la voix de son avocat : tant que la République ne sera pas restaurée en Espagne, le MOMA demeurera dépositaire de Guernica et des études et dessins préparatoires qui ne peuvent en être séparés.

Il signe deux lettres, l'une en novembre 1970, l'autre en avril 1971, deux ans avant sa mort, réitérant cette volonté.

Après 1975 et le rétablissement des libertés démocratiques, les tractations sont longues et difficiles, du fait de devoir trouver à la fois un fondement juridique à la transaction (la monarchie constitutionnelle n'étant pas la République...) et un accord avec les héritiers du peintre. La volonté de Jacqueline Picasso, conforme à celle de son mari, est que le tableau soit exposé au Prado.

Décloué de son châssis et soigneusement roulé dans une immense caisse, Guernica voyage à bord d'un avion spécial. Il est réceptionné le 10 septembre 1981 et transporté par camion au milieu d'une escorte de policiers jusqu'au Casón del Buen Retiro ³⁹. Un écrin à sa mesure lui a été réservé, qui

³⁸ Homme d'État espagnol, proche collaborateur de Franco. Nommé Premier ministre en juin 1973, et désigné comme le successeur du Caudillo, il mourut en décembre de la même année, éliminé par ETA.

³⁹ Bâtiment historique, annexe du musée du Prado.

tient de l'aquarium pour monstre marin : une vitrine blindée de plus d'un centimètre d'épaisseur tenant le visiteur à distance, et dont l'armature empêche de jouir d'un regard d'ensemble sur le tableau.

Un autre 10 septembre, en 1992, le musée national Centro de Arte Reina Sofía est inauguré par le roi et la reine. Guernica en est le fleuron.

(Notes de Victor.)

*

J'ai envoyé un message à Muñoz pour lui dire que mon père n'allait pas très bien et que je préférais rester auprès de lui. J'ai précisé que je souhaitais toujours m'investir dans l'association et que je l'aviserai de mes disponibilités dès que mon père irait mieux. J'ai adressé aussi un message amical à Mercé. En réalité, papa n'allait pas mal, mais je lui rendais visite tous les jours de la semaine, seule ou en compagnie de maman.

Je ne l'ai plus jamais questionné sur les révélations qu'il m'avait faites, même si j'aurais aimé en apprendre davantage sur ses parents « naturels ». Et quand il disait « mon père », j'entrevois maintenant, pendant une fraction de seconde, une figure fantomatique, celle de l'homme qui lui avait confectionné sa toupie. Mais c'était toujours Felipe Moreno qu'il appelait ainsi :

– Mon père était un homme d'une grande mélancolie. J'ai cru au début de nos relations que cette tristesse qu'il portait constamment sur le visage était causée par la disparition brutale de son enfant et plus tard par la mort de ma mère. En réalité, je lui ai toujours vu cette tête, même par la suite dans les moments de joie.

J'ai demandé à papa quels avaient été ces « moments de joie », et il a peiné à m'en proposer de véritablement enthousiasmants : quelques parties de pêche, un fou rire mémorable à la quincaillerie à cause de la perruque d'un client qui s'était coincée dans un râtelier...

– Rien d'extraordinaire, tu vois. À la vérité, j'ai partagé la mélancolie de mon père, même si elle n'était pas dans ma nature profonde.

Il avait passé une enfance et une adolescence d'Espagnol petit-bourgeois docile et propre sur lui. Son père lui achetait *Flechas y Pelayos*, un magazine pour les jeunes, farci d'idéologie franquiste, moins par conviction que pour donner le change. Et dans son école, on chantait chaque matin le *Cara al sol*⁴⁰.

– Mon père m'a poussé à faire des études. Il voulait que je travaille dans une administration. Et c'est ce que j'ai fini par faire. N'oublie pas que toute ma vie, jusque vers l'âge de cinquante ans, j'ai dû me fondre dans le paysage, et le paysage était gris comme la sinistre effigie de Franco sur les fonds de couleur ternes des timbres de ce temps-là.

Je n'ai pas réussi à en savoir beaucoup plus. Par contre, papa se montrait prolix à propos de sa rencontre avec maman dans ce qu'il appelait sa « deuxième vie ». C'était évidemment sa troisième, mais il amalgamait implicitement, et de façon troublante pour moi, la période précédant le bombardement et celle où il avait été recueilli.

– Et avec Victor, me demanda-t-il un matin. Comment vis-tu ? Il te rend heureuse ?

40 « Face au soleil ». Hymne de la Phalange puis des nationalistes espagnols. Devenu un des hymnes officiels du franquisme.

- Bien sûr, sinon je le quitterais !
- Mais est-ce qu'il te comble ? Une femme a besoin de s'accomplir. Tu vois ce que je veux dire ?

Je voyais très bien et j'ai piqué un fard. Je n'en revenais pas qu'il me demande une chose pareille !

- Ta mère et moi, nous nous sommes tout de suite entendus, enchaîna-t-il avec un clin d'œil égrillard.

- Tu m'en vois ravie...

- Non, vraiment, ça compte énormément dans la vie. J'avais eu pas mal d'aventures avant de rencontrer Yolanda, mais avec elle ç'a été phénoménal !

Quand j'ai raconté ça à maman, elle s'est tordue de rire.

- Va savoir ce qu'ils sont allés lui mettre dans sa perfusion...

Le jour où papa a quitté la clinique, je me suis rendu compte du mal qu'il avait à marcher, et ça m'a serré le cœur. Il s'était parfaitement remis de son accident et son moral était excellent, mais pour autant il n'avait plus la force de marcher beaucoup : son dos, ses jambes le faisaient souffrir depuis longtemps, même s'il ne s'en plaignait pas. Et jamais les tâches de vieillesse sur sa peau ne m'étaient apparues si nettement.

J'ai espacé mes visites quand il est retourné chez lui, n'allant plus le voir qu'un jour sur deux. Nous bavardions de choses et d'autres dans le salon. Il ne lâchait pas sa toupie, entourant machinalement le cordon autour du bois, puis le défaisant à la manière des vieux Orientaux égrenant un chapelet de perles.

Cet objet était tout ce qui le rattachait à ce temps où il avait eu un père, une mère, deux sœurs et un frère - dont il était incapable de me dire le moindre mot. La parole que j'avais fait jaillir s'était tarie d'elle-même, impuissante à rendre compte de cette vie ancienne. Et

la toupie, seul élément solide, tangible, se trouvait investie d'une charge affective et émotionnelle au-delà des mots.

Je me suis mise à faire des rêves grotesques, au symbolisme appuyé, qui me laissaient mauvais goût au réveil, en proie à une sensation diffuse de culpabilité. Ainsi la fois où, obéissant à Victor, qui arborait absurdement le tee-shirt « *Nous sommes les petits-enfants...* » de Muñoz, je déterrais de mes ongles un squelette à la toupie logée comme un cœur encore battant dans les débris enfoncés de sa cage thoracique.

Ça devenait malsain, cette obsession de la mort annoncée. La perspective inquiétante de l'opération à cœur ouvert programmée pour le début d'année y était pour beaucoup. Ce n'était pas une mince affaire. Même si l'intervention se déroulait bien, ses conséquences étaient à redouter. « L'âge est là », m'avait dit papa quelque temps plus tôt au téléphone. Oui, l'âge était là et je n'en avais pas vu arriver les signes, ou n'avais pas voulu les voir.

Victor s'est étonné de ma baisse de moral. Je lui avais fait part des révélations de papa, et il ne comprenait pas pourquoi je ne me sentais pas soulagée. C'était difficile à expliquer, je ne le savais pas très bien moi-même. Comme souvent, Victor m'a aidée à y voir clair, à mettre de l'ordre dans la confusion de mes sentiments :

– Ton père t'en a à la fois trop dit et pas assez.

C'était vrai. Et si les révélations de papa m'avaient rassurée – en ce sens que je comprenais maintenant les raisons de son silence de toutes ces années –, une frustration nouvelle était apparue. Papa ne m'en apprendrait jamais davantage, pour la bonne raison que le reste était indicible.

J'expérimentais douloureusement ce que je ne connaissais que pour l'avoir lu dans les livres : chaque homme est seul. J'ai dit aussi à Victor que papa s'habitua à mes visites au point d'être contrarié si, pour une raison ou une autre, je me voyais contrainte d'annuler notre rendez-vous.

– Et il me parle beaucoup, me suis-je plainte, tu verrais le bavard qu'il est devenu ! Tout y passe : son travail aux Postes, ses vacances avec maman et même ses sorties avec ses anciennes conquêtes... Il me soûle !

Victor était mort de rire :

– Ah, tu le trouvais trop silencieux, limite suspect. Eh bien, il se rattrape !

– D'accord, mais merci bien ! L'histoire de la perruque au râtelier, hier soir, toi ça t'a éclaté, mais moi ça fait trois fois que je l'entends... Je finis par m'ennuyer avec lui et je n'aime pas ça.

Victor m'a regardée droit dans les yeux :

– Pardonne-moi, mais je crois bien qu'il s'ennuie autant que toi. C'est ce que j'ai ressenti hier. Il y a eu ces confidences qu'il t'a faites à la clinique, et toi tu lui tires un peu la gueule depuis, il sent bien que tu attends autre chose qu'il ne peut pas te donner, alors il meuble...

J'ai encore espacé mes visites. J'avais repris mes cours à l'Université. Trois fois par semaine, je passais un coup de fil pour prendre de ses nouvelles. Chaque fois, il me paraissait en pleine forme et nullement inquiet de l'opération qui approchait. La date en avait été fixée au 9 janvier.

Le 11 décembre, je lui ai rendu visite tôt le matin. J'ai croisé maman qui partait à son travail. Je venais d'achever le journal.

– Tu as vu ?

– Bon débarras !

Augusto Pinochet était mort la veille, ironie du calendrier, en pleine journée anniversaire de la Déclaration universelle des droits de l'homme !

Papa m'attendait dans la cuisine. Il avait préparé deux bols de café léger. Je l'ai vu se hisser péniblement sur un tabouret.

– Tu fais ta gym ?

En haut du placard, il a déniché un paquet de madeleines.

– Ma réserve secrète, a-t-il rigolé.

– Papa, tu as passé l'âge qu'on te fasse la morale, mais ce n'est vraiment pas raisonnable.

À propos de Pinochet, il n'a pas fait de commentaire, pas même quand j'ai observé que l'ex-dictateur chilien avait été inculpé par un juge espagnol ⁴¹ pour assassinats et tortures, alors que les auteurs des crimes du franquisme, eux, n'avaient jamais été poursuivis.

Ça n'intéressait pas beaucoup papa. Il est passé à un tout autre sujet :

– Tu ne sais pas ce que m'a servi le docteur : que je m'étais bien remis de mon attaque ! J'ai failli lui dire que j'en avais subi une autrement plus terrible !

C'était la première fois depuis son hospitalisation qu'il faisait une allusion aussi explicite au bombardement de Gernika.

– Le tableau de Picasso, tu en penses quoi, toi ? m'a-t-il demandé suivant une association d'idées, à moins

41 Il s'agit de Baltazar Garzón, qui lança un mandat d'arrêt contre Pinochet en octobre 1998, conduisant un temps à sa mise en résidence surveillée à Londres.

que sa réplique précédente n'eût servi qu'à amener cette question.

Je suis restée perplexe.

– Est-ce à cause de la pièce de Victor que tu me demandes ça ?

– Non, pas du tout. C'est que j'ai du mal à me faire une opinion.

Victor n'en était même pas encore à la phase d'écriture. Il avait réuni sur le chef-d'œuvre de Picasso une documentation importante qu'il passait des heures à dépouiller pour ne garder que ce qui pouvait l'inspirer. Il avait encore essayé de me convaincre d'incarner Dora Maar, mais non, et ma réponse avait été définitive, eu égard au passé de papa.

– Eh bien, ce n'est pas facile de te répondre, ai-je dit. Ce que je pense du *Guernica* ? Au fond pas grand-chose. Je suis comme tout le monde : je reconnais le chef-d'œuvre parce qu'il est estampillé tel, on nous l'a assez dit et répété. C'est, paraît-il, le tableau le plus célèbre au monde avec la *Joconde* ! Ça fausse le jugement. Maintenant, tu vois, j'ai l'impression de ne le connaître que par des reproductions ou ce que j'ai pu lire ou entendre à son sujet. Je n'ai visité qu'une fois le Reina Sofía, mais il y avait tellement de monde devant le tableau que je suis passée rapidement. Et toi, qu'en penses-tu ?

– Je ne l'ai jamais vu.

Je comprenais parfaitement qu'il n'eût pas éprouvé le besoin de se planter devant le *Guernica*.

– Un jour, me rappela-t-il, nous t'avons emmenée au Prado. Tu devais avoir dans les huit ans. Nous avions prévu de terminer la visite par le Casón del Buen Retiro. Mais tu n'en pouvais plus et j'ai dit à Yolanda : « Tant

pis, va voir le *Guernica* toute seule, nous on va se manger une glace en t'attendant. »

Il a souri, gardant un souvenir amusé de sa ruse.

– En fait, je n'ai jamais voulu le voir. Il n'empêche que j'ai toujours été fasciné par ce tableau, par l'idée de ce tableau, je devrais dire.

– Tu en as bien regardé des copies ? On tombe toujours sur des reproductions dans les magazines, des reportages à la télé, des cartes postales...

À propos de cartes, une anecdote m'est revenue que m'avait rapportée Victor. Je l'ai racontée à papa :

– En 1940, Picasso avait la possibilité de fuir aux États-Unis, mais il a choisi de rester à Paris malgré l'occupation allemande. Il était alors un artiste mondialement reconnu, âgé de près de soixante ans... Il avait beau se sentir protégé par sa notoriété, c'était faire preuve d'un grand courage pour quelqu'un qui soutenait sans réserve la République espagnole en exil et qui avait, avec son *Guernica*, dénoncé la barbarie fasciste. Des soldats allemands lui rendaient parfois visite dans son atelier. Picasso leur distribuait généreusement des cartes postales du tableau. Et si les Allemands lui demandaient : « C'est vous qui avez fait ça ? », il leur répondait : « Non, c'est vous ! »

Papa a rigolé.

– Je ne sais pas si l'histoire est vraie, ai-je précisé. Victor me dit qu'on retrouve toujours les mêmes anecdotes d'un document sur Picasso à l'autre, et que cela finit par composer une sorte de légende un peu figée que le peintre a sûrement contribué à créer.

– Peu importe, a dit papa. L'histoire est savoureuse. Mais pour répondre à ta question, non, je n'ai jamais pu voir le *Guernica*, et je détourne le regard chaque fois

que je tombe sur une reproduction.

– Je comprends.

– Non, non, ce n'est pas ce que tu crois, ce n'est pas à cause de l'horreur que nous avons vécue et que je serais incapable de voir représentée... Au contraire, j'ai une grande curiosité pour la façon dont Picasso a pu en rendre compte. Mais j'ai cette phobie...

– Cette phobie ?

– Les avions, tu sais bien. Je ne peux pas les souffrir, c'est le cas de le dire, même en peinture.

– Mais papa... ai-je répliqué. Il n'y a pas d'avions dans le *Guernica* !

– Tu en es sûre ?

– Absolument !

8

– Je ne sais pas si c'est une très bonne idée, a dit maman quand je lui ai fait part de notre intention d'aller au Reina Sofía. Andrés se fatigue vite.

– Il en a envie, maman. Et puis nous ne resterons que le temps de voir le tableau. Victor passera nous prendre en voiture et nous ramènera. Tu viendras avec nous ?

Elle m'a fait signe que non.

Quelques semaines plus tôt, quand j'avais voulu parler avec elle de tout ce que papa m'avait révélé, elle avait coupé court :

– Je sais. Andrés m'a dit.

Du passé, elle se fichait bien. Rien d'autre ne comptait pour elle que l'état de santé de papa. Elle s'angoissait de plus en plus. À la fois l'opération lui faisait peur

et elle avait hâte qu'elle arrive, redoutant un nouvel accident cardiaque.

*

Picasso a monté sur châssis la toile la plus grande qu'il ait jamais tendue. L'atelier des Grands-Augustins n'est pas tout à fait assez spacieux, et Picasso doit incliner son châssis vers l'arrière à cause des poutres et l'appuyer obliquement sur le mur de gauche. Il travaille parfois avec des pinceaux à très longs manches, se hisse sur un escabeau à entretoise, sous le regard de Dora Maar qui ne se contente pas d'immortaliser les états successifs de l'œuvre (huit en tout, avec l'état définitif), mais qui photographie aussi le peintre au travail.

C'est un reportage inestimable qu'elle réalise, et sans précédent, de la genèse d'un chef-d'œuvre. C'est davantage : bien sûr, et comme pour toutes les femmes de la vie du peintre, on reconnaîtra Dora dans l'œuvre, dans ces femmes apeurées et implorantes, et cette inspiration commencée avec Guernica se prolongera dans la série des « Femmes qui pleurent ».

Surtout : Dora agit sur l'évolution même du tableau grâce à son art, donnant au peintre une vision de l'œuvre en cours. Le noir et blanc de Guernica, s'il doit beaucoup aux journaux de l'époque, est aussi déterminé par les clichés de Dora Maar et par l'usage qu'a fait Picasso des lampes de photographe pour compenser le peu d'éclairage de la pièce.

Au fil des jours, des nuits, le blanc de la toile est grignoté du bas vers le haut par le pinceau du peintre. Picasso utilise une peinture ordinaire, industrielle, le Ripolin. De grands aplats évoquent la manière cubiste des toiles de 1912 et 1913. La lumière du tableau, que semblent projeter la porteuse de lampe et l'œil-soleil-ampoule électrique du haut de la composition, n'établit aucune perspective. Elle est crue, autant que

l'ombre est dense, dans une sorte d'instantané fantomatique, violemment saisie par un éclair de magnésium et qui retournerait aux ténèbres, après nous avoir brûlé le regard.

Lumière et ombre. La corrida n'est pas loin. Pas d'avions, pas de bombes, pas d'explosions sur la toile, mais un cheval blessé, un taureau au regard d'homme, une femme portant une lumière, un homme tombé... Ces quatre-là sont apparus dès le premier dessin de préparation du 1er mai 1937. La scène renvoie au tercio de varas, ce moment où le taureau attaque le cheval du picador, et c'est la phase de la corrida que Picasso a le plus souvent dessinée ou peinte.

Âgé de huit ans, il a vu à Málaga un cheval se faire éventrer. En 1928, il a quarante-sept ans quand l'usage du peto, le caparaçon protégeant le cheval, devient obligatoire et il s'insurge contre cet apport : l'instinct combatif du taureau s'en trouve entravé, selon lui.

Taureau noble et hiératique auquel les yeux humains confèrent une complexité qui transcende sa force brute de toro bravo, et cheval affolé, pathétique, dont l'agonie est propre à représenter toutes les souffrances humaines.

Le tout sous le regard de cette femme portant la lumière et qui, du premier dessin au tableau final, ne changera ni d'emplacement ni d'attitude. Elle aurait les traits de Marie-Thérèse Walter, la maîtresse que Picasso a plus ou moins quittée pour Dora.

Nombreuses sont les œuvres de Picasso qui accréditent l'idée que la corrida symbolise aussi la rencontre d'un homme et d'une femme. Et les connotations éminemment sexuelles sont encore plus évidentes s'agissant des variations sur le thème du Minotaure. Le taureau de Guernica, avec son regard humain, s'inscrit dans le cycle des Minotauro-machies commencé en 1933.

Le 2 mai, une semaine avant de tendre sa toile, une fois assuré de ses bonnes dimensions par une visite au Pavillon de l'Espagne, Picasso s'est consacré quasi exclusivement à des études pour la tête du cheval. Il a dessiné aussi, mais ce sera la seule fois, le taureau regardant la femme. Des jours suivants, aucune trace de dessins ni d'esquisses. Peut-être Picasso n'a-t-il pas travaillé au projet qu'il reprend le 8 mai.

Ce jour-là pour la première fois, la guerre s'invite dans le tableau avec un nouveau personnage, deux devrait-on dire : une femme agenouillée, portant au creux de son bras un enfant mort, et levant la tête au ciel.

L'unique composition du 9 mai ajoute une nouvelle femme implorante. Au centre du projet, une roue en bois qui disparaîtra, et quelques poings dressés qui s'effaceront eux aussi. Exit le réalisme socialiste ! Le tableau, au fil des repentirs successifs, évoluera vers l'archétype, y reviendra peut-on dire, dans l'esprit des toutes premières esquisses. Ainsi en sera-t-il de ces flammes qui ont surgi à la droite du tableau et de cette femme brûlant vive dans les quatre premiers états du tableau photographiés par Dora Maar.

Dès le cinquième état, la femme a cessé de se débattre, elle semble plutôt happée par le sol, comme une damnée. À la suggestion du bombardement s'est substitué quelque chose de plus universel : ce n'est plus seulement une femme qui brûle victime d'une bombe incendiaire, c'est la civilisation qui sombre.

La composition de Guernica, à la fois pyramidale et en triptyque, avec ses deux pleureuses encadrant la partie centrale, n'est pas rigoureuse et ménage des décalages géométriques qui en atténuent le formalisme.

Au centre, le cheval frappé d'une lance agonise comme un Christ. À ses pieds, une femme aux jambes massives, un genou à terre, semble se prosterner devant lui. Et à gauche, la

pleureuse portant le petit corps inerte est à elle seule une Vierge à l'enfant et une piété.

L'impression d'ensemble est celle d'un chaos.

(Notes de Victor.)

9

Victor nous a déposés de manière à accéder côté Ronda de Atocha plutôt que San Isabel où il y a toujours beaucoup plus de monde. Il devait encore garer la voiture. Il nous rejoindrait devant le tableau.

Il était un peu plus de dix heures. Le musée venait d'ouvrir. J'ai dit à papa de m'attendre tranquillement tandis que je prenais les billets, mais il tenait à payer les entrées. Je lui ai pris le bras pour marcher et il a hoché la tête en soupirant :

– Et pourquoi pas un déambulateur, aussi ? Sois tranquille, je te le dirais si je ne me sentais pas bien.

Il souriait et avait bonne mine.

L'intérêt de passer par « la partie Nouvel »⁴² aurait plaisanté maman en français, outre de moins faire la queue, était d'accéder directement au deuxième étage du bâtiment par l'aile arrière où se trouve la collection Picasso.

Devant le bronze de la *Femme dans le jardin*, papa m'a proposé d'attendre Victor avant d'aller plus avant.

42 Extension du Centre d'art Reina Sofia réalisée par l'architecte Jean Nouvel et inaugurée en septembre 2005.

– Non, lui ai-je répondu. Vas-y, toi, tu fatiguerais davantage à attendre debout ici.

Le *Guernica* était tout proche. Je voulais qu'il prenne le temps de le voir, qu'il en profite.

– Et puis ainsi je te ficherais la paix. Tu as sûrement envie de le découvrir seul.

J'imaginai une sorte de face-à-face un peu solennel. Ça a eu l'air d'étonner papa, mais il a accepté ma proposition et s'est éloigné. Il y a toujours quelque chose d'émouvant à considérer de dos les êtres qu'on aime. Et papa avançait vers son passé.

J'ai prêté attention à l'ambiance sonore du musée, n'ayant que ça à faire en attendant Victor : rumeur de conversations, toussotements, pas glissés des enfants sur le dallage, crachouillis des talkies-walkies des personnes chargées de la surveillance.

Aux toilettes, on faisait la queue côté femmes. Quand j'en suis ressortie, je me suis dit que Victor avait pu arriver, et j'ai marché jusqu'au *Guernica*. Papa s'était fait une place parmi la trentaine de personnes, au moins, postées devant l'œuvre et maintenues à distance respectable par une simple corde. Il ne m'a pas vue, absorbé dans sa contemplation. J'ai noté qu'il profitait de chaque place qui se libérait pour se glisser au plus près du milieu du tableau.

Victor m'a retrouvée là, non loin du bronze de la *Femme au vase*.

– Regarde mon père, lui ai-je dit. À mon avis, il en prend plein les yeux et fait le lien avec tout ce qu'il a lu des notes que tu lui as transmises.

– Au moins, si je ne réussis pas à monter ma pièce, je n'aurai pas travaillé pour rien !

Nous nous sommes approchés et avons contourné le

groupe de visiteurs pour aborder le tableau par la droite. La plupart des gens ne restent jamais très longtemps devant une œuvre. Une fois au bord du cordon de sécurité, il nous a suffi d'attendre que mon voisin de gauche se retire pour occuper sa place et ainsi de suite, jusqu'à parvenir face au milieu du tableau, que papa avait atteint en venant, lui, en sens contraire.

Je l'ai tiré légèrement par la manche. Il a tourné la tête.

– J'avance petit à petit, m'a-t-il chuchoté.

– Nous aussi, mais dans l'autre sens. À tout à l'heure !

Il a serré au passage la main de Victor qu'il a complimenté comme s'il était l'auteur de la toile :

– Phénoménal !

Une dizaine de minutes plus tard, quand nous nous sommes retrouvés tous les trois, une gêne s'est installée, liée à l'histoire intime de papa confrontée à ce monstre d'art qu'est le *Guernica*. Papa l'a dissipée tout de suite, parlant le premier :

– Vous savez ce qui me touche le plus ? C'est la matière même de ce tableau, les traces de crayon encore visibles, les coulures de peinture quand on le regarde de près et qui le rendent tellement émouvant. Penser que tout cela demeure intact soixante-dix ans après et que Picasso, à mille kilomètres de nous, l'a inscrit sur la toile dans les jours mêmes qui ont suivi le bombardement, alors que nous nous sentions perdus et abandonnés de tous...

L'admiration, plus que l'émotion, dominait son regard. Nous nous sommes éloignés perpendiculairement à l'œuvre et avons franchi l'ouverture en arc menant à une autre salle. Papa s'est retourné.

– Regardez. C'est d'ici qu'il faudrait le regarder

maintenant, après en avoir vu le détail, mais il y a trop de monde devant.

Nous avons encore reculé jusqu'à ce que l'ouverture que nous avons franchie cadre le tableau dans toute sa largeur. Nous ne voyions du *Guernica* que les deux tiers supérieurs, le tiers inférieur nous étant caché par les têtes des gens, dont un groupe d'Anglais qui venaient d'arriver avec un guide. C'était un *Guernica* tronqué, sans guerrier tombé, sans pattes de cheval, sans grosses jambes. Mais c'était *Guernica* tout de même, et à cette distance le tableau prenait une force incroyable.

Je n'ai pas réfléchi, je me suis avancée vers le groupe :

– Messieurs-dames, s'il vous plaît. Merci de vous écarter un instant.

Les gens se sont tournés vers moi puis se sont regardés, la préposée à la surveillance du tableau s'est raidie, et dans ce moment de tension j'ai su que je mourrais de honte si on ne m'obéissait pas. Alors j'ai sorti mon plus beau sourire et j'ai dit :

– Pour mon papa.

Les gens se sont écartés en deux vagues comme les flots de la mer Rouge à l'injonction de Moïse. J'ai rejoint papa et Victor pour goûter avec eux la sensation éphémère, mais délectable d'avoir le tableau pour nous seuls.

*

– Toi alors, tu n'as peur de rien !

Maman n'en revenait pas que j'aie osé ça.

– Ne va pas croire. Je n'ai jamais eu si peur de ma vie.

Papa en riait encore.

– J'ai cru que ces pauvres Anglais allaient me chanter
« Happy birthday... »

Victor saluait mon exploit à la mesure des dimensions du *Guernica* :

– Tu les as fait s’écarter de plus de quatre mètres de part et d’autre !

– Je ne sais pas ce qui m’a pris, ai-je tenté d’expliquer. Si je l’avais prémédité, ça n’aurait pas marché. Et on se serait fait sortir de la salle, sinon du musée...

– Tandis que là, l’incident a *amusé la galerie*, rigolait encore papa, avec un clin d’œil à l’appui de son jeu de mots en français.

Je lui avais proposé de quitter tout de suite le musée s’il se sentait fatigué. Il m’avait répondu que ça allait encore, mais qu’en effet il vaudrait mieux ne pas trop prolonger la visite. Il tenait tout de même à voir les esquisses et les travaux préparatoires présentés, comme cela avait toujours été la volonté de Picasso, près du tableau final.

Une gravure datant de 1935 y était aussi exposée, *Minotaure machie*, qui a irrésistiblement attiré mon attention. Une fillette tenant une bougie allumée faisait face au Minotaure qui, de la main, se protégeait de la lueur. On pouvait voir dans cette fillette une préfiguration de la porteuse de lumière. La gravure me troublait sans que je sache très bien pourquoi. J’ai pensé par analogie que le taureau aux yeux humains du *Guernica* détournait peut-être la tête pour éviter cette lumière.

Papa s’était approché pour l’observer aussi. Il m’a montré la voile d’une petite embarcation sur la mer, en arrière-plan et m’a dit en riant :

– Le bateau de Max...

J’ai compris exactement de quoi il me parlait : un livre fétiche de mon enfance que nous avons acheté en France, *Max et les maximonstres*. Le bateau et le rivage

seuls n'avaient pu suffire à ce rapprochement. Il y avait aussi parmi les « maximonstres » de l'album, et sur la couverture même, une manière de Minotaure...

Papa m'avait lu et relu ce livre quand j'étais petite. « Les Maximonstres roulaient des yeux terrribles, ils poussaient de terrribles cris, ils faisaient grincer leurs terrribles crocs et ils dressaient vers Max leurs terrribles griffes... » me racontait-il, roulant les « r » à la manière espagnole. « *Vous êtes terrrible, vous êtes notre roi.* » Le mot « terrible » revenait sans cesse, et c'était un régal de l'entendre de la bouche de papa.

Chez mes parents, tandis que nous buvions un verre en discutant de notre visite, l'image de la fillette sans peur affrontant le Minotaure m'obsédait toujours, et davantage encore ce geste de la main du monstre pour se protéger de la lumière de la bougie.

Victor et papa échangeaient des points de vue sur *Guernica* que je n'écoutais pas vraiment. De temps en temps, papa s'abstrayait de la discussion pour me lancer un regard dont le sens m'échappait.

– Je suis claquée, ai-je dit, prise d'une impatience subite.

C'était vrai. La visite au Reina Sofía m'avait épuisée. Et les tempes me serraient de la même façon qu'à Arequipa, mais Madrid n'est pas même à 700 mètres d'altitude...

Nous nous sommes dit au revoir. Papa avait l'air épuisé, lui aussi.

– Ça va ? lui ai-je demandé. Tu ne regrettes pas ?

– Et toi ?

Nous avons échangé un regard un peu triste et désabusé. Ni l'un ni l'autre, sans doute, n'avions tout à fait obtenu de cette visite au musée ce que nous en avions espéré, mais que nous n'aurions pas très bien su définir.

IV
Les rois

*De loin, très loin, du bout du monde,
lui venaient des odeurs de choses
bonnes à manger.*

Maurice Sendak,
Max et les Maximonstres.

Pour nous rendre à la Cavalcade, nous marchons Puerta del Sol, Victor et moi. Sur la façade du Gouvernement régional devant laquelle je suis passée fin juillet avec Muñoz, une plaque commémore les émeutes des 2 et 3 mai 1808 contre les troupes napoléoniennes et leur répression. Goya a peint deux tableaux de ces événements. Le plus célèbre, *Les fusillés du 3 mai 1808*, fascinait Picasso par sa double lumière : une sorte de puissant clair de lune et cette lanterne énorme posée par terre qui n'éclaire que le condamné aux bras levés. *Guernica* s'inscrit dans la tradition des peintures d'histoire.

Une seconde plaque commémorative rend hommage au comportement exemplaire des Madrilènes au moment des attentats du 11 mars 2004, à tous ces anonymes qui ont porté secours aux victimes. Cette fois-là, le peuple est descendu dans la rue pour manifester son dégoût et sa peine. Le gouvernement, en période électorale, avait imputé les attentats à ETA, quand un groupe radical islamiste était à l'origine du massacre. Du coup, les politiques en place avaient été balayés aux élections.

Dimanche, les Madrilènes ont de nouveau crié leur colère, cette fois avec opportunité contre ETA, et contre le gouvernement : il a cru traiter avec l'organisation terroriste, qui vient de déclencher une énorme

charge d'explosif au terminal 4 de Barajas. Deux jeunes Équatoriens y ont trouvé la mort.

Et ce 5 janvier 2007, moins d'une semaine après l'attentat, le peuple est de nouveau dans la rue. En masse. Cette fois, la foule dépasse le demi-million de personnes. La manifestation est *monstrrrrueuse, terrrrrible*, comme pourrait le dire papa dans son français roulant. Et le sourire de Victor quand je le prends en photo Plaza de Cibeles est un sourire de gosse.

Madrid fête les Rois.

*

Après notre virée au Reina Sofía, je n'ai pas revu papa pendant quelque temps. J'avais appelé dès le lendemain. Maman avait décroché.

– Comment va-t-il ?

– Pas mal. Mais la visite l'a fatigué et il n'a pas très bien dormi. Il se repose, là, il somnole devant la télé. Veux-tu que je te le passe ?

– Non, ne le dérange pas. Embrasse-le bien fort.

Victor et moi avons passé la fin d'année à faire la fête avec des copains. J'ai téléphoné chez mes parents pour le Nouvel An. On a convenu qu'on déjeunerait ensemble le 6.

– Ne faites pas de folies, m'a dit papa. N'allez pas vous ruiner en cadeaux.

Je ne lui ai pas parlé de son opération, je ne savais pas si elle le souciait beaucoup, je supposais que oui et n'avais pas envie de l'embêter avec ça. C'était dans quelques jours.

– Isaura, raccroche, je te rappelle...

Et il a eu un rire qu'il n'a pas réussi à rendre aussi détaché qu'il l'aurait voulu.

– Je veux te parler de mon testament et ça peut prendre un moment.

En réalité, il s'agissait de toute autre chose que des questions de succession pour lesquelles, depuis longtemps, il avait pris des dispositions, contrairement à bien des Espagnols rétifs à ce type de démarche... C'est ce qu'il m'a expliqué quand il m'a rappelée. Je n'étais pas très à l'aise.

– Je te parle de mon testament moral, m'a-t-il précisé. Non, sérieusement, Isaura, on ne sait jamais ce qui pourrait m'arriver, ou plutôt on ne le sait que trop bien. À mon âge, une telle intervention... Voyons-nous, d'accord ?

– Avant samedi, tu veux dire ?

– Oui. Comme ça, tout sera réglé et j'aurai la conscience en paix pour la journée des Rois.

Nous avons convenu de nous retrouver jeudi chez Dany, pendant que maman serait à sa séance de fitness.

– Ah, dis-moi ! m'a-t-il encore relancé. Qu'avez-vous décidé avec Yolanda ? Le gâteau, il vaudrait mieux le prendre le matin même rue San Onofre.

– C'est prévu. Victor et moi nous en occupons.

– Prévoyez une bonne demi-heure de queue !

Le jeudi soir chez Dany, il y avait un monde fou quand j'ai retrouvé papa. Il était attablé avec Enrique, un habitué du bar, à qui il expliquait dans le détail en quoi consistait la technique chirurgicale du triple pontage. Enrique s'est levé pour me saluer :

– Ton père est impatient de te voir, ce que je comprends mieux quand je découvre quelle jolie femme tu es. Je vous laisse en famille.

– Toujours dragueur, cet Enrique, a rigolé papa.

J'ai pris la place de son copain et commandé un *fino*, moi aussi. Victor et moi avions encore quelques achats à faire et, même si les magasins étaient ouverts tard, je voulais ne pas trop m'attarder et entrer vite dans le vif du sujet.

– Tu es sûre que c'est le bon endroit pour me faire part de ton « testament moral » ?

Papa a hoché vivement la tête :

– Bien sûr ! Il y a tellement de bruit, ici, que chaque conversation n'est audible que par ceux qui la tiennent, et encore !

– Alors, papa...

– Alors ?

Il a pris un temps de réflexion.

– Alors... ce que j'ai à te dire, j'avais prévu de te le confier à la clinique, tu te rappelles, la vérité, toute la vérité...

« Te le confier... » Au téléphone, il avait même parlé d'apaiser sa conscience...

– Nous nous connaissons bien, tous les deux. Des fois, il nous suffit d'un regard pour savoir ce que l'autre a dans la tête, n'est-ce pas ? J'ai réfléchi. Maintenant que j'ai commencé à te parler, je dois aller au bout. D'un autre côté, je ne veux rien t'imposer, ma chérie. Je ne veux pas t'encombrer...

La zone d'ombre qui subsistait, pour moi, concernait la prime enfance de papa, sa vie familiale d'avant le 26 avril 1937. Je voyais mal ce qu'il y aurait d'« encombrant » à recueillir des informations sur cette période-là de sa vie, au contraire... Il devait s'agir d'autre chose.

Quant à des détails macabres liés au bombardement même, dont sa mémoire avait pu être ravivée par la

vision du *Guernica*, je n'étais pas sûre, en effet, de pouvoir les encaisser, mais là encore j'ai senti que ce n'était pas le sujet.

J'avais trop souffert des silences de papa. J'en comprenais mieux, aujourd'hui, la nature, mais une pièce manquait encore au puzzle. Mon intuition ne m'avait pas trompée, et j'étais reconnaissante à papa de l'avoir perçu.

Alors, plus que jamais, j'ai eu envie de *savoir*, et je lui ai dit que j'étais prête à l'entendre.

Il avait environ dix-sept ans. Il revenait du collège. Il a croisé cet homme. Ils se sont regardés, et la première erreur de papa a été de se retourner. L'homme s'est retourné aussi. La deuxième erreur a été de se mettre à courir. L'homme l'a rattrapé. « Tu es le fils du boiteux ! Ma main à brûler sur la forge que tu es le fils de ce rouge. »

Papa avait reconnu un des frères de sa mère, avec lesquels ils avaient été en froid dès le début de la guerre, pour des raisons politiques. Celui-là, le plus radical, le plus *facha*, caractériel de surcroît, n'a plus voulu lâcher papa qu'il trouvait nippé comme un nanti, alors que lui était crasseux, dans des vêtements défraîchis et empestait le vin. Terrorisé à l'idée d'un scandale et de la révélation publique de son identité, papa avait docilement consenti à le mener auprès de son père.

Felipe les avait fait entrer. Il n'avait pas été long à comprendre la situation. Il avait discuté avec cet homme, lui avait offert à boire, l'avait flatté de manière à lui tirer adroitement les vers du nez. L'oncle vivait seul ici, le reste de la famille se trouvait toujours

du côté de Bilbao. Felipe avait vérifié que l'oncle n'avait reconnu le neveu qu'à l'instant, s'assurant ainsi qu'il n'avait pu parler de lui à quiconque.

L'oncle avait obséquieusement remercié « Monsieur Moreno » de s'être occupé de papa pendant toutes ces années, mais enfin Felipe s'était approprié un enfant et il devait le rendre. D'autant qu'un mot à la Guardia Civil suffirait à mettre fin à cette situation et à l'envoyer en prison. D'un autre côté, l'oncle ne se voyait pas prendre en charge papa, ou alors il le mettrait au travail, mais quel travail, il n'y avait pas de travail en ville et on y crevait de faim autant qu'à la campagne... Un meilleur arrangement était sûrement possible...

Felipe, nullement déstabilisé, avait demandé à l'oncle de lui faire une offre. L'autre avait fixé une somme et Felipe était allé chercher des billets, une assez grosse quantité de billets. Il était évident que l'oncle reviendrait bientôt et redemanderait de l'argent.

Alors sans perdre le moins du monde son calme, comme ça, au beau milieu d'une phrase affable, le doux Felipe l'avait frappé d'un puissant uppercut au menton, à assommer un bœuf, papa se souvenait encore du bruit des dents qui claquaient, et l'oncle était tombé groggy à la renverse.

– Va me chercher de l'eau.

Quand papa était revenu auprès d'eux avec le broc qu'il avait rempli, l'oncle avait un couteau fiché dans le cœur.

*

La Cavalcade est partie de Nuevos Ministerios et nous l'attendons à Cibeles. L'itinéraire est nouveau cette année. Des gens ont pris place depuis le début de l'après-midi sur des gradins, et la foule se masse le long du parcours, laissant libres les contre-allées le long desquelles nous remontons lentement. Je n'ai rien dit à Victor de la sinistre confiance aux allures de confession de papa. Il n'en saura probablement jamais rien.

C'est terrible à dire, mais je n'éprouve qu'indifférence à l'égard de ce grand-oncle assassiné qui demeurera anonyme pour moi, papa s'étant gardé de me donner son nom, comme il ne m'a rien indiqué non plus de l'endroit où ils l'ont enterré. Une fosse d'un autre genre du franquisme, et qui restera non répertoriée, celle-là, ai-je pensé avec une amère dérision.

Le temps a été splendide toute la semaine, froid et sec. Il fait nuit depuis un moment quand arrivent les premiers chars. D'où nous nous trouvons, l'étoile blanche à cinq branches avec sa queue de comète paraît glisser sur la tête des gens, suivie des bouilles immaculées d'une dizaine de bonshommes de neige géants et débonnaires à la queue leu leu.

Nous ne sommes pas suffisamment en hauteur pour voir défiler les formations musicales entre les chars. Je me hisse sur une borne en ciment et entrevois les joueurs de cornemuse indiens venus spécialement de Londres.

J'ai la nostalgie de mon enfance, quand papa me portait sur ses épaules et que je tenais tant bien que mal un parapluie à l'envers pour recueillir les caramels jetés avec prodigalité par les rois. Victor a des souvenirs similaires. Nous voyons s'avancer un palais des Mille et

une Nuits, ses minarets en volutes illuminés, que la foule acclame. Les cris deviennent d'une autre nature après ce passage quand surgit une créature monstrueuse, un serpent immense, d'un blanc laiteux, avec sa gueule ouverte aux dents acérées.

– Regarde ! me crie Victor.

– Je vois !

Je rigole, d'abord. Les enfants des premiers rangs, surexcités, observent depuis un moment, avec une délicate épouvante, la bête menaçante et, à son approche, leur clameur parcourt la foule comme une vague.

La créature géante est de matière plastique, gonflée sans doute à l'hélium. Un ensemble de baguettes lui sont assujetties dont jouent habilement sous elle les manipulateurs nombreux qui lui confèrent ces ondulations. À intervalles réguliers, le long serpent prend de la hauteur, avant de plonger sa gueule affamée dans la foule à dévorer toute crue. L'effet est saisissant même à distance et je me réfugie dans les bras de Victor.

– Allons-nous-en. J'ai un peu froid et je commence à fatiguer.

– Tu ne veux pas attendre la fin ?

– Non, Vic.

Il sèche doucement mes larmes d'un baiser aux coins de mes yeux.

Je voudrais ne retenir que l'air apaisé de papa, mais la pensée de son opération m'obsède. Je n'ai pas seulement peur qu'elle échoue et que le serpent du néant engloutisse à jamais mon amour de père. Je redoute aussi les conséquences de l'intervention, l'affaiblissement qu'elle implique, la longue convalescence... Comment pourrai-je supporter de voir papa diminué ?

Nous avons fait demi-tour et remontons vers la Gran Vía. On s'est promis d'aller voir *Marie-Antoinette*, que maman a adoré lors de sa sortie en France. Nous avons le temps avant la séance. Nous déambulons au milieu de la rue Alcalá fermée au trafic, d'où la vue est superbe sur les immeubles décorés.

Chez Dany, papa m'a pris la main. Il venait de m'apprendre qu'avec son père, quand ils étaient revenus d'avoir enterré le corps, ils n'avaient pas échangé le moindre mot. Ils s'étaient confectionné un riz au lait, un des meilleurs qu'ils n'aient jamais mangé, avec de l'écorce d'orange et de la cannelle, et ils l'avaient dégusté en silence, attablés l'un en face de l'autre. Et jamais il n'avait reparlé du mort.

– Si tu as un jour une petite fille, une archéologue de fille, une petite porteuse de lumière comme toi, tu pourras l'édifier sur son Minotaure de grand-père, mais ce n'est pas obligé, tu sais... Tâche surtout de lui apprendre qu'il n'y a pas de mémoire qui vaille sans une part d'oubli... À tes enfants, si tu en as un jour, tu pourras dire que j'ai fait ce que j'ai pu et que j'ai été heureux malgré tout.

– Ça va papa, me suis-je agacée, ne me joue pas « Mes dernières volontés »... C'est toi qui leur diras tout ça.

– Je suis vieux, mon Isaura, nous le savons bien, toi et moi. Si tu as un garçon, tu sais ce qui me ferait plaisir ? Que tu lui donnes ma toupie.

Il a eu une courte hésitation avant d'ajouter :

– Et que tu le prénommes Emilio.

Dossier

Le bombardement de Gernika le 26 avril 1937 est resté dans la mémoire collective comme le premier de la longue litanie des bombardements massifs de populations civiles avec destruction totale d'une ville. Il fut en quelque sorte préparé par les raids violents sur Madrid dès août 1936 et le bombardement de Durango le 31 mars 1937.

Voici la description qu'en donne l'historien Hugh Thomas :

« Le 26 avril 1937, le front se trouvait à moins d'une vingtaine de kilomètres de Guernica, dont les rues regorgeaient de réfugiés et de soldats qui battaient en retraite.

À quatre heures et demie de l'après-midi, les cloches sonnèrent pour annoncer un raid aérien. Il y en avait déjà eu quelques-uns sur la région, mais Guernica n'avait pas été bombardée. Elle n'avait de défense antiaérienne d'aucune sorte. À cinq heures moins vingt, un Heinkel 111 (un nouveau bombardier rapide allemand, doté d'une structure métallique et capable d'emporter 1500 kg de bombes), piloté par le commandant Von Moreau, bombardra la ville, disparut et revint accompagné

de trois appareils du même type. Ces Heinkel furent suivis de trois escadrilles (soit vingt-trois avions) de Junkers 52, les vieux spectres de la guerre d'Espagne, de quelques nouveaux chasseurs Messerschmitt BF-109, et de quelques chasseurs d'un modèle plus ancien, des Heinkel 51. Les chasseurs avaient pour mission d'escorter les bombardiers, mais également de mitrailler à basse altitude toutes les personnes qui se montraient. Bombes incendiaires, brisantes et shrapnels, représentant une charge totale de 50 tonnes, furent largués par plusieurs vagues successives d'avions. Au total quarante-trois appareils prirent part à la mission ; les Junkers étaient commandés par les lieutenants von Knauer et von Krafft. Le centre du village fut complètement détruit et brûlé (...)

Le bilan fut lourd, de l'ordre d'un millier de morts – mais les événements qui suivirent empêchèrent d'en connaître exactement le nombre ; il y eut également beaucoup de blessés et de mutilés. Il se peut que des avions italiens aient participé aux dernières phases du bombardement.

Les faits ont été attestés par toutes les personnes qui étaient présentes, y compris le maire de la localité et le consul de Grande-Bretagne, ainsi que les correspondants étrangers – en majorité britanniques – qui se trouvaient au Pays basque. Néanmoins Bolin, le chef du département étranger des services de presse et de propagande à Salamanque, déclara le 27 avril que les Basques avaient eux-mêmes fait sauter Guernica... »

Le bombardement de Gernika est emblématique du rôle de la presse, qui empêcha que le silence se fasse. Le journaliste britannique George Steer fut le premier à en rendre

compte par une dépêche publiée dès le 28 avril dans *The Times* et dans *The New York Times*.

En voici le début :

« De notre envoyé spécial, Bilbao, 27 avril.

Guernica, la plus ancienne ville des Basques et centre de sa tradition culturelle, a été complètement détruite hier après-midi par les avions des insurgés. Le bombardement de cette ville ouverte, loin derrière le front, a duré exactement trois heures un quart, au cours desquelles une escadrille puissante d'avions allemands de trois types, bombardiers Junkers, Heinkel et chasseurs Heinkel, n'a cessé de déverser sur la ville des bombes de mille livres au minimum et, d'après certaines estimations, plus de trois mille projectiles incendiaires en aluminium pesant deux livres. Les chasseurs, entre-temps, s'éloignaient du centre de la ville vers la campagne pour mitrailler ceux qui se réfugiaient dans les champs.

Toute la cité fut bientôt en flammes, sauf la Casa de Juntas historique, avec ses riches archives de la race basque, où siégeait jadis l'ancien Parlement basque.

Le fameux chêne de Guernica, vieux tronc desséché âgé de six cents ans et orné de jeunes pousses de ce siècle, fut épargné. C'est ici que les rois d'Espagne prêtaient serment de respect aux droits (fueros) démocratiques de Biscaye. En retour, ils recevaient la promesse d'allégeance comme souverains avec le titre démocratique de señor et non pas rey [de] Vizcaya.

La noble église paroissiale de Santa María fut, elle aussi, épargnée, sauf sa belle salle du chapitre qui fut touchée par une bombe incendiaire.

À deux heures du matin, quand j'ai visité la ville, le spectacle était terrifiant. Guernica brûlait

d'un bout à l'autre. Les reflets de l'incendie pouvaient être vus sur les nuages au-dessus des montagnes, à seize kilomètres de distance...

Durant toute la nuit, les maisons s'écroulèrent, au point que les rues étaient encombrées de longs amas de débris rougeoyants impénétrables. De nombreux survivants civils partirent de Guernica vers Bilbao dans d'anciennes charrettes à roues pleines tirées par des bœufs. Des charrettes remplies d'ustensiles et de meubles qui avaient pu être sauvés du feu obstruèrent les rues tout au long de la nuit. D'autres survivants furent évacués dans des camions du gouvernement, mais beaucoup d'entre eux furent obligés de rester dans les alentours de la ville en flammes, couchant sur des matelas ou cherchant des parents perdus, des enfants égarés, pendant que des unités des forces des pompiers et la police basque motorisée, sous la direction personnelle du ministre de l'Intérieur M. Monzón et de sa femme, continuaient le travail de sauvetage jusqu'à l'aube.

Par son exécution et le degré de destruction perpétré, autant que par le choix de son objectif, le bombardement de Guernica est sans exemple dans l'histoire militaire. Une usine qui produisait du matériel de guerre, située hors de la ville, ne fut pas touchée. Ce fut aussi le cas de deux casernes qui se trouvaient à quelques distances de Guernica. Celle-ci était loin derrière les lignes de combat. Le but du bombardement était apparemment de démoraliser la population civile et de détruire le berceau de la race basque.

Le jour était bien choisi. Le lundi est en effet jour de marché à Guernica, et les paysans de toute la région s'y rendent...» (Dépêche de Steer, citée par Southworth dans *La Destruction de Guernica.*)

L'historien Herbert R. Southworth a étudié avec une précision et une rigueur remarquables la façon dont la presse a rendu compte de l'événement et de la polémique qui a pu se développer sur le comment, le pourquoi et le bilan du bombardement.

À propos de l'article de George Steer, il remarque :

« En raison de la position politiquement conservatrice et journalistiquement prestigieuse de ces deux journaux [The Times et The New York Times] - chacun d'eux étant considéré comme le plus important dans son pays respectif - ce télégramme fut le plus largement commenté dans le monde entier. Il fut certainement l'un des rapports de presse les plus significatifs sur la guerre civile d'Espagne ; il fut rédigé sur un ton modéré et n'exagéra ni les dégâts matériels ni le nombre des victimes. » (Extrait de *La Destruction de Guernica*.)

S'interrogeant sur les raisons de la persistance d'une controverse longtemps après les faits et en dépit des nombreux témoignages, Southworth avance un argument lié à la religion et à la spécificité basque : *« La guerre civile d'Espagne avait lieu pour que la classe possédante en Espagne, propriétaire de la terre, des usines et des banques, puisse garder ses possessions. Cette réalité économique fut généralement masquée derrière la guerre sainte. Dans cette guerre civile, la position du Pays basque où la majorité du peuple, catholique, était du côté de la République, constituait un défi au grand dessein qui faisait des nationalistes espagnols des croisés. Au Pays basque, ces croisés n'ont pas hésité à mettre des prêtres catholiques (Basques, mais prêtres néanmoins) dos au mur et à les fusiller. Est-ce par hasard que la plus*

connue des atrocités de l'atroce guerre civile fut le bombardement de Guernica, bombardement d'une ville catholique, peuplée de catholiques pratiquants, par les mercenaires fascistes de la croisade du vingtième siècle ? »

La vérité sur Guernica a toujours été occultée dans l'Espagne nationaliste. Devant l'évidence et les contradictions insurmontables de la thèse suivant laquelle les Basques eux-mêmes auraient détruit leur ville, la propagande franquiste a fini par reconnaître les faits, mais tenté d'en minimiser la portée : la population aurait fui à temps devant l'imminence du danger, le marché ce lundi-là aurait été annulé...

« En réalité, écrit Southwoth, si la liste des morts de ce jour-là englobe dix-huit hameaux, c'est qu'il y avait sans doute cohue. »

Et Hugh Thomas affirme de son côté :

« Même la commission d'enquête nationaliste devait estimer que 70 % des habitations avaient été totalement détruites, 20 % sérieusement endommagées, 10 % seulement étant relativement intactes. Il y avait environ un millier de tués.(...) Il y eut également beaucoup de blessés et de mutilés. »

De cet événement considérable, Picasso a réalisé *« une image transcendante et hors du temps (...) Il ne nous présente pas l'horreur d'un événement réel ; c'est une tragédie universelle à laquelle donnent vie le mythe qu'il a réinventé et le caractère révolutionnaire direct de sa mise en scène »*. (Roland Penrose.)

Bibliographie

Pour la première partie :

Memoria colectiva del bombardeo de Gernika

María Jesús Cava Mesa, con la colaboración de María Silvestre y Javier Arranz. Bakeaz-Gernika Gogoratuz, 1996.

Ce livre se compose de témoignages de survivants répondant, plus de cinquante ans après les faits, à un vaste questionnaire exploité méthodiquement. Les informations recueillies, bien que tardives, sont sans prix sur le bombardement même et la vie quotidienne à Gernika dans les jours qui l'ont précédé.

Quiero morir por algo

Joseba Elozegi. Plaza y Janes, 1977.

Joseba Elozegi, né en 1915 à San Sebastián, était engagé volontaire au début de la guerre civile. Combattant sur le front basque, il se trouvait cantonné à Gernika le 26 avril 1937. Il raconte sa vie de *gudari* et nous donne une dizaine de pages d'un précieux témoignage sur le bombardement de Gernika.

Son livre contient aussi le journal de l'auteur tenu pendant l'été 1970, juste avant qu'il n'accomplisse un acte héroïque et suicidaire dont la mémoire, étrangement, nous est peu restée : le 18 septembre 1970, lors du Championnat du monde de pelote basque qui se déroulait à San Sebastián, Joseba Elozegi, s'immolant par le feu, sauta du haut du fronton Anoeta devant la tribune officielle où se trouvait Franco, au cri de *Gora Euzkadi Azkautata* (« Vive le Pays basque libre »). Il fut hospitalisé quatre mois pour cela et condamné à sept ans de prison. « *Je voulais porter le feu qui avait détruit Gernika devant les yeux de celui qui l'avait allumé.* » (*Quería llevar aquel fuego que la destruyó a la vista de quien la provocó*).

Toute la vie de Joseba Elozegi fut hors du commun : fait prisonnier en 1937 par les Italiens puis échangé contre un prisonnier des républicains, il combattit le reste de la guerre en Catalogne, avant de s'exiler en France où il œuvra pendant l'occupation allemande comme agent de renseignements des Alliés et passeur de frontière.

En mai 1946, il hissa l'*ikurriña* (le drapeau basque) en haut de la cathédrale de San Sebastián. Et en 1984, il déroba à l'intérieur du musée de l'Armée, à Madrid, un drapeau basque exposé comme « trophée pris à l'ennemi ».

Son engagement pour la cause nationaliste basque fut du côté de la non-violence. Élu au Sénat d'Espagne, il a siégé aux Cortés de 1979 à 1989. Il est mort en 1990.

Pour la deuxième partie :

Les Fosses du franquisme

Emilio Silva et Santiago Macías, traduction et préface de Patrick Pépin. Calmann-Lévy, 2006.

Paru dans son édition originale à Madrid en 2003 sous le titre *Las Fosas de Franco*, ce livre raconte un acte fondateur mettant fin à un long silence de la société espagnole : en 2000, Emilio Silva et Santiago Macías ont créé l'ARMH, l'*Asociación para la recuperación de la memoria histórica* (Association pour la réhabilitation de la mémoire historique) dont l'objectif est de répertorier sur tout le territoire les endroits où ont été enterrés illégalement « les vaincus du franquisme » exécutés sommairement.

L'association milite aussi pour le droit à l'exhumation des corps enfouis dans ces charniers et la reconnaissance des droits des républicains.

La préface de Patrick Pépin situe l'ouvrage et dans son contexte historique, politique et social.

Histoires intimes de la Guerre d'Espagne

Patrick Pépin; France Culture-Nouveau monde, 2006.

Accompagné de deux CD, ce livre a pour sous-titre *1936-2006 :*

la mémoire des vaincus. Il présente les témoignages de républicains espagnols et de leurs familles, recueillis pour une série d'émissions

diffusées en 2004 sur France Culture. La préface éclaire la façon dont la question de la mémoire se pose à la société espagnole.

Pour la troisième partie :

Dans les « Notes de Victor », je n'ai pas voulu alourdir le roman par des renvois multiples indiquant chaque fois la source de mes emprunts. Ces trois livres les ont très largement inspirées :

Guernica - Legado Picasso. Textos de J.Miró, J. L. Sert, J. Tusell y H. Chipp. Ministerio de Cultura. Dirección general de Bellas Artes, Archivos y Bibliotecas, 1981. Il s'agit du catalogue de l'exposition du legs Guernica de 1981 au Casón del Buen Retiro du musée du Prado.

De Picasso à Guernica. Jean-Louis Ferrier Denoël, 1985.

Picasso/Dora Maar - Il faisait tellement noir... Anne Baldassari. Flammarion-Réunion des Musées nationaux, 2006.

Et aussi :

La Tête d'obsidienne. André Malraux Gallimard, 1974.

Max et les Maximonstres. Maurice Sendak. Delpire, 1967- L'école des loisirs.

Pour le dossier :

La Destruction de Guernica : journalisme, diplomatie, propagande et histoire. Herbert R. Southworth Ruedo ibérico, 1975.

La Guerre d'Espagne : édition définitive. Hugh Thomas. Traduit de l'anglais par Jacques Brousse, Lucien Hess et Christian Bounay. Laffont bouquins, 1985.

Picasso. Roland Penrose. Traduit de l'anglais par Jacques Chavy et Paul Peyrelevade Flammarion, 1982.